



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

3

17777,1

nr.

Mercur

511^s

- 1777, 7, 1



<36618593650013

<36618593650013

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE

DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

JUILLET, 1777.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon,
près le Luxembourg.

Avec Approbation & Privilège du Roi

AVERTISSEMENT.

C'EST AU SIEUR LACOMBE libraire, à Paris, rue de Toutnon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire conhoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à la perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

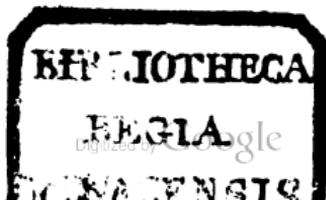
L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au SIEUR LACOMBE, libraire, à Paris, rue de Tournon.



*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE, 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	52 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLOIS, 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 11 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON; prix,	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Les Incas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Diçt. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. 1el.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Diçt. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Speçtacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Diçt. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littéf. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Diçt. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 s.
Hymne au Soleil, br.	1 l. 4 s.



M E R C U R E
D E F R A N C E .

JUILLET, 1777.

P I È C E S F U G I T I V E S .
E N V E R S E T E N P R O S E .

*Suite de L'AUTOMNE, Chant troisième
du Poëme des Saisons; imitation libre
de Thompson.*

L E S A B E I L L E S .

P O U R Q U O I t o m b e r s u r l a r u c h e p e s a n t e ,
S é j o u r p a i s i b l e , o ù l ' a b e i l l e i n n o c e n t e

A i i j

6 MERCURE DE FRANCE.

Recueille en paix ses utiles présens ?
Pourquoi ravir, d'un bras impitoyable ,
Pourquoi ravir ces petits habitans ;
Et , dans la nuit , aux crimes favorable ,
Les exposer sur des brâsiers fumans ?
Tandis qu'heureux dans leurs simples asyles ,
Coulant des jours sereins , purs & tranquilles ,
Ils s'occupoient de travaux bienfaisans ;
De noirs torrens de soufre & de fumée ,
Dans l'air soudain déchaînent leurs fureurs ;
Et cette espèce , hélas ! accoutumée
A respirer les plus douces odeurs ,
Tombe aussi-tôt étourdie & pâmée.
Etoit-ce donc , pour subir ce destin ,
Peuple innocent , qu'aux raions du matin ,
Te dispersant au milieu des prairies ,
Tu parcourais les campagnes fleuries ,
Et recueillois un immense butin ?
Etoit-ce donc pour une telle fin
Que tu bravois les chaleurs accablantes ,
Et qu'au midi , sur tes ailes pesantes ,
Tu rapportois un précieux larcin ?
Homme cruel ! quelle aveugle furie
Conduit sans cesse & ton cœur & ta main ?
Combien de tems , sous ton sceptre d'airain ,
Flétriras-tu la Nature asservie ?
Lé voilà donc , paisibles animaux ,
Voilà le prix qu'on donne à vos services :

J U I L L E T. 1777.

7

Votre Tyran jouit de vos travaux ;
Il vous tourmente au gré de ses caprices,
Et se plaît même à prolonger vos maux.
Quel triste objet ! quelle image affligeante !
De tous côtés , sur les débris fumans
De leur cité solitaire & brûlante ,
On voit tomber ces foibles habitans :
Telle une ville opulente & superbe ,
Séjour des arts , du luxe & des talens ,
Sent tout-à-coup ses vastes fondemens
S'ébranler , fondre & s'abysser sous l'herbe.
Des rocs brûlans & des métaux fondus
Coulent du sein de la terre enflammée :
Sous des amas de cendre & de fumée ,
L'abyssme s'ouvre & la ville n'est plus.
Ainsi tu vis , Lisboane infortunée ,
Tomber tes murs ; & les flots écumans ,
Loin des remparts de la ville étonnée ,
Dans ton sein même engloutir tes enfans.

M A T I N É E D' A U T O M N E.

Mais les raions de la naissante aurore ,
En s'élevant , dissipent les brouillards :
Le soleil brille ; au feu de ses regards
D'un doux éclat la terre se colore.
De l'aigillon le souffle destructeur ,
N'excite pas les tempêtes bruïantes ;

A iv

Tous les trésors des moissons abondantes,
Sont à l'abri de sa triste fureur.

La gaieté règne, & dans chaque village,
Conduit les Jeux, les Amours & les Ris.

Le verre en main, cette troupe volage
Bannit les soins & chasse les ennuis.

La jeune fille, en qui l'amour va naître,
Livrant son cœur au tendre mouvement
Qu'excite en lui la musique champêtre,
Sur le gazon faute rustiquement.

C'est l'ornement & l'honneur du village;
Ses doux attraits brillent comme un beau jour
Simple, sans art & dans la fleur de l'âge,
Riche en vertu, elle inspire l'amour.

Accorde-t-elle un coup-d'œil favorable,
Bientôt près d'elle on voit voler les Jeux;
Et des Danseurs la troupe infatigable,
Pour l'amuser forme un cercle nombreux.

Non loin de-là le beau Lycas s'empresse
A déployer sa force ou son adresse,
Tandis qu'Hylas détonne de son mieux.
De son côté la pesante vieilleffe

Raconte au long les tours de sa jeunesse,
Sourit encore & montre un front joyeux.
Heureux mortels! aucun remord n'altère
Les plaisirs purs qui charment leurs loisirs:
Le lendemain, sans regrets, sans desirs,
Ils reprendront leur travail ordinaire;

J U I L L E T . 1777. 9

Et la santé, source des vrais plaisirs,
Sème de fleurs leur pénible carrière.

Par M. Willemain d'Abancourt.

L E S V A P E U R S .

Conte.

DE petites vapeurs quelquefois tourmentée,
(C'est un mal fort en vogue & tout-à-fait joli,
Qui sied à la beauté dont il est accueilli).
De petites vapeurs quelquefois tourmentée,
Une femme à grands tons s'en fut trouver P***,
Esculape fameux, consommé dans son art:
« Des plus sombres ennuis j'ai la tête affectée,
« Lui dit-elle, & je viens implorer vos secours:
« Si j'en crois le Public, toujours juge équitable,
« Vous êtes en mérite un homme incomparable;
« Je me jette en vos bras; rendez-moi mes beaux
« jours,
« Et débarrassez-moi du fardeau qui m'accable. —
« Madame, assurément je serai trop heureux
« De pouvoir vous guérir: la cure est agréable.
« Donnez-moi votre pouls; il est fort bon... les
« yeux

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

- » Me semblent assez clairs... dormez-vous? — A
» merveille. —
- » Avez-vous appétit? — Oui; la faim me réveille. —
- » Vous déjeûnez? — Je dîne & je soupe encor
» mieux. —
- » L'estomac? — Excellent. — Symptômes dan-
» reux!
- » Marchez-vous? — Fort long-tems & sans faire
» de pause. —
- » Allons, allons, demeurez-là :
- » Je vais ordonner quelque chose
- » Qui vous ôtera tout cela ».

Par le même.

TRADUCTION de la troisième Élégie de
Tibulle.

PUISQUE sans moi tu cours où la gloire t'appelle,
Messala, pense au moins à ton ami fidèle.
Aux bords de Phéacie à présent retenu,
Il languit loin de toi sur un sol inconnu.

O mort, fais que j'échappe à ta main sanguinaire !
O mort, cruelle mort, fuis de ces tristes lieux !
Pour recevoir, hélas ! mes funestes adieux,

Pour recueillir ma cendre, ai-je ma tendre mère !
 Ma sœur est-elle ici pour me fermer les yeux,
 Et pour couvrir de fleurs le tombeau de son frère ?

On dit, ô Dieux puissans ! qu'avant de me quitter
 La timide Délie alla vous consulter.

Interrogés trois fois, les sacrés Haruspices
 Lui donnèrent trois fois des réponses propices.
 Rien ne la rassuroit. Envain à son amour
 Tout, hélas ! paroïsoit promettre mon retour ;
 Elle tournoit vers moi ses yeux baignés de larmes ;
 Et quand j'avois fixé l'heure de mon départ,
 Pour calmer ses frayeurs & mes vives alarmes,
 Je cherchois un motif pour un nouveau retard.
 Un rien, tout à mes yeux étoit un noir présage ;
 Et la crainte toujours m'enchaînoit au rivage.
 Que de penfers divers m'agitoient tour-à-tour !
 Que de monstres affreux me faisois-je à moi-même !
 Tant il est dangereux de quitter ce qu'on aime,
 Et de se mettre en marche au mépris de l'amour.

Que te sert à présent ton Isis, ô Délie !
 Que te sert tant d'encens, tant de vœux assidus ?
 Et pour l'amour sur-tout (faut-il que je l'oublie)
 Au pied de ses autels tant de momens perdus ?

Sauve mes jours, Isis, j'implore ta clémence !
 Autour de tes lambris mille dons suspendus,

A v j

12 MERCURE DE FRANCE.

De ton art bienfaiteur attestent la puissance.

Va, ma Délie encor te réserve des nuits;

Et, couverte de lin, durant ses saintes veilles,

Tu la verras bientôt sur tes sacrés parvis,

Occupée à chanter tes augustes merveilles.

Aux Dieux de mes foyers fais que je sois rendu,

Pour leur offrir encor l'encens qui leur est dû!

Pourquoi n'êtes-vous plus, ô le premier des âges!

Alors l'arbre, content d'embellir l'Univers,

N'alloit point sur les flots affronter les orages.

Des chemins dans les champs ne s'étoient point
ouverts.

Pressé par l'intérêt, du couchant à l'aurore,

L'avidé Nautonnier ne couroit point encore.

Le superbe taureau, le coursier indompté,

Dans les prés, dans les bois païssoient en liberté.

L'homme alors des verroux méconnoissoit l'usage,

Et méprisant les droits de la propriété,

Nulle limite alors n'entouroit son partage;

Par-tout son innocence étoit sa sûreté.

Ses brebis d'un lait pur retournoient toujours
pleines;

Et le miel à grands flots sortoit du tronc des
chênes.

Du sang de nul mortel le fer ensanglanté

Ne servoit point encore aux fureurs de la guerre;

Et l'art , le cruel art de dépeupler la terre ,
 Dans ce siècle innocent n'étoit point inventé.

Ton règne , ô Jupiter ! nous apporta le crime ;
 Tu parus , & la mort , pour frapper les humains ,
 S'ouvrit au même instant mille nouveaux chemins.
 Mais que fais-je ?... Grand Dieu , dois-je être ta
 victime ?

L'audacieux parjure & le mépris des Dieux ,
 Furent toujours pour moi des forfaits odieux.
 Mais , hélas ! en ce jour , s'il faut que je succombe ,
 Fais que ces mots au moins soient gravés sur ma
 tombe :

« En suivant ses Amis au bout de l'Univers ,

« C'est ici que Tibulle a fini ses revers ».

Mais à ceux que l'Amour ne trouva point rebelles ,

Les champs Elysiens par Vénus sont ouverts.

Là d'éternels concerts , des danses éternelles

Se mêlent aux doux chants de mille oiseaux divers.

La terre sans culture y produit la canelle ;

Et la rose fragile , en ces lieux immortelle ,

En un parfum divin s'exhale dans les airs.

Aux jeux des doux Bergers & des Nymphes
 volages ,

L'Amour , le tendre Amour préside assiduellement ;

Et couronnés de myrte errent sur ces rivages ,

Ceux que la Mort avide a surpris en aimant.

14 MERCURE DE FRANCE.

Mais il est un séjour en une nuit profonde,
 Qu'habitent les forfaits, & que de noirs torrens
 Epouvantent toujours par le bruit de leur onde.
 Là, du chien des enfers la triple gueule gronde ;
 C'est-là que Typhonne, excitant ses serpens,
 Voit faire à son aspect les coupables tremblans.
 Sur son rocher affreux, là l'énorme Tythic
 Est le mets éternel d'un avide vautour.
 Là, l'ingrat Ixion sur une roue expie
 Le projet insensé d'un sacrilège amour.
 Du malheureux Pélops, là le père homicide
 Est entouré de lacs ; il veut boire ; mais l'eau
 Fuit, & court arroser le funeste tonneau,
 Que tâche envain d'emplir l'affreuse Danaïde.

Puisse-je voir encor dans ce séjour d'effroi,
 Le cruel qui troubla le séjour de ma vie !
 Mais toi, de grâce, hélas ! sois fidelle, ô Délie !
 Que ta sage nourrice, assise auprès de toi,
 Filant à la lueur d'une douce lumière,
 Te fasse des récits ou te parle de moi ;
 Et qu'alors te couvrant de son ombre légère,
 Le sommeil doucement te ferme la paupière.
 Inattendu, soudain comme venu des cieux,
 Tu verras... Ton amour n'en croira point tes yeux,
 Tu verras devant toi le mortel qui t'adore.
 Pieds nus, cheveux épars, telle que tu seras,

JUILLET. 1777. 13

Vole alors, ô Délia & tombe dans ses bras,
Puissent les justes Dieux, que mon amour implore,
D'un si beau jour bientôt nous amener l'aurore.

*Par M. de Saint-Marcel, Garde
d'Artois.*

*A Monseigneur le COMTE D'ARTOIS,
lors de son passage à Quimper, le 20
Mai 1777.*

O vous que la gloire environne,
Et qui, sur les degrés du Trône,
Elevé par les droits du sang,
Brillez moins de l'éclat du rang
Que de celui de la personne;
Vous qui dans les cœurs, tour-à-tour,
Excitez la reconnoissance,
Le respect & la confiance,
Et tous les transports de l'amour;
Prince adoré, dont le génie,
Dédaignant un lâche repos,
Annonce à la terre un Héros,
Un Bienfaiteur à la Patrie.
Parmi tant d'éloges si vantés,
Que les Anphions de notre âge

Répètent pour vous en cent lieux,
 Souffrez qu'un Chantre de village
 Vous offre aujourd'hui son hommage
 Sur un ton moins harmonieux.

Sans nom, sans gloire, sans envie,
 Loin de ce théâtre inconstant,
 Où l'on voit éternellement
 S'agiter l'humaine folie,
 Sans humeur, sans misanthropie,
 Je méditois paisiblement
 Sur les écueils de cette vie :
 Content de pouvoir quelquefois
 Lire dans mon taudis rustique,
 Non la Gazette Britannique,
 Qui ment quatre ou cinq fois par mois
 Sur les affaires d'Amérique ;
 Mais l'intéressante chronique
 Des gestes du Comte d'Artois ;
 Et redire à mes Villageois,
 Dans mon jargon gallo-celtique,
 Nos beaux Edits, nos bonnes Loix,
 Et tous les biens que doit la France
 A l'amour, à la bienfaisance
 Du plus sage de tous les Rois.

Mais soudain des cris d'allégresse
 Viennent m'annoncer un Bourbon.

Est-il un François à ce nom
Qui ne palpite de tendresse ?
Je suis venu, j'ai vu de près
Le Germanicus des François ;
Et lui voyant tant de sagesse
Avec autant d'aménité,
Tant de grandeur & de noblesse
Avec autant d'humanité,
J'ai dit, dans mon ame charmée :
Les tableaux de la renommée
N'ont point outré la vérité ;
Et je retrouve dans mon Prince
Ce que Paris & la Province
Après la Cour ont répété.

Vous avez vu ce port vanté
Où tout annonce la puissance,
La grandeur, la magnificence
Du Maître le plus respecté.
Oui, dans ces masses formidables,
Qui bravent les flots orageux ;
Dans ces bassins miraculeux,
Dans ces dépôts inépuisables,
Dans ces immenses arsenaux,
Dans ces monceaux d'armes terribles,
Dans ces forts que l'art d'un Héros *

* Le Maréchal de Vauban.

18 MERCURE DE FRANCE.

A rendu presqu'inaccessibles,
Dans ces légions invincibles
De soldats & de matelots,
Prince, vous pouviez reconnaître
Et la grandeur de notre Maître,
Et les ressources de l'Etat,
Bien mieux encor que sur le Trône,
Où brille dans tout son éclat
La dignité de la Couronne.

Vous avez vu des Citoyens,
Dont l'ame au devoir asservie,
Compte pour le premier des biens
L'honneur de servir la Patrie;
Vrais amis de la Monarchie,
Plaçant le bonheur des humains
Dans le nœud sacré qui les lie
A leurs augustes Souverains.
Ils jouiront de votre estime
Ces bons & fidèles Sujets;
Le prix flatteur & légitime
Du zèle pur qui les anime,
Etoit dans vos yeux satisfaits.

Mais au retour de vos voyages,
Remis dans les bras de l'Amour,
Quand vous conterez à la Cour
Nos préjugés & nos usages,

Nos besoins & nos avantages ;
 Ah ! dites à notre bon Roi ;
 Dites que tout ce qui respire
 Dans l'enceinte de son Empire ,
 Le bénit , & chérit sa loi :
 A ce récit bien véridique ,
 Pour la gloire de l'Armorique
 Ajoutez ces mots importans :
 « Que cette Province fidelle
 » Lui donnera dans tous les tems
 » Des témoignages éclatans
 » De son amour & de son zèle ».
 Vous lui devez quelque faveur ;
 C'est dans son sein qu'ont pris naissance
 Ce grand Prélat , ce bon Seigneur * ,
 Dont les talens & la prudence
 Ont fait éclore en votre enfance
 Le germe de notre bonheur.

Grand Prince, voilà mon hommage ;
 Il étoit écrit dans mon cœur.
 Je n'aspire point à l'honneur
 De mériter votre suffrage.
 Mais si je suis assez heureux

* M. l'ancien Evêque de Limoges & M. le Duc de la Vauguyon.

20 **MERCURE DE FRANCE.**

Pour mériter que Votre Altesse
Veuille bien arrêter ses yeux
Sur ce tribut de ma foiblesse;
Puissez-vous dire seulement:
Cet hommage n'est pas brillant;
Mais c'est un tribut volontaire
Que m'a payé le sentiment.
L'homme simple qui me le rend
Est du moins naïf & sincère;
Et si le desir de me plaire
Pouvoit suppléer au talent,
Il eût parlé comme Voltaire.

*Par un Curé de Campagne, ancien Profess.
de Rhét. au Collège de Quimper.*

*A Monseigneur le COMTE D'ARTOIS,
à l'occasion de ses voyages dans les
Ports de mer & les Places fortes du
Royaume.*

QUOI! dans l'âge bouillant & tendre,
Où la voix du plaisir se fait si bien entendre
Au cœur du Prince & du Berger;
Où ce Dieu séduisant, à son gré, sur ses traces
Voit l'un & l'autre voltiger,

L'aimable Nourrisson des Amours & des Graces,
 D'Artois, brillant, vif & léger,
 Abandonne, pour voyager,
 De ces Dieux réunis la demeure attrayante!
 Dans ses liens ne pouvant l'engager,
 La Volupté, confuse, gémissante,
 D'un œil mouillé de pleurs, voit son empressement
 A livrer ses beaux jours à des courses utiles,
 A chercher dans nos ports, nos remparts & nos
 villes,
 Au feu de son génie un nouvel aliment.

Mais, Prince, quelle ardeur t'agite & te dévore!
 Pour t'éloigner de ces lieux
 Où, comme ici, chacun te chérit & t'adore ;
 Où le moindre nuage encore
 N'a troublé la douceur de tes jours radieux ?
 Dans l'âge d'en jouir, au printems de la vie,
 Du temple du bonheur faut-il donc s'écarter?...
 Au charme impérieux d'un rapide génie
 Hélas! qui pourroit résister?
 Ni d'augustes parens la voix tendre & chérie,
 Ni d'une autre Déidamie *
 Les regrets & les pleurs, rien ne peut t'arrêter!

* Déidamie, très-belle Princesse, fille du Roi
 Lycomède, femme d'Achille, mère de Pyrrhus.

22 MERCURE DE FRANCE.

Du repos du grand homme, ô cruelle ennemie,
 Brillante idole des Héros,
 Gloire, c'est à ta voix que d'Artois sacrifie
 Et ses plaisirs & son repos !
 Ainsi le Prince Grec, dont la valeur bouillante
 Ensanglanta les bords du Xante,
 Et fit couler les pleurs d'un père infortuné,
 Arraché tout-à-coup des bras de son Amante,
 S'éloigna des plaisirs par la gloire entraîné.
 Ainsi de deux Bourbons * l'ame brûlante, active,
 Méprisant les langueurs d'une jeunesse oisive,
 Dans le sein de la paix, par de nobles travaux,
 A la France ravie annonçoit des Héros.
 De leur puissant génie héritier magnanime,
 Prince, dans leur carrière, avec rapidité,
 Par un instinct vif & sublime,
 Dès la fleur de tes ans déjà précipité,
 A nos Héros François tu serviras de guide:

* Henri IV & le Grand Condé. A la manière dont Henri se conduisoit dans sa première jeunesse, les esprits pénétrants préjugeoient ses talens, ses vertus, sa grandeur.

On a dit du Grand Condé qu'il naquit Général : c'est qu'il étudia l'art de la guerre de si bonne heure, qu'il parut homme & guerrier tout-à-la-fois. Il voyageoit, il observoit, il lisoit les vies des grands Hommes à 19 & 20 ans ; & à 22 il triomphoit à Rocroi.

Déjà par ton ame intrépide,
De nos jeunes Guerriers le courage excité,
Respire les combats & t'appelle à leur tête:

Si la politique inquiète
De la guerre en ces jours réveilloit la fureur,
Avec sécurité, comptant sur ta valeur,
Nos Provinces verroient se former la tempête.
Que Louis seroit fort de ton bras secondé!
Que la gloire des Lys alors seroit complète!
Un Henri sur le Trône, à l'Armée un Condé.

*Par M. le Coz, ancien Profess. de Réth. &
Sous-Principal du Collège de Quimper.*

QUE LA VERTU EST PUISSANTE!

LE plus pur amour avoit unis depuis
quelque-tems, sous les aimables loix d'un
heureux hymen, la vertueuse Sophie &
le sage Émile.

Le ciel, d'abord propice aux vœux de
ces tendres Époux, ne leur avoit refu-
sé aucune de ses faveurs : mais bientôt
après, par un dessein que nous admire-
rons dans la suite, il sembloit leur
avoir retiré sa main bienfaisante. Depuis
un an, tout leur étoit contraire : rien

ne leur réussissoit ; leur nombreux troupeau leur fut enlevé par une cruelle maladie ; un souffle glacial fit avorter dans leur naissance leurs précieuses moissons ; la grêle désola leurs vignes & les frustra de toutes espérances.

Dépouillé de tout, Émile avoit eu déjà recours à la seule ressource qui lui restoit ; ses bras forts & nerveux employés aux travaux des autres, lui fournissoient de quoi soutenir sa chère famille. (Sophie l'avoit déjà rendu père de deux aimables enfans).

Au milieu de tous ces revers, ils étoient encore heureux. De leur infortune même ces tendres Époux savoient tirer de quoi ajouter encore à leur bonheur. Émile se croyoit heureux d'être malheureux avec Sophie : Sophie sembloit ne pas sentir tout le poids de ses peines qu'elle partageoit avec Emile. L'amour même, loin d'y perdre de ses feux, n'en devint que plus ardent ; les malheurs les rendirent plus chers encore l'un à l'autre : sans de telles épreuves ils n'auroient point connu tout leur prix. Aussi jamais Sophie n'avoit paru si belle à son cher Émile ; Emile n'avoit jamais tant plu à Sophie : jamais ils n'avoient été si ver-
tueux,

vieux, jamais aussi ils ne s'étoient tant aimés.

Tous les jours après son travail, à ses heures de relâche, Émile voloit rejoindre sa Sophie; assis alors auprès d'elle, devant son foyer, sous le chaume de sa pauvre cabane, & balançant sur ses genoux un de ses enfans, tandis que l'autre pendoit à la mamelle de sa mère, il oublioit ses fatigues; son visage devenoit plus calme, plus serein; une aimable gaieté s'emparoit de son ame; son cœur se sentoit ému: rien ne l'inquiétoit alors, rien ne lui faisoit envie: il étoit auprès de Sophie. Il ne pouvoit imaginer un sort plus doux.

Ces époux ainsi réunis, s'exhortoient à supporter avec courage leur misère. Cher Émile, répétoit souvent Sophie, le ciel nous est encore assez propice puisqu'il nous conserve l'un à l'autre: qu'il nous ait enlevé nos biens, il nous laisse à nous-mêmes; pourrions nous être sensibles à toutes autres pertes?

En disant ces paroles, elle embrassoit tendrement Émile; des larmes de joie couloient de ses beaux yeux; son visage paroissoit enflammé, & découvroit les purs sentimens qui affectoient en ce moment sa belle ame.

La vue de leurs aimables enfans ne leur apportoit pas moins de consolation ; ils n'étoient pas moins touchés de l'embarras qu'ils remarquoient en eux , lorsqu'ils vouloient leur exprimer leur tendresse , leur témoigner en bégayant leur amour , & comme les dédommager de leurs peines , & de leurs soins par mille caresses. Qu'ils prenoient de plaisir à interpréter leurs volontés , à satisfaire leurs desirs , à descendre même jusqu'à leurs jeux innocens ! qu'Émile étoit content , lorsqu'il sentoit les mains tendres & débiles de ses enfans , s'efforcer de presser les siennes , endurcies par les travaux les plus rudes ! Sophie ne se sentoit pas d'aise lorsque son jeune enfant passoit ses petits bras autour de son col , & posoit son visage sur le sien , comme pour la remercier du bienfait qu'il venoit d'en recevoir.

Ainsi ils faisoient servir leur mauvaise fortune à leur bonheur , qui ne fut pas cependant exempt de traverses : un événement survint qui le troubla quelque temps , & causa d'abord les plus grandes alarmes , mais dont les suites furent des plus heureuses.

Émile n'avoit pas été le seul qui fut touché des charmes de Sophie. Beaucoup

d'autres en avoient été frappés, sur-tout le fils d'un riche Particulier s'étoit efforcé de lui plaire; celui-ci, nommé Chry-fas, se fiant trop sur sa naissance, qui lui faisoit espérer de gros biens, avoit cru se faire auprès de Sophie un mérite de sa fortune, & n'avoit pas appréhendé de lui apprendre qu'il desiroit faire son bonheur en l'épousant.

Ce qui avoit paru à Chryfas devoir l'approcher de Sophie, fut précieusement ce qui l'en éloigna davantage. L'or n'avoit jamais eu assez d'éclat aux yeux de Sophie pour pouvoit le séduire; elle en connoissoit le prix.

Emile qui, de son côté, l'avoit assuré des mêmes promesses que Chryfas; réussit mieux; il s'appuyoit de meilleures raisons; il étoit juste; la vertu étoit sa principale richesse; un esprit droit, une ame belle, sensible, un cœur tendre, ingénu & rempli de candeur, étoit le bien qu'il offroit à Sophie; cette dot lui parut précieuse; elle écouta volontiers Emile, crut qu'il méritoit son cœur, & ne balança pas à se donner à lui.

Chryfas rejeté, & sur qui Emile avoit eu la préférence; Emile qui ne

28 MERCURE DE FRANCE.

possédoit presque rien, & qui, par conséquent, paroissoit lui être bien inférieur, en devint furieux, & chercha depuis les moyens les plus propres à troubler une si belle union.

Il lui fut aisé de les trouver : il avoit pour père Alarias, un de ces hommes nés pour tourmenter leurs semblables, & qu'on pourroit proprement appeler le fléau de la société; un de ces génies étroits nés avec une ame vile & basse, sans sentimens, sans honneur; un cœur dur & insensible, pour qui la bonté n'est qu'une foiblesse, la pitié un nom, le désintéressement une chimère, la générosité une folie; l'intérêt, la seule vertu; ambitieux, avarés, ignorans, jaloux, envieux, qui ne peuvent jamais se satisfaire, qui, loin d'en avoir de trop, n'en ont jamais assez, parce qu'ils peuvent en avoir davantage; en qui l'amour du gain se nourrit, s'enflamme par le gain même.

Émile étoit débiteur d'une somme assez considérable, &, qui plus est, en étoit débiteur envers cet Alarias: ce qui étoit plus que suffisant pour les desseins de Chrysas; mais, pour combler de mal,

J U I L L E T. 1777: 29

heurs le sort d'Émile, il devoit encore une année de taille, & Alarias avoit été nommé Collecteur.

Chryfas saisit une occasion si favorable; il obvient aisément de son père de remplir sa place, & d'aller en son nom recueillir ses deniers. Va, lui dit Alarias, qui s'applaudissoit déjà du zèle qu'il remarquoit en son fils; va, mon fils, mon cher fils; car, graces au ciel, je puis t'appeler ainsi à présent. Tu as chassé de ton cœur cette folle passion qui le dominoit; ce n'est plus pour soupirer aux pieds de Sophie, c'est pour en retirer ce qui nous est dû que je te vois si zélé; aussi que tu en seras bien récompensé! Sophie n'avoit rien: un peu de beauté seulement; & je te destine un parti où tu trouveras ce que tu perds ici; & de plus, ce qui doit t'être bien plus sensible, une dot considérable... Je ne te retiens pas; vole, mon fils, suis le beau feu qui te transporte: mais, en même-tems... n'ai-je pas encore quelque sujet de craindre?... Que j'apprehende ta trop grande facilité!... Je te connois; tu n'es pas assez ferme, assez dur. Peut-être les pleurs de cette Sophie auront quelque pouvoir sur toi. Que ne m'imites-tu... Ah! si j'eusse

B iij

30 MERCURE DE FRANCE.

fait comme toi, si je n'eusse pas fermé les oreilles & les yeux aux plaintes & aux cris de tant de misérables, que ma fortune en auroit souffert ! que tu aurois lieu de t'en repentir un jour ! mais tu as pu changer. Au reste je te donne une élite assez instruite : qu'elle te guide, mon fils ; ces gens te conduiront au solide ; tu verras qu'ils ne se laissent pas sottement attendrir.

Chryfas, plus animé par son ressentiment que par les avis paternels, (il n'avoit pas encore l'ame propre à les goûter) se hâta d'accomplir son dessein. Il arrive, lui & sa cohorte, à la pauvre habitation du malheureux Émile : la porte en étoit ouverte, & déjà ses gens étoient entrés & menaçoient tout. Chryfas ne les suivit pas aussi-tôt ; le spectacle qui se présenta d'abord à lui le toucha, & devint une barrière qu'il n'osa franchir : la vue de Sophie lui fit oublier les leçons d'Alaric. Alarmée de tout ce qui se passoit, Sophie, la tremblante Sophie s'étoit jetée entre les bras de son époux ; son sein, demi-découvert, offroit alors à un de ses enfans une mamelle abondante ; une pâleur mortelle s'étoit répandue en même-tems sur tout son visage ;

& en avoit effacé les vives couleurs; ses yeux languissans & abatus erroient d'Emile à ses enfans, de ses enfans sur Emile; des larmes pressées en sortoient avec abondance, & achevoient de peindre ce tableau rouchant.

C'en étoit fait de Chrysas: il étoit vaincu; mais sa cohorte avide ne le laissa pas long-tems dans son ravissement, & bientôt le fit ressouvenir de l'objet de sa démarche.

Chrysas, après les formalités ordinaires, permit enfin à ses gens de s'emparer du peu que contenoit la demeure: il n'en fut pas désobéi; il n'eut pas plutôt parlé, qu'ils mirent aussi-tôt la main sur tout; tout fut enlevé en un instant; ils n'y laissèrent rien; rien n'y fut oublié; la maison se trouva vuide en un clin-d'œil.

Ces forcenés poussèrent jusqu'à leur acharnement, qu'ils se saisirent même d'un vaisseau de terre dans lequel chauffoient les alimens des deux enfans, renversèrent sans égard ce qu'il contenoit, & l'emportèrent. Sophie en tomba évanouie: Emile, qui avoit souffert le reste avec coutage, indigné d'une action aussi criante, ne put garder davantage

32 MERCURE DE FRANCE.

de mesure, & s'écria, en s'adressant à Chryfas : Méchant, prends-leur plutôt la vie, cette vie que nous ne pouvons plus prolonger, puisque tu nous fais enlever jusqu'à ce meuble qui pouvoit la leur conserver. Que devenir, Sophie?...

Sophie, revenue un peu de son abattement, lui répondit : Peut-être un sort plus doux nous est réservé. Puis tombant aux genoux de Chryfas, elle tâcha de l'appaiser par ce discours flatteur : Oui... j'espère que la vue de cette malheureuse famille aura quelque pouvoir sur vous; vous êtes né généreux; votre cœur est sensible; quel objet plus capable de le toucher!... Graces au ciel!... je vois que vous vous laissez attendrir. Vos yeux m'instruisent des mouvemens de votre belle ame... Ah! je la vois qui s'intéresse à nos maux!

Sophie à genoux, les bras tendus, le visage baigné de larmes, les yeux baissés, une aimable rougeur sur le front, offroit en même tems le spectacle le plus attendrissant.

Chryfas n'y put résister, & s'y livra tout entier. Il répondit aussi-tôt à Sophie en la relevant : N'en doutez pas.

belle Sophie, vous m'avez toujours été chère.

Je n'en attendois pas moins de vous, reprit Sophie. Le digne homme! continua-t-elle, en serrant la main de son époux; mes chers enfans, ce n'est plus à moi qu'il faut tendre les bras: voici votre bienfaiteur; vous lui devez tout.

Chrysas, en qui les circonstances présentes rallumoient de plus en plus sa flamme mal étouffée, & sembloient la favoriser de quelque succès, s'approcha aussi-tôt de Sophie; &, sans attendre qu'elle parlât davantage, lui dit d'un ton passionné: Et toi aussi, belle Sophie, ton cœur me doit tout son amour.

Toujours vous y régnerez aussi, lui répondit Sophie.

Qu'il me le prouve donc aujourd'hui, reprit aussi-tôt Chrysas: qu'il satisfasse mes tendres desirs: c'est à ces conditions que tu peux te rendre heureuse. Mais... tu pâlis & demeures interdite... Pourrois-tu balancer un moment?... Ton choix ne doit-il pas être tout fait?...

Il l'est aussi, méchant, lui répondit Sophie, qui courut aussi-tôt entre les bras de son époux, en lui disant: Soyons malheureux, Émile... périssons plutôt...

B.v

34 MERCURE DE FRANCE.

Nous ne pourrions être heureux qu'en nous rendant coupables : nous recouvrerions nos biens ; mais nous perdriions notre innocence. Je te serois infidelle ; je ne serois plus ton épouse. Mais.... mes enfans.... que deviendrez-vous?... Cependant... Ah ! cruelle alternative !... Je pourrois faire leur bonheur... mais je ne serois plus leur mère... Je puis r'être rendue, cher Émile ; mais avant, il me faut passer à un autre. Ou plutôt, pardonne si j'hésite : c'en est fait ; soyons victimes de nos devoirs ; la vertu ne mérite pas de moindres sacrifices. Soyons malheureux : notre bonheur seroit trop acheté, s'il nous en coûtoit un crime. Peut-être même le ciel se laissera toucher.

N'en doute pas, fidelle épouse, lui répondit Émile en l'embrassant : il est juste.

Rassurez-vous, aimable couple, reprit tout-à-coup Chrysas, qui sembloit revenir d'une profonde extase ; ne craignez plus ; que vos cœurs innocens ne s'alarment plus : votre tendresse m'a touché, votre fidélité m'a transporté, vos vertus triomphent de moi. Vivez, vivez unis à jamais : votre bonheur désormais ne

sera plus troublé. Je veux y veiller comme au mien. Permettez que dès cette heure j'y puisse contribuer ; recevez ce présent... Vos biens vont vous être rendus avec une partie des miens : mais aussi que vos cœurs, s'ils se ressouviennent de l'outrage, se ressouviennent aussi de la réparation.

Il les quitta en les admirant, les combla de bienfaits, & ne cessa de leur donner dans la suite les marques de l'amitié la plus sensible.

Émile & Sophie n'en devinrent que plus attachés l'un à l'autre, & jouissant de leur bonheur, ils admirèrent les desseins de la Providence, qui ne laisse jamais la vertu sans récompense ; & qui, si elle fait qu'elle soit persécutée, ne le permet que pour lui donner un nouvel éclat, en la faisant triompher & admirer de ceux mêmes qui l'oppriment.

Par M. Maréchal.



A M. GRESSET; sur le titre d'Historiographe de l'Ordre Royal, Militaire & Hospitalier de Saint Lazare, dont MONSIEUR, vient de l'honorer, avec la permission de porter la Croix de l'Ordre.

LA couleur du ruban de cette croix brillante
 Répond à ta célébrité;
 Aux fastes de l'Antiquité,
 Une guirlande d'amarante
 Fut le symbole heureux de l'immortalité.

Par M. Maugendre.

Réponse à M. le Baron de S***.

UR mon printemps vous répandez des fleurs,
 Et votre soir embellit mon aurore;
 Vous enivrez ma Muse jeune encore,
 Vous l'accablez d'éloges trop flatteurs.

Depuis long-tems j'avois quitté la lyre :
 Transfuge heureux des bois de l'Hélicon,

Je m'éclairois avec Locke & Newton,
Je m'élevois jusqu'au céleste empire.

A ces Savans je dressois des autels,
Quand votre écrit est venu me surprendre;
Alors j'ai dit : Son ton est bien plus tendre,
Il parle mieux que ces fous immortels.

Grace à vos soins, ô Philosophie aimable!
De ces Savans je deviens l'ennemi,
Et des neuf Sœurs, prosélyte soumi,
Je vais chanter & l'amour & la table.

Mais, suis-je sourd à l'accent des soupirs?
Quand vous pleurez une Epouse chérie,
Quand de sa mort mon ame est attendrie,
Dois-je vanter les frivoles plaisirs?

Il n'en est plus lorsqu'on perd ce qu'on aime!
Au malheureux tout semble languissant,
Tout paroît mort, & la nature même
N'est à ses yeux qu'un fantôme impuissant.

Voyez l'Hymen; il éteint son flambeau,
Son noir soucis annonce ses alarmes;
L'Amour en deuil déchire son bandeau,
Ce jeune Enfant le mouille de ses larmes.

Ne vais-je pas, par des sons douloureux,

38 MERCURE DE FRANCE.

De vos chagrins accroître l'énergie ?
Ne vais-je pas, de la triste élégie,
Sans y penser dénouer les cheveux ?

Oh ! pardonnez à ma Muse indocile !
A vos malheurs tous mes sens sont ouverts :
Rappelez-vous ce beau vers de Virgile :
On est sensible aux maux qu'on a soufferts.

Par M. d'Elmotte.

V E R S

*Mis sous le Portrait de Madame la
Comtesse de B***.*

ELLÉ aime les beaux-arts, elle aime son Amant ;
Son esprit nous séduit, sa beauté nous enflamme ;
On peut, en l'écoutant, oublier qu'elle est femme :
On s'en souvient bientôt en la voyant.

Par le même.



A M. D. T. sur la vente de sa Terre.

DANAË touchoit à quinze ans ;
 Ses yeux brilloient de mille charmes,
 Et Cypris lui prêtoit des armes
 Pour fixer les cœurs inconstans.
 Frappé de l'éclat de ses feux,
 Acrisius, vigilant père,
 Sous la garde la plus sévère
 Enferma son cœur amoureux.
 Dans une forte tour d'airain,
 Avec des verroux & des grilles,
 Prétendre renfermer des filles,
 C'est agir malgré le Destin.
 Contre le sage Acrisius,
 Une ligue au ciel est formée ;
 L'or sur la tour tombe en rosée ;
 Jupiter s'unit à Vénus.

Qui pourroit résister à l'or ?
 La plus vigilante Consigne,
 Le Favori le moins indigne,
 Aime à voir grossir son trésor.
 L'or perce les plus durs rochers ;
 Il est plus puissant que la foudre ;
 Aisément il réduit en poudre

40 **MERCURE DE FRANCE.**

Le fier sommet des monts altiers,
Damon, maître d'un vieux Château,
Par les mains de l'architecture,
Par le vernis de la peinture,
En fit un ensemble nouveau.
Il mit ses anciens potagers
Sous les loix de la Quintinie ;
Flore versa son ambroisie
Sur le contour de ses vergers.
Dans le centre, des pampres verts
Préparoient le jus de la tonne ;
Sur ses espaliers, Pomone
Multiplia ses fruits divers.
L'œil étoit trompé dans son bois,
Par trente routes nivelées,
Où les roses entrelacées,
Au chevre-feuil donnoient des loix.
D'épines un rustique amas,
Des seuls reptiles vrai repaire,
Devint l'asyle du mystère :
Philomèle y prend ses ébas.
Dans les dedans, dans les dehors,
Tout annonçoit le goût du Maître ;
Il étoit flatté de connoître
Qu'on sourioit à ses efforts.
L'or lui vint fasciner les yeux,
Lui fit dédaigner son ouvrage,
Et le traîna dans l'esclavage.

Qui suit son éclat dangereux.
 Damon, rends promptement cet or,
 Viens encor habiter ta terre;
 Ce n'est qu'au séjour du tonnerre
 Qu'on peut trouver le vrai trésor.

Réponse de M. D. T.

SI Danaë céda, dans la tour, enfermée;
 Du métal séducteur l'éclatante rosée
 De mon vieux monument n'a point ouvert l'accès:
 Où l'on ne tente rien est-il quelque succès?
 On t'en impose, Ami, ma terre est invendue,
 Et cette nouvelle imprévue
 Afflige ton cœur vainement.
 Pour t'en faire un remerciement,
 Il faudroit avoir en partage
 Des Dieux ce trop rare présent,
 Ton génie heureux, vif & sage.
 Qui chérit ses Amis, qui prise leur ouvrage,
 Et qui fait peindre en beau le plus simple ornement.
 Mais crois, en méchans vers, car Phébus me refuse,
 Oui, crois que mes vergers te reverront encor;
 Ce plaisir pour le Maître est au-dessus de l'or;
 Un voisin tel que toi lui vaut seul un trésor,
 Et c'est un faux bruit qui t'abuse.

V E R S

*Adressés à Mademoiselle COLOMBE ,
après une représentation de la Colonie.
A Versailles , le 23 Mai 1777.*

QUE vous avez rendu Bélinde intéressante !
Et combien nous avons ressenti sa douleur !
Ariane jamais ne parût si touchante
Aux yeux de son consolateur.

Qu'elle étoit belle dans ses larmes !
Qu'elle étoit noble en son affliction !
On ne sauroit unir dans son jeu plus de charmes ,
Plus de grace en son chant & plus d'expression.

O vous dont les talens disposent de nos âmes ,
Vous qui nous enchantez en peignant le malheur ,
Que l'Amour par vos yeux doit allumer de
flâmmes ,

Lorsque des traits si beaux expriment le bonheur !



*AIR de la Romance du Barbier de
Séville : Je suis Lindor , &c.*

DE l'amitié je goûte tous les charmes,
Et n'offre pas à Vénus mon encens ;
Ses feux jamais n'enflammèrent mes sens,
Ni je connus les soins & les alarmes.

Pourquoi, Tircis, plus ardent, mais volage,
Affecte-tu de languir dans mes fers,
Et semble-tu n'éprouver des revers
Qu'au sein des ris près de mon voisinage ?

Je vois ton cœur s'irriter par l'absence ;
Le mien, plus froid, ne chérira que toi :
De l'amitié je subirai la loi ;
L'amour vaut moins que cette indifférence.

Par Mademoiselle de L.



JUPITER , MINERVE ET LA JARDINIÈRE.

Fable allégorique.

A LA REINE , en lui présentant des vers
adressés A L'EMPEREUR.

JUPITER avoit quitté l'Olympe , & parcouroit les mondes divers sous la forme d'un mortel aimable. Les modestes vertus , l'observation silencieuse , la troupe des bienfaits composoient sa suite. Rien n'annonçoit la grandeur du Maître des Dieux ; cependant à sa vue le respect & l'amour parloient à tous les cœurs.

La Déesse qui lui est si chère , Minerve , régnoit sur la Nation la plus favorisée du Destin : Jupiter vint recevoir ses tendres embrassemens , applaudir aux douces loix qu'elle faisoit aimer , & lui donner de nouveaux exemples à suivre. La réunion de ces Dieux justement adorés , changea la surface de la terre : les travaux suspendus , les plaisirs renaissans , & les chants du bonheur , tout rappeloit le siècle heureux d'Astrée. La timidité

seule conservoit encore son empire sur le cœur d'une humble Citoyenne. Vouée à la fille de Jupiter par les vœux éternels de la reconnoissance , elle occupoit ses innocentes mains à former des guirlandes , & cultivoit dans le silence les fleurs dont elles étoient composées.

La présence du plus grand des Dieux pénétra son ame d'une douce joie : ses lèvres tremblantes voulurent l'exprimer ; mais la foule bruiante d'un Peuple enchanté , l'éclat sonore de la trompette héroïque , surmontoient les sons de sa foible voix... Ah ! ne perdons pas , dit-elle , le seul bien que laisse l'infortune , l'espérance consolante ; courons à la Déesse que je sers : que des fleurs cultivées sous un ciel pur , que le souffle envenimé des passions ne put jamais ternir , soient offertes en hommage au Dieu puissant que l'Univers révère. Que la Déesse répande sur ces dons agrestes le charme dont elle embellit ses moindres bienfaits : que ses divines mains présentent mon offrande , & qu'un sourire de Jupiter en devienne le prix.

O pouvoir d'une vertueuse confiance !
Minerve offre les fleurs ; le Maître des

46 MERCURE DE FRANCE.
Dieux les reçoit, & l'aimable Indul-
gence les suspend au Temple de l'im-
mortalité.

Par Madame de Montanclos.

A L'EMPEREUR.

ENFIN vous offrez à mes yeux
Ce Prince, que la renommée
A fait l'objet de tous les vœux :
Sans craindre d'en être blâmée
Je brûlois de vous voir ; & jusqu'en ces climats
Que le Danube embellit & féconde,
Pour vous trouver j'eusse porté mes pas :
On doit chercher l'it jusques au bout du monde ;
Mais le Sort, ce Dieu destructeur
De tout pro et sage ou flatteur,
Sut aux élans de ma pensée
Opposer un pouvoir vainqueur :
Par la fortune délaissée
Je boudois dans un coin oubliant le bonheur :
Vous paroissez, je le retrouve,
A votre aspect il s'offre à moi ;
Dans cet instant mon cœur éprouve
Que ce bonheur, que l'on croit loin de soi,
Le sentiment seul le découvre.

J'écoute chaque jour avec avidité,
 De vos vertus, de vos mœurs, de votre ame,
 Les rapports que la vérité
 Fait si naïvement, alors qu'on la réclame.
 Malgré mon sexe féminin,
 Nouveau Plutarque, je compare
 Ce que le ciel offrit de rare
 Dans le règne Grec & Romain.
 Après avoir exercé ma mémoire
 Sur des mortels rendus fameux
 Par les bienfaits ou par la gloire,
 Mon cœur préfère votre hilttoire,
 Que m'apprend un peuple d'heureux.
 Que l'Europe à son tour choisisse;
 Philosophe par goût, je ne m'oppose à rien:
 Mais, pourrôis je douter qu'elle ne m'applaudisse?
 Vous êtes son Héros, elle vous fit le mien.

Par la même.

*Explication des Enigmes & Logogryphes
 du volume de Juin,*

LE mot de la première Énigme est
la Mort; celui de la seconde est *Ma-*
rons; celui de la troisième est *Indigence*.
 Le mot du premier Logogryphe est

48 MERCURE DE FRANCE.

Pourpoint, où se trouvent *pou*, *pour* & *point*; celui du second est *Sinagogue*, dans lequel se trouvent *âge*, *ange*, *âne*, *sage*, *singe*, *geai*, *oise*, *anis*; celui du troisième est *Gigot*, où se trouvent *gît*, *toi*, *Io*.

É N I G M E.

LE besoin seul m'a donné l'existence.

Le plus souvent des animaux,

Par fois aussi des végétaux,

Je tire toute ma substance.

Sans même en excepter le Roi,

Tout le monde a besoin de moi.

Je vas toujours de compagnie.

Je suis blanc, je suis gris, je suis noir, je suis bleu,

Orange, violet, rouge, couleur de feu,

Et cætera. Jusqu'où va la manie!

Je suis gros, je suis fin, je suis court, je suis long,

Ainsi qu'un puits je suis profond,

Je suis... Ah! J'aurois tort d'en dire davantage.

Qu'on examine un Petit-Maître, un Fat,

On me verra sur lui paroître avec éclat,

Et briller avec avantage.

Toi-même, ami Lecteur, toi-même me fais part

CHANSON.



Au mois de May tout s'embel-



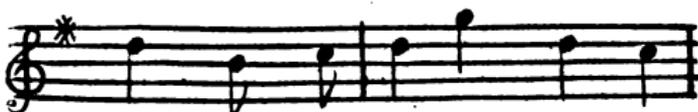
-lit et les fleurs et la verdure



au mois de May tout s'atten-



-drit tout rit dans la natu:-re.



Les champs reprenent leur pa-



-rure les feuilles ornent les or-

** meaux l'herbe ta-pisse nos*

** Co-teaux l'onde des ruisseaux*

** est plus pure. Au mois de*

** May tout s'embel-lit et les*

** fleurs et la verdure au mois de*

** May tout s'atten-drit tout rit*

** dans la natu:-re.*

A ton lever, d'un gracieux regard,
 Et ta main alors me caresse,
 Mais le soir dans ton lit, quand tu joins ta
 Maîtresse,
 Ingrat, tu me bannis & me mets à l'écart.

A U T R E.

NATURELLEMENT libéral,
 Mais à la fois prodigue, avare,
 Je fais du bien, je fais du mal,
 Et tel est mon destin bizarre.
 Je brouille & j'unis les maisons;
 Aux vœux de la plupart je suis souvent contraire,
 Je porte dans les cœurs ou la paix ou la guerre:
 Hé bien! malgré mes trahisons,
 Les enfans, de me voir ont toujours grande envie.
 A l'oubli condamné, quand je reçois le jour,
 Il faut que mon père, à son tour,
 Meure pour me rendre à la vie.

Par M. le Roux.

A U T R E.

THÉMIRE, vous m'aimez, j'ai le don de vous
 plaire ;
 Toujours vous m'accueillez quand je suis près de
 vous ;
 Comme à vous, la douceur forme mon caractère ;
 Vous régnerez sur les cœurs ; je flatte tous les goûts.
 A table vous charmez ; j'y suis aussi de mise ;
 Mon corps est composé d'ingrédients différens ;
 Il est si délicat, qu'un foible coup le brise :
 Les débris en sont bons, vous diront bien des gens,
 On m'unit à Bacchus ; je suis blonde & légère :
 Par le feu, par le fer on me fait exister :
 Mais à d'utiles sœurs je ne peux résister,
 Dans le fond d'un palais je finis ma carrière.

Par M. Hubert.

L O G O G R Y P H E.

DE l'esprit & du corps implacable ennemie,
 Je tourmente toujours l'un & l'autre à la fois ;
 Le doute me nourrit ; je mène à la folie ;

Ni sommeil, ni repos pour qui vit sous mes loix.
 Le mérite éclatant, la vertu la plus pure,
 Ont souvent éprouvé la noirceur de mes traits;
 J'ai causé des combats, des crimes, des forfaits;
 Et des nœuds les plus saints j'ai brisé la structure.
 De ce sombre début que pensez-vous, Lecteur?
 Faudra-t-il vous aider à me faire connoître?
 J'y consens: combinez; d'abord je fais paroître
 Celui qui des François assure le bonheur.
 Ce que dans tous pays l'honnête homme respecte;
 Une douce émotion; le travail d'un insecte;
 Ce qu'il faut à l'oiseau pour s'élever dans l'air;
 Au Royaume de Fez un fameux port de mer;
 Un Pape belliqueux, fier, avide de gloire;
 D'Amboise fut la dupe, à ce que dit l'histoire.
 Ce qu'à l'aide du vent, fait voguer les vaisseaux;
 Nom qu'on donne au terrain environné des eaux;
 Du globe de la terre une étendue immense;
 Ville & Comté Normand; une rivière en France;
 Un Général Hébreu; plus d'un ton musical;
 Un des fils de Jacob; un crime capital;
 Du second des Césars & l'épouse & la fille;
 Un poisson dans des tems dont la Loire fourmille;
 Le premier Roi des Juifs; un Monarque Troyen;
 Le nom d'un grand Apôtre avant qu'il fut chrétien;
 Un Saint sous Dagobert, pour son teins bon
 Artiste;

52 MERCURE DE FRANCE.

Un terme de Chasseur, synonyme au mot piste;
Un oiseau qui sauva Rome encor au berceau;
De tout le corps humain l'organe le plus beau;
Un autre sans lequel on ne peut rien entendre.
Lecteur, de mes fureurs tâchez de vous défendre.

Par le même.

A U T R E.

JE suis, ami Lecteur, inhérent à la terre;
Et, dans tous les Pays que notre globe enferme,
On peut me rencontrer tous les jours sous ses pas.
Quoique le plus souvent de forme irrégulière,
On n'en aime pas moins mes utiles appas,
Car je fais réunir l'utile & l'agréable.

Je dois pourtant l'avouer au Lecteur,
Je donne, en plus d'un cas, de la mauvaise
 humeur.

Le secours dont je suis est si considérable,
 Que l'infortuné qui me perd,
Plus sot que s'il étoit au milieu d'un désert,
N'a rien de plus à cœur, au fort de sa détresse,
Que de me retrouver; &, s'il en vient à bout,
 Il sent renaître tout d'un coup,
Dans son esprit troublé, le calme & l'alégresse.

Encor qu'on m'ait donné plusieurs noms différens,
 Appropriés à ma forme apparente,
 Cependant tu me fais, Lecteur, en même tems,
 Tant la raison devient inconséquente,
 Et masculin & féminin.

Ici je suis du genre masculin.

Si ce n'est point assez pour que l'on me devine,
 Je vais m'énoncer autrement.

Renverse mes six pieds, après cela combine.

Tu ne vois rien encor ! Lecteur, assurément

Tu dois y reconnoître un Comté d'Italie ;

Ce qu'on fait cuire au four ; une interjection ;

Un fossé souterrain dont on craint la furie

Et la fatale explosion ;

Un vaste Empire dans l'Asie ;

Un animal-chéri pour sa fidélité ;

Une malice enfin qu'inspire la gaieté.

Par M. Vincent, C. de Q.

A U T R E.

J E n'étois pas si commune autrefois ;
 Mais aujourd'hui du plus petit Bourgeois,
 Contente ou non, j'habite l'humble asyle.
 Dans les palais est mon vrai domicile.

C iij

54. MERCURE DE FRANCE.

Môn chef ôté, sans qu'on sache où je suis,
Tout va par moi ; tôt ou tard je m'enfuis ;
Dans les combats je plante là mon homme.
Rends-moi mon chef ; aussi-tôt je te nomme
Ce qu'en un jeu l'on peut placer vers soi.
Deux de mes pieds qui marchent avant moi,
T'offrent le nom d'une Nympe de Rhée,
Nom sous lequel Vesta fut adorée.
De mon pronome prêtant le secours,
Prends mon milieu, sans le mettre à rebours,
Tu trouveras le premier de ta race.
Si tu me tiens, Ami, grand bien te fasse.

C H A N S O N .

AU mois de Mai tout s'embellit,
Et les fleurs & la verdure ;
Au mois de Mai tout s'attendrit ;
Tout rit
Dans la nature.
Les champs reprennent leur parure,
Les feuilles ornent les ormeaux,
L'herbe tapisse nos côteaux,
L'onde des ruisseaux est plus pure.
Au mois de Mai, &c.

Pressé par son impatience ,
 Le coq semble appeler le jour ;
 Il en demande le retour
 Pour éclairer son inconstance.
 Au mois de Mai , &c.

Animés d'une ardeur fidelle,
 Les Rossignols , de leurs concerts,
 Font au loin retentir les airs ,
 En chantant la saison nouvelle.
 Au mois de Mai , &c.

Tircis, au son de sa musette
 Joignant les accens de sa voix ,
 Fait rendre aux échos des bois
 Un air composé pour Lisette.
 Au mois de Mai , &c.

Tout se ranime , tout respire ;
 Mettons à profit ce moment ,
 Et livrons-nous au sentiment
 Que l'Amour nous inspire.
 Au mois de Mai , &c.

N'écoutons plus que la tendresse ,
 Consacrons nos cœurs aux Amours ,
 Qu'ils soient l'ame de nos beaux jours
 Et l'appui de notre vieillesse.
 Au mois de Mai , &c.

Civ

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Recueil historique & chronologique de faits mémorables, pour servir à l'Histoire générale de la Marine & à celle des découvertes; 2 vol. in-12. Prix 5 l. br. A Paris, chez Monory, Lib. rue de la Comédie Française.

CE Recueil, également intéressant & instructif, peut être regardé comme un abrégé chronologique de l'Histoire de la Navigation. On y retrouve le récit des découvertes les plus célèbres, des combats les plus remarquables qui ont été livrés sur mer, & les principales anecdotes relatives à ces objets intéressans. L'Histoire des Voyages, & généralement tous les recueils & ouvrages particuliers, qui contiennent des détails & expéditions maritimes, ont été mis à contribution pour enrichir ces deux volumes, qui embrassent toute l'Histoire Ancienne & Moderne, depuis le Déluge jusqu'en 1775, époque des premières hostilités entre les Anglois & les Insurgens.

On se rappellera avec plaisir le trait suivant d'un brave François. S'il est des cas où la vengeance est excusable, & même louable & généreuse, c'est lorsqu'il s'agit de venger le sang innocent de ses Compatriotes & l'honneur de son pays, contre des monstres féroces, qui, en outrageant l'humanité par leurs barbaries, en ont perdu tous les droits. « Les François » avoient établi une petite colonie dans » la Floride, en 1562. Les Espagnols, » jaloux de voir cet établissement si près » d'eux, s'en étoient emparés, avoient » massacré tous les François & leur Com- » mandant. Pierre Melanez avoit fait » graver le détail de cette action, en y » ajoutant ces mots : *Je n'ai fait ceci » comme à des François, mais comme à » des Luthériens.* Dominique de Gour- » gues, Gentilhomme Gascon, apprend » que le massacre des François n'a point » été vengé. Sensible à l'honneur de la » Nation Française, il forme le projet » de laver dans le sang des coupables » l'affront qu'elle a reçu. Il vend tout son » bien, équipe trois petits Navires, » s'embarque avec cent Arquebusiers, & » quatre-vingt Matelots, arrive dans la » Floride, attaque & prend trois forts

» qu'il détruit. De quatre cens Espagnols
 » qui les defendoient, pas un seul ne lui
 » échappe ; n'ayant plus rien à faire dans
 » ce pays, il assemble les prisonniers,
 » leur reproche la barbare trahison qu'ils
 » avoient employée, quatre ans aupara-
 » vant, à l'égard de sa nation, & les
 » fait tous pendre aux mêmes arbres aux-
 » quels ils avoient pendu les François.
 » Il substitua cette inscription à celle que
 » Melanez avoit laissée : *je n'ai fait ceci*
 » *comme à des Espagnols, mais comme à*
 » *des traîtres, à des voleurs & à des*
 » *meurtriers* ».

Voici une Anecdote intéressante de la
 dernière guerre, sous l'année 1757.
 « Un Grec établi depuis quelques années
 » en Provence, s'embarqua sur une tar-
 » tane, dont l'équipage consistoit seule-
 » ment en trois François & trois Génois.
 » Ce bâtiment ayant été enlevé par un
 » Corsaire Anglois, monté de douze
 » hommes, le Capitaine du vaisseau en-
 » nemi fit passer le Grec & les trois Gé-
 » nois sur son bord ; & y ayant laissé
 » trois Anglois, il monta sur la tartane
 » avec le reste de son équipage. Le Grec
 » saisit une occasion favorable qui se
 » présenta. Il tua lui seul les trois An-

» glois à qui le Commandant avoit con-
 » fié la garde du Corfaire. Ayant abor-
 » dé ensuite la tartane , il la reprit avec
 » le secours des trois François & des
 » trois Génois ». Le Héros de cette
 Anecdote , n'étoit pas un indigne des-
 cendant de la nation des Miltiade & des
 Thémistocle.

Galathée, Comédie en un acte & en
 vers libres ; prix 1 liv. 4 s. A Amster-
 dam ; & se trouve à Paris , chez
 Lesclapart jeune , Lib. quai de Gèvres,
 avec cette épigraphe : *Peut-être y reste-
 t-il quelque défaut que je n'ai pas re-
 marqué.* Pygmalion de J. J. Rousseau.

L'Auteur de cette Comédie , dans une
 Épître dédicatoire adressée à un de ses
 Amis , annonce qu'il s'est déterminé à
 ne pas la faire jouer , parce qu'une des
 principales Actrices du Théâtre François
 lui a fait sentir qu'on ne verroit pas avec
 plaisir Pygmalion malheureux , sur le
 même Théâtre où l'on a tout récem-
 ment applaudi à son bonheur.

L'action de la Pièce est supposée com-
 mencer peu de tems après le jour où
 Galathée a été animée. Pygmalion qui

60 MERCURE DE FRANCE.

l'adore , voit avec peine que ses soupirs annoncent qu'elle n'est point heureuse , & que son cœur semble oppressé d'un secret ennui. Galathée elle-même ne peut définir la nature du trouble qu'elle ressent. Cependant Phénix, Élève chéri de Pygmalion , arrive de retour d'un long voyage. Ce jeune homme , devenu , ainſi que Pygmalion , & à l'insu de ce dernier , amoureux de la statue de Galathée , avoit voulu essayer si l'absence ne le guériroit pas de cette singulière passion. Il a depuis appris le prodige que les Dieux ont opéré sur Galathée , à la prière de Pygmalion. Il la voit animée , sensible , & en devient mille fois plus amoureux que jamais. Galathée , à la vue de Phénix , n'éprouve pas de son côté des sentimens moins passionnés. Sidonie , ancienne Maîtresse de Pygmalion , que ce dernier a abandonnée , & qui cherche à s'en venger , excite & favorise leur mutuel amour. Phénix est cependant retenu par son amitié & sa reconnoissance pour Pygmalion , qui l'a comblé de bienfaits , & qui , dans l'instant même , vient de lui annoncer que , renonçant à son art , il alloit le mettre en possession de son atelier. Son embarras

redouble, lorsque Pygmalion, après lui avoir fait confidence de ses inquiétudes au sujet d'Agémon, riche Phénicien, qu'il soupçonne d'avoir des desseins sur Galathée, & de chercher à la séduire, le charge de sonder les sentimens de Galathée, & de lui parler de son amour. Agémon fait apporter à Galathée une corbeille remplie des plus riches ajustemens, & l'invite à s'en parer. Elle balance; Phénix l'y détermine, de peur que les soupçons de Pygmalion ne viennent à changer d'objet. Agémon s'apperçoit de leur amour, il prend la chose en plaisantant, & dit à Phénix qu'il va proposer à Pygmalion de lui donner Galathée. Le jeune homme veut en vain l'en empêcher; il découvre la vérité à l'infortuné Sculpteur, & Galathée la confirme par l'aveu ingénu de ses sentimens. Pygmalion éclate d'abord en transports jaloux; mais, ramené par la réflexion à des sentimens plus doux, il renonce à Galathée, l'unit à son Elève, & promet de servir de père à ces deux époux.

Le style de cette Pièce a du naturel & de la facilité. Nous citerons cet éloge ironique des plumes, que l'Auteur met dans la bouche d'Agémon.

62 MERCURE DE FRANCE.

Sans plumes, foin de la beauté.
C'est par elles qu'on voit une taille céleste
Acquérir plus de majesté;
Que la femme la plus petite,
Grandit tout-à-coup de moitié,
Et qu'enfin votre sexe a le nouveau mérite
De passer le nôtre d'un pié.

Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, & qui a été adopté dans diverses Provinces de France. On y a joint différentes observations & divers avis sur les personnes suffoquées, par des effers mophétiques quelconques, dont la plupart ont été rappelés à la vie par des moyens analogues à ceux qu'on emploie en faveur des noyés. Par M. Pia, ancien Echevin de la Ville de Paris. Cinquième partie, année 1776. A Paris, chez Augustin-Martin Lottin l'aîné, Imprimeur-Libr. du Roi & de la Ville, rue S. Jacques. in-12.

Les détails qu'on a donnés chaque année des succès de l'établissement fait en faveur des noyés, ont fait connoître l'im-

portance de cet établissement, & quels services ses Auteurs ont rendu à l'humanité. Une foule de personnes de tout âge & de toute condition, ont été conservées à la vie & à la société; &, sans ce secours, la plupart auroient été réputées & seroient restées mortes. Dans le cours de l'année dernière, il y a eu à Paris 112 noyés; dans ce nombre, il s'en est trouvé 36 dont les corps n'ont pas été retrouvés, ou sur lesquels on n'a tenté aucuns remèdes, parce qu'on les jugeoit absolument inutiles; 13 ont été secourus en vain, & 63 ont été rappelés à la vie. On les a partagés en trois Classes, qu'on détaille successivement; en rendant compte de ce qu'on a fait pour eux, on ne néglige aucune des observations que leur état a pu offrir, & qui servent non-seulement à faire connoître la nature des secours, la manière de les administrer, mais encore à perfectionner ces mêmes secours & les machines qu'on emploie. A ces détails, on a joint ceux qu'offrent les différentes Provinces du Royaume qui ont fait des établissemens à l'instar de celui de Paris. On ne néglige pas de faire connoître aussi les tentatives dans ce genre, que le zèle & le bien de l'humanité ont

84 MERCURE DE FRANCE.

fait entreprendre à quelque Particulier, dans les lieux où il n'y a point de ces établissemens, pour rappeler les noyés à la vie. Ces derniers ne sont pas les seuls objets qui demandent notre attention & nos soins; toutes les espèces d'asphyxies méritent ceux des bons Citoyens : on entre dans le détail du succès des moyens employés en faveur des noyés, appliqués à des personnes suffoquées par différens effets atmosphériques. De pareils succès sont propres à engager à se servir des mêmes procédés dans tous les cas semblables; de les tenter même dans beaucoup d'autres, & de ne point se rebuter malgré les apparences de mort : il en résultera de grands avantages; & un seul Citoyen sauvé & rappelé à la vie, dédommage de tous les soins pris inutilement à l'égard d'un grand nombre. On ne sauroit trop répandre des détails du genre de celui-ci; c'est le moyen le plus efficace de multiplier & de perfectionner les secours; ceux-ci nous sont venus de Hollande; un Citoyen zélé les a fait connoître à la France, & les y a naturalisés : il est sûr de sa reconnaissance.

Les Rues & les environs de Paris. A Paris, chez Ph. D. Langlois, Lib. rue du Petit-Pont, près la rue Saint Severin; 2 vol. in-12. Prix 5 liv. br.

Cet Ouvrage est destiné à un Étranger qui arrive à Paris, pour le conduire dans cette Ville immense, où il ne peut faire un pas sans avoir besoin d'un guide. Bien des personnes qui y demeurent depuis long-temps, auront besoin de le consulter, & seront bien aises de trouver l'indication précise de bien des rues qu'ils ignorent, où quelquefois leurs affaires les obligent de se transporter. L'ordre qu'on a suivi est simple, très-clair, & facile, ce qui n'est pas un médiocre avantage.

On a divisé Paris en vingt quartiers, dont on a mis la carte à la tête du premier volume; chaque rue est placée par ordre alphabétique, & on indique le quartier auquel elle appartient. Une personne peu au fait de Paris, ayant à se rendre dans une rue, va la chercher à la lettre, où il trouve le numéro de son quartier; un coup-d'œil sur la carte lui en fait connoître la position, & il part

fût de la trouver , sans faire plus de chemin qu'il n'est nécessaire.

L'Éditeur de ce guide intéressant n'a pas borné li son travail ; il a indiqué toutes les Églises , Chapelles , Couvens , Hôpitaux , Colléges , Ecoles publiques , Palais , Hôtels , Académies , Bureaux , Hôtels garnis. Les environs de Paris , sont aussi pareillement désignés dans une troisième Partie , en indiquant les Portes de la Ville par lesquelles il faut sortir , pour aller dans les différens lieux désignés au-delà de Paris , jusqu'à 18 lieues de distance.

Épître sur les événemens de la vie, par M. Perrot ; in-8°. broché , de 24 pag. A Paris , chez les Marchands qui vendent les Nouveautés.

L'amour de la vertu paroît avoir inspiré l'Auteur de cette Épître ; il s'est particulièrement attaché à la mettre en contraste avec les vices du siècle , dont il trace plusieurs tableaux. Voici comme il débute :

Muse , quittons ces lieux , retournons au village.
Là , des hommes encor on entend le langage.

S'il est vrai qu'on y voit de la rusticité,
 On y trouve du moins de la sincérité.
 C'est à la fausseté qu'à la ville on s'applique.
 Ce genre est décoré du nom de politique.
 On fut en faire un art, où, voulant s'élever,
 Tout, pour y parvenir, ne cesse d'y rêver.
 Enfin dissimuler est la haute science :
 Qui parle avec franchise est sans expérience.
 La candeur, la droiture, & même la bonté,
 En nos jours sont au rang de la simplicité.
 Quiconque est intrigant, a la prééminence.
 On le nomme en tous lieux homme par excellence;
 D'une heure à l'autre il voit augmenter son
 pouvoir ;
 Plein d'orgueil, il se croit un prodige en savoir.

La Course ou les Jockeis, Comédie en
 un acte & en prose, représentée pour
 la première fois aux S. . . le 24 Août
 1776 ; in-8°. br. prix 1 liv. 4 s. A
 Paris, chez Esprit, escalier du Palais
 Royal ; & chez les autres Libraires
 qui débitent les Nouveautés.

Cette Pièce, comme le dit l'Auteur
 lui-même dans sa Préface, n'est ni un
 éloge, ni une critique des courses; elles

68 MERCURE DE FRANCE.

n'en font même le sujet que d'une manière très-indirecte.

La Comtesse de Senanges, jeune veuve honnête, mais coquette & étourdie, est aimée du Comte de Fondville, jeune homme vertueux & sensible. Volny, d'Orsilly & Fondlieu, Petits-Maîtres étourdis & élégans, sont aussi au nombre de ses adorateurs. La Comtesse, indécise sur le choix d'un époux, prend la résolution de s'en remettre au hasard d'une course. Elle part de Paris, en conséquence de cette idée extravagante, pour une Maison de campagne qu'elle a à Neuilly; & prescrit à ses Amans de s'y rendre après elle, tous quatre à cheval, & en même temps Elle promet sa main à celui qui arrivera le premier. Le Commandeur, oncle de Madame de Senanges, homme raisonnable, & fort attaché à sa Nièce, est également surpris & affligé d'une telle folie. Fondville, qui aime véritablement la Comtesse, n'en est pas moins inquiet; il ne s'est déterminé à courir comme les autres que pour avoir l'œil sur elle, & observer les suites de son étourderie. Le Commandeur vient à bout de faire sentir à sa Nièce le ridicule & les dangers de sa démarche im-

prudente ; il lui fait le portrait des trois Petits-Mâtres , & lui peint sur-tout avec force les malheurs qui l'attendroient , si elle alloit devenir l'épouse de Volny , libertin perdu d'honneur & de dettes , entre les mains de qui sa fortune seroit bientôt dissipée , ou deviendroit la proie d'une foule de Créanciers. La Comtesse ne songe plus qu'à réparer sa faute ; elle se retire , en priant son oncle de tenir compagnie à souper aux Coureurs , à qui elle fait dire , lorsqu'ils arrivent ; qu'elle est indisposée. C'est justement le Marquis de Volny qui a remporté le prix de la course. Il vient , habillé en Jockey , avec une couronne de myrré passée autour de son bras , fort énorqueilli de sa victoire , & se moquant des deux autres Petits-Mâtres ses rivaux , habillés en Jockeis comme lui. Le sage Fondville qui , comme le dit un des Petits-Mâtres , *est monté à cheval comme un philosophe* , est le seul qui n'ait point pris cette ridicule livrée. Comme on est prêt à se mettre à table pour souper , le Commandeur voit approcher sa Nièce , qui s'est déguisée en Housard , & qui lui fait signe de se taire. Elle se met derrière son fauteuil pour le servir. Ici com-

mence une scène plaisante, & qui a dû faire beaucoup d'effet à la représentation. Le Commandeur résolu de profiter de la circonstance, affecte beaucoup de gaieté, & cherche à faire naître, de la part des Convives, des propos propres à faire sortir leurs caractères. En effet, les Petits-Maîtres, échauffés par le vin, en tiennent de très-indiscrets, & s'abandonnent à toute leur impertinence. A chaque trait qui leur échappe, le Commandeur, pour les faire sentir à sa Nièce, se tourne de son côté en lui demandant chaque fois à boire. Fondville cherche à opposer des discours pleins d'honnêteté & de sentiment à ceux des trois Petits-Maîtres, & le Commandeur ne manque pas de faire sentir de la même manière ce contraste à sa Nièce. La Comtesse se découvre enfin, & donne sa main à Fondville en présence du Triomphateur, qui est éconduit, & qui s'en retourne, avec ses deux Amis, en affectant de prendre la chose en plaisantant.

Cette Comédie, que l'Auteur qualifie modestement de *bagatelle*, est très-gaie, & dialoguée avec esprit. La scène douzième & dernière, dont nous venons de donner une idée, est d'un bon

J U I L L E T. 1777. 71
comique , & doit être charmante au
Théâtre.

*Traclatus de morbis cutaneis. Traité des
maladies de la peau ; 1 vol. in 4°. A
Paris , chez Cavelier , Libr. rue Saint
Jacques.*

Cet Ouvrage est rédigé en latin ; c'est
une nouvelle production du célèbre M.
Lorry, si connu dans la République Mé-
dicinale par les différens Ouvrages qu'il
a publiés , dont on trouve une notice
à la tête de celui-ci ; & à Paris , par les
différentes cures qu'il opère journalle-
ment dans les maladies les plus graves.
Ce Médecin a publié la plupart de ses
Ouvrages en latin , qui est la seule lan-
gue capable de transmettre chez les diffé-
rentes Nations , & dans les siècles à venir
les connoissances médicales. L'Ouvrage
que nous annonçons est traité d'une
façon à ne rien laisser à desirer sur
l'objet dont il s'agit ; d'ailleurs , il est
écrit d'un style pur , net , élégant ! De-
puis la publication de l'excellent Traité
de M. Astruc , il est un de ceux qui fera
époque dans la Médecine ; & nous pou-
vons dire que , si on en excepte le *Synop-*

sis materia Medica de M. Lieutaud , & le *Nosologia Methodica* de M. Sauvages , il n'est aucun Traité médical aussi complet & aussi bien rédigé que celui-ci. Il falloit toutes les connoissances de M. Lorry pour traiter une matière aussi intéressante que celle des maladies de la peau , sur lesquelles nous n'avons que très-peu d'Ouvrages pratiques. M. Lorry a dédié cet Ouvrage à son digne Ami M. Geoffroy ; son Épître dédicatoire est une vraie Préface ; l'Auteur y déploie ses savantes recherches. Après cette Préface , suit une introduction à l'Ouvrage même. Cette introduction est divisée en quatre chapitres , & chaque chapitre en différens articles. Dans le premier chapitre l'Auteur considère la peau humaine dans l'état de santé ; dans le second , il traite en général des maladies de la peau , de leurs causes & de leurs symptômes ; dans le troisième , il parle des signes diagnostics & prognostics de ces maladies ; & dans le quatrième , des différentes indications à remplir pour les traiter. Quant au fond de l'Ouvrage , il est divisé en deux parties , & chaque partie est subdivisée en deux sections. La première partie est destinée aux ma-
ladies

maladies qui se poussent vers la peau par un vice caché intérieurement. Quand les maladies dépuratoires affectent généralement toute la peau, M. Lorry les place dans sa première section ; & quand elles n'attaquent qu'une certaine partie, il les comprend pour lors sous le second chef de sa subdivision. La seconde partie concerne les maladies qui naissent dans la peau même ; & ces maladies affectent généralement toute la peau ou seulement quelques parties : quand c'est toute la peau, il les comprend dans sa première section ; quand c'est seulement une partie, il les renferme dans la seconde. Ces quatre sections sont ensuite subdivisées en différens chapitres, chaque chapitre en plusieurs articles & même en plusieurs paragraphes ; & chaque article ou paragraphe traite d'une maladie particulière. Que peut-on de plus méthodique ? Le nombre des maladies de la peau, dont il est mention dans ce Traité, se porte à soixante-quatorze ; elles y sont parfaitement déduites avec tous leurs symptômes, leurs diagnostics, prognostics & traitement. Nous rapporterions dans cet extrait pour exemple, une de ces maladies, si nous n'avions peur, par

74 **MERCURE DE FRANCE.**
notre traduction, d'ôter du mérite de cet Ouvrage, dont la diction latine nous a fait un vrai plaisir; nous aimons mieux inviter nos Lecteurs de lire le texte original, & de se persuader par-là que la langue latine n'est pas encore une langue éteinte chez les vrais Médecins, ainsi que quelques personnes ont cherché à l'insinuer dans le Public.

De la Vieillesse; par M. Robert, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, premier Médecin & Conseiller intime de feu S. A. S. Christian IV, Comte Palatin, Duc des Deux-Ponts. A Paris, chez Louis Celler, Libraire-Imprimeur, rue Dauphine; in-12.

Cicéron a traité de la vieillesse en Philosophe; ce dernier âge de la vie humaine méritoit aussi l'attention & surtout les soins des Médecins; plusieurs s'en sont occupés; mais la plupart n'ont envisagé ce sujet intéressant que d'une manière très-imparfaite. On disoit que, convaincus que la vie a un terme qu'il est impossible de reculer, ils ont regardé toutes les recherches comme inu-

ties. Ils se sont en effet bornés à quelques conseils. M. Robert a écrit sur la vieillesse en Philosophe & en Médecin : il a donné à son Ouvrage une forme qui en rend la lecture agréable. C'est une suite de lettres à un Ami qui voit approcher la vieillesse, & qui la craint. Le caractère de celui auquel il s'adresse, & avec lequel il s'entretient, amène naturellement des raisonnemens philosophiques, dont le but est de prouver qu'il y a des plaisirs pour la vieillesse, de consoler celui qui y est parvenu, de rassurer celui qui s'en approche, & de le mettre en état de regarder, sans être distrait par des craintes, le tableau qu'il lui met enfin sous les yeux. Ce tableau présente la description de la vieillesse, son histoire, en remontant à ses causes. La nature, pendant une partie de la vie, tend à développer, à nourrir le corps humain. Dès qu'il a atteint son accroissement, elle prend une autre marche, elle se replie sur elle-même, elle concentre ses mouvemens. L'Auteur parcourt tous les degrés de la vieillesse; il décrit les maladies particulières à cet âge & la manière de les traiter, qui doit être bien diffé-

rente de celle qu'on emploieroit dans l'âge de la force. Il paroît, dans tous le cours de son Ouvrage, contraire à la saignée, qu'en effet on prodigue peut-être trop, qui ne peut jamais qu'être nuisible aux vieillards.

Un Ouvrage de l'espèce de celui-ci, a besoin d'être lu; il le sera avec plaisir par les vieillards & par ceux qui doivent le devenir. Les Médecins n'en tireront pas moins de fruits; les premiers y trouveront des préceptes qui leur seront utiles. Ils apprendront que la vie a des bornes; qu'il est dans la nature que tout vieillisse & finisse, & cette nécessité générale est un motif de résignation, si ce n'en est pas un de consolation. Une autre leçon bien importante qu'ils trouveront dans ce livre, c'est celle qui leur apprend à se défier des Empyriques, à ne pas écouter ces hommes merveilleux, qui ne cherchent que des dupes, & qui en trouvent trop, qui viendront leur offrir des élixirs pour réparer leurs forces, & qui ne feront que les détruire. « Les recettes des Arnauld & » des Roger Bacon, ne peuvent rien » contre la rouille du tems, qui ronge » & détruit tous les corps. Envain la

» chimie nous offre-t-elle son or potable ;
 » ses panacées universelles ; il faut suc-
 » comber sous le poids des années. On
 » m'objectera sans doute qu'il est bien
 » peu d'hommes qui se laissent séduire
 » par les promesses illusoires de ces im-
 » posteurs , qui se disent possesseurs de
 » secrets propres à prolonger la vie au-
 » delà de son terme ordinaire. Il faut
 » pourtant l'avouer à la honte de l'esprit
 » humain ; il s'en rencontre encore qui
 » montrent les excès de crédulité , & ne
 » peuvent se refuser à l'idée flatteuse du
 » rajeunissement. J'en puis donner un
 » exemple qui est tout récent..... J'ai ap-
 » pris qu'on avoit trouvé après la mort
 » d'un homme , dans une chambre où
 » personne n'entroit , & dont il avoit
 » seul la clef , plusieurs palettes remplies
 » de sang qu'il s'étoit tiré lui-même des
 » pieds & des mains , dans des intervalles
 » fort courts. Il y avoit dans chaque pa-
 » lette une lancette , & la date du jour
 » que le sang qu'elle contenoit avoit été
 » tiré. Que peut-on penser d'une con-
 » duite aussi étrange ? Sans doute il avoit
 » conçu l'idée folle de se former une
 » masse de sang nouvelle : il se saignoit
 » pour , en épuisant l'ancien , faire place

78 MERCURE DE FRANCE.

» au nouveau, à mesure qu'il se formoit
» & il attendoit la pureté de sa nou-
» velle masse sanguine, de l'effet des
» remèdes que lui donnèrent les Char-
» latans. A quels excès ne se porte pas
» l'esprit humain, quand il est fortement
» épris d'une erreur qui le charme ! Cet
» homme s'est creusé lui-même son tom-
» beau ; il est mort d'une mort prompte,
» sec & gangréné ».

*Fables par M. Boisard, de l'Académie
des Belles-Lettres de Caën, Secré-
taire du Conseil & des Finances de
MONSIEUR, Frère du Roi. Seconde
édition; 2 parties in-8°. ornées d'es-
tampes, de frontispices gravés & de
culs-de-lampes. Prix 10 l. br. A Paris,
chez Lacombe, Libr. rue de Tour-
non, près le Luxembourg; & Esprit,
Lib. au Palais Royal.*

Le premier volume de ces Fables
avoit déjà paru il y a trois ou quatre ans,
avec un succès mérité. L'édition en fut
bientôt épuisée. Elles reparoissent au-
jourd'hui, accompagnées d'un second
volume encore plus considérable que le
premier.

M. Boifard est certainement un des Fabulistes qui ont marché avec le plus de succès sur les traces de l'inimitable La Fontaine. Ses Fables ont le style naturel & facile, & la naïveté propre à ce genre aimable. Elles sont pleines de sens & de précision. L'Auteur laisse ordinairement à ses Lecteurs le plaisir de deviner la morale de ses ingénieux Apologues, qui est toujours simple & facile à saisir. Nous allons mettre nos Lecteurs à portée de confirmer notre jugement, en leur rapportant quelques-unes des nouvelles Fables qui composent la seconde partie.

Le Renard & la Perdrix.

Une jeune Perdrix s'ébatoit sous l'ombrage ;
 Un Renard l'apparçut & lui tint ce langage :
 Quel charme t'accompagne, ô gentille Perdrix !
 Et quel doux éclair t'environne !
 Que j'aime à contempler cette patte mignonne !
 Oui, la pourpre de Tyr est sans couleur au prix...
 Et ce bec de corail, qui pourroit s'en défendre ?
 O, si j'en crois tes yeux, que ton sommeil est tendre !
 Je ne fais comme il arriva
 Que la Perdrix fut sottée & ferma la paupière ;
 Je fais qu'elle se réveilla

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

Sous une dent perfide , hélas ! & meurtrière,
Que faire pour sortir du gouffre où la voilà ?

Elle eut recours à la prière :

O le plus séduisant des Hôtes de ce bois !

Je t'en conjure par toi-même ,

Par cet art enchanteur , par cette douce voix

Qui me fait ta victime ; à ma misère extrême

Sois sensible , ou du moins avant que de mourir ,

Fais que je goûte encor un innocent plaisir ;

Et si ton cœur n'est point farouche ,

Que j'entende mon nom prononcé par ta bouche ?

A ce discours si gracieux

Maitre Renard prêtant l'oreille ,

Ouvre amoureusement une bouche vermeille ,

D'où la Perdrix s'envole & fend l'air à ses yeux.

Sot que je suis , dit-il , & tête sans cervelle !

Qu'avois-je en ce moment besoin de discourir ?

Et moi , l'ami , répondit-elle ,

Qu'avois-je en ce moment besoin de m'endormir ?

J'ai perdu la première & gagné la seconde.

Quitte à quitte , Compère , & tout est pour le mieux ;

Nous nous sommes appris ce qu'on risque en ce
monde ,

Et pour ouvrir la bouche & pour fermer les yeux.

L'Aigle , le Corbeau & la Tortue.

L'Aigle un jour dans son aire enleva la Tortue.

Comme elle étoit fraîche & dodue ;
 Monseigneur ce jour-là n'ayant point déjeuné,
 La destina sur l'heure à faire son dîné.

Il n'en eut pas toute la joie
 Qu'il s'en étoit promis, & comprit que sa proie
 Pourroit long-tems le chicaner.

Il faudroit dans son toit forcer la Pélerine,
 Et le moyen il faut l'imaginer :
 Or voilà son malheur ; jamais il n'imagine.

Il fait venir Maître Corbeau,
 Qui lui dit : Monseigneur, où donc est le mystère ?
 Rien n'est si bon que votre affaire ;

Mais vous ne savez point travailler du cerveau ;
 Suivez-moi. — Me voici. — Sur cette roche nue,
 De la hauteur où vous voilà,

Laissez dégringoler Madame la Tortue ;
 Rien n'est plus simple que cela ;

Vous voyez bien qu'il n'est maison qui tienne,
 Qu'il faut qu'elle aille au diable & que le reste
 vienne.

En effet :

Ainsi dit, ainsi fait ;

Le toit vole en éclats, & du haut de la nue
 Sur le pauvre animal l'un & l'autre se rue,

Et Monseigneur & son Conseil
 Se gorgent largement de ce butin vermeil.
 Maître Corbeau, comme il fait vivre,

D v

92 MERCURE DE FRANCE.

Ne se fait pas prier ; l'Aigle a peine à le suivre
Et crie envain : Hola ! tout beau !
Vous m'étranglez , Maître Corbeau !
Il ne peut désarmer l'appétit du corsaire ,
Qui goba presque tout, Monseigneur presque rien.
Mais , comme le Corbeau le remarqua fort bien ,
On ne peut trop payer un avis nécessaire.

Le Tigre & le Sanglier.

Le Sanglier dès le matin ,
Sur un grès à grand bruit aiguisoit ses défenses.
Eh ! Seigneur , lui cria le Tigre son voisin ,
(Dont il avoit jadis repoussé les offenses)
Pourquoi ces terribles apprêts ?
Voulez-vous donc troubler le repos de la terre ?
Au contraire , dit-il , comme je hais la guerre ,
Je me mets en état de conserver la paix.

Le Lion & la Chèvre.

Le Roi Lion , sur ses vieux ans
Devenu foible & cacochime ,
Se mit à vivre de régime.
Aussi bien ses sujets étoient-ils ses enfans ;
A quoi bon fonder sa cuisine
Sur le trépas des innocens ,
Quand on peut vivre de racine ?

L'herbe des prés, les fruits des bois
 Seront désormais sa pâture;
 Heureux d'accorder une fois
 La médecine & la nature !

De plus, Sa Majesté prescrit à ses Vassaux,
 Pour le bien de l'Empire & de leur conscience,
 Une universelle abstinence ;

Entendant que les Louveteaux
 Brouent l'herbe fleurie à côté des Agneaux,
 Le Peuple est transporté, la Cour est confondue ;
 Eh quoi ? gêner les goûts ! quelle rage imprévue !

Forcer les gens, par un édit,
 A réformer leur appétit !

Le Tigre au désespoir quitte le ministère ;
 L'Ours s'enfuit dans les bois ainsi que la Panthère,
 Les Philosophes cependant,

J'entends les geus de bien, le Bœuf & l'Éléphant,
 Le Chameau, le Cheval encore,

Tout le troupeau de Pythagore,
 Au bruit de la nouvelle loi,

Pour la première fois vont saluer le Roi,
 C'est un amour, c'est un délire !

Dès que Sa Majesté ne mangera plus les gens,
 Voilà tous les Sujets devenus courtisans.

De tous les coins de son Empire,
 On les voit arriver, les Grands & les Petits,
 La Gazelle & le Daim, le Cerf & la Hircie,

84 MERCURE DE FRANCE.

Et le Lapin sauvage, & le timide Lièvre,
Tous veulent voir le Prince en face. . . hormis la
Chèvre,

La Chèvre dont jadis il mangea le Chevreau,
Et dont il avoit même endommagé la peau.

Le Monarque s'en plaint; la Brebis sa voisine
Est députée à sa chaumière;

Ma Commère, le Roi vous demande, hâtez-
vous. —

En ce cas je m'enfuis. — Eh qu'à fuir ? entre-nous,
Je vois qu'on vous a fait cent contes apocryphes. —

Des contes ! quoi ? mon fils. . . — Le Roi n'y fonge
plus,

Il est si bon ! ah ! ses vertus. . .

Un mot, reprend la Chèvre ; a-t-il encor des
griffes ? —

Des ongles tant soit peu crochus. . .

Depuis quand les Lions en sont-ils dépourvus ?

Mais s'il semble ignorer qu'il en a ma Commère,

Que font les griffes à l'affaire ? —

Peut-être rien ; mais, par malheur,

L'usage qu'il en fait n'est pas chose bien claire,

Et malgré moi j'ai toujours peur

De l'usage qu'il en peut faire.

L'exécution typographique de ce Recueil si intéressant par lui-même, est également magnifique & correcte. Les

J U I L L E T. 1777 83
estampes dont il est enrichi, gravées par
les meilleurs Artistes, sur les dessins de
M. Monet, répondent à la beauté de
l'impression.

*Lettres Spirituelles de feu Messire Louis-
François-Gabriel d'Orléans de la Mothe,
Évêque d'Amiens. A Paris, chez Ber-
ton, Libraire, rue S. Victor.*

L'Auteur respectable de ces lettres fut
pendant toute sa vie un modèle de pié-
té. Toutes ses actions & toutes ses paroles
ne respiroient que cette vertu franche &
sans apprêt qu'on ne peut s'empêcher d'ar-
mer, lors même que l'on n'a pas assez
de courage pour l'imiter. La douceur de
son caractère, les qualités aimables de
son esprit, son attachement à la foi, sa
charité pastorale, sa gaieté même se ma-
nifestoient dans toutes les actions de sa
vie; & les lettres qu'on vient de don-
ner au Public, en fournissent la preuve.
C'est dans ce genre d'ouvrages qu'un
homme se montre lui-même tel qu'il est,
sans fard & sans déguisement. C'est-là
qu'il se peint avec les couleurs les plus
vives & les plus naturelles; c'est-là
qu'il découvre ses principes & les mo-

86 MERCURE DE FRANCE.

tifs les plus secrets qui animent toutes les actions. Parcourons rapidement quelques-uns des traits propres à nous faire connoître ce digne Pasteur si universellement regretté. Le monde est toujours le même; il est ce vieillard insensé que Dieu ne peut souffrir; car plus il vieillit, plus il extravague. Comment, avec du bon sens, peut on s'y attacher & le préférer à Dieu qui nous a faits & rachetés, & qui seul peut nous rendre heureux! Les jeunes personnes qui se laissent emporter aux torrens, me font pitié; & celles qui ont connu le monde & ne le méprisent pas, me font une sorte d'horreur. . . . C'est un grand mal que celui de mourir à soi! Il y faut travailler long-temps; car cette mort se fait insensiblement par des victoires journalières; encore peut-on dire qu'on n'arrive jamais ou presque jamais à cette absolue abnégation qui ne laisse plus de sentimens pour la Créature. . . . Rendez-vous toute raisonnable dans votre dévotion. Ne vous fixez pas tellement dans vos exercices que vous ne les quittiez, quand Dieu vous appelle ailleurs. On se cherche très-souvent soi-même, & l'on veut

» faire , non ce qui plaît davantage à
 » Dieu , mais ce qui nous plaît à nous-
 » mêmes. Point de petites dévotions ;
 » liberté des enfans de Dieu ; exacts à
 » tous nos devoirs , & que la charité
 » l'emporte sur tout... Souvenez-vous de
 » cette grande maxime ; je crois qu'elle
 » est de la Mère de Chantal : *Peu dire &*
 » *peu penser ; beaucoup faire & beaucoup*
 » *aimer. . .* Il nous faut regarder les
 » choses de ce monde , à-peu-près
 » comme des pièces de théâtre , qui ne
 » donnent de la satisfaction que quelques
 » momens. Tout ce qui n'est pas éternel
 » n'est rien , pour qui croit à l'éternité.
 » Tout me paroît jeu d'enfant ; &
 » quand je vois quelqu'un enflé & ré-
 » joui des grandeurs de ce monde , je
 » crois voir des enfans qui sont enchan-
 » tés l'un d'un habit rouge , l'autre de
 » quelque douceur. Tout cela fait pitié...
 » Je vous conjure , mon Cher , de
 » vivre au jour la journée , & de ne
 » vous proposer jamais le matin que de
 » passer la journée le mieux que vous
 » pourrez , sans penser du tout au len-
 » demain ; & après avoir demandé par-
 » don le soir à complies , recommencer le
 » lendemain à vouloir passer ce jour sans

88 MERCURE DE FRANCE.

» infidélités; c'est bien peu de chose qu'un
» jour dans la peine ou dans les sacrifi-
» ces. Les jours se succèdent; & la
» peine de l'un n'a pas de rapport à la
» peine de l'autre. Il n'en n'est pas du
» temps comme de l'éternité; celle-ci
» n'a rien de successif, elle porte tout à la
» fois, & c'est par-là qu'elle est désespé-
» rante & accablante pour les méchans;
» mais le tems est composé de parties, &
» quand un mal commence, l'autre est
» passé. Voilà pourquoi quelqu'un qui a
» la tête un peu bonne ne pense pas à
» ce qu'il a souffert, parce qu'il est passé;
» mais au jour seulement qui est présent.
» Et, je le redis, il semble que c'est peu
» de chose qu'un jour passé dans la
» peine. . . . N'ayez jamais de regret à ce
» que la Providence vous ôte, adorez-
» là; &, qui plus est, aimez-là dans les
» privations. Dieu veut alors avoir soin
» de vous par lui-même: Heureux, dit
» le Prophète, celui que vous instruisez
» de votre loi. Quand Dieu veut bien ne
» se servir que du commun des directeurs;
» & que, sans qu'il y ait de notre faute,
» il nous ôte ceux en qui nous nous
» confions, il ne faut pas y avoir la
» moindre inquiétude. Personne n'est

» nécessaire ; sa volonté est que nous en
 » usions où ils sont , & que nous ne
 » les regrettrions pas où ils ne sont plus ;
 » à-peu-près comme les Médecins ; on
 » vit autant où il n'y a que des Chirur-
 » giens. Dieu pourvoit à tout , & supplée
 » à tout. Que toute votre dévotion soit
 » l'amour de la volonté de Dieu dans les
 » divers événemens... Dès-lors qu'on est
 » bien persuadé del'infinie bonté de Dieu,
 » le souvenir des péchés augmente la
 » douleur de les avoir commis , mais n'af-
 » foiblit nullement l'espérance : je dis
 » volontiers cette parole : *Propitiare pec-*
 » *cato meo multum est enim.* Il est de la
 » grandeur de Dieu de faire éclater sa
 » miséricorde sur les grands pécheurs
 » tels que Dom... & l'Evêque d'Amiens.
 » C'est un paradoxe que je vais vous dire ;
 » mais vous l'entendrez comme il faut :
 » si j'avois moins offensé Dieu , j'aurois
 » peut-être moins d'espérance : je serai
 » la gloire de sa miséricorde. . . Notre
 » parfaite conversion est l'ouvrage de
 » toute la vie ; mais ce qu'il y a d'heureux
 » dans cette œuvre , c'est que , toute
 » grande qu'elle est , la vie la plus courte
 » y suffit , comme la plus longue n'y est
 » pas de trop. Nous avons des Saints de

» tous les âges , comme nous en avons
 » de tous les états ».

Que la Religion est consolante , lorsqu'elle est présentée, comme l'a fait M. l'Évêque d'Amiens dans ses lettres , sous son vrai point de vue ! Tout ce qu'elle nous annonce , si nous en prenons bien l'esprit, se termine toujours à l'Évangile ; c'est-à-dire, selon la signification de ce mot, à une bonne nouvelle.

Dictionnaire des Origines, chez Bastien,
 Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxb.
 St Germain.

On a beau dire que l'Auteur d'un Dictionnaire n'a besoin que de copier & d'abrégé ce qu'il trouve en abondance dans les grands Ouvrages qui sont sous sa main ; celui qui se borne à ce genre de travail n'est jamais qu'un Compilateur sans goût & sans discernement. Il copie au hasard les erreurs & les vérités , & puise également dans les mauvaises comme dans les bonnes sources. Il devient un guide qui ne fait que nous égarer. Pour éviter ces écueils, il faut, comme l'Auteur de l'Ouvrage que

nous annouçons, avoir une certaine mesure d'érudition, savoir discerner les meilleurs Écrivains qui ont traité les matières dont on se propose de parler, & réunir, autant qu'il est possible, les principales qualités qui forment le bon Critique. Sans cela, on n'a ni exactitude, ni justesse dans ses idées, & l'on ne donne que de fausses notions, plus dangereuses que l'ignorance. On loue la modestie d'un homme qui garde le silence, parce qu'il craint de se tromper, faute d'instruction; & l'on se moque de celui qui emploie le ton dogmatique dans les matières qu'il n'a pas étudiées. L'extrait de quelques articles, tirés du troisième volume du Dictionnaire des Origines, prouvera clairement que l'Auteur ne doit pas être mis au nombre des Compilateurs qui manquent de goût & de discernement, & que son Dictionnaire, où l'on trouve de la précision & du choix, mérite d'être bien accueilli.

« On se plaint quelquefois de la disette
 » des Grands Hommes, remarque cet
 » Auteur, d'après M. le Président Hé-
 » nault, & l'on regrette les siècles qui
 » en ont produit plusieurs à la fois. C'est
 » en effet un beau spectacle dans l'His-

» toire, que de voir des événemens fin-
 » guliers préparés par des esprits supé-
 » rieurs, & soutenus par des courages
 » héroïques; mais les Peuples en sont-ils
 » plus heureux? Je crois bien que des
 » Grands Hommes réunis sous une au-
 » torité légitime, & dont les talens ne
 » sont employés qu'au bien de l'Etat,
 » peuvent & doivent produire de grandes
 » choses; mais comme ces circonstances
 » se trouvent rarement ensemble, il n'y
 » a pas de plus grand malheur pour les
 » États que ce concours de personnages
 » illustres & puissans, qui prétendant
 » tous à l'autorité, commencent par la
 » diviser & finissent par l'anéantir.

» Tel fut le règne de François II.
 » Ce règne d'une courte durée, puis-
 » qu'il ne fut que dix-sept mois, fit
 » éclore tous les maux qui, depuis,
 » désolèrent la France, & dont la cause
 » principale fut le nombre des Grands
 » Hommes qui vivoient alors. Les Gui-
 » ses, qui abusoient de l'autorité que le
 » Roi leur avoit confié, étoient assez
 » grands pour se maintenir contre les
 » Princes du Sang, qui prétendoient
 » avoir droit au Gouvernement, à cause
 » de la jeunesse du Roi. Le Roi de Na-

» varre & le Prince de Condé avoient
 » assez de ressourcés pour former un
 » parti contre eux, & les Grands du
 » Royaume assez d'ambition pour entre-
 » tenir les divisions & pour vouloir pro-
 » fiter des troubles. Les querelles de
 » Religion étoient un prétexte trop spé-
 » cieux pour n'être pas employé par les
 » deux partis : l'attachement de la plu-
 » part des Peuples pour l'ancien & véri-
 » table culte, tint lieu aux Guises de ce
 » qui leur manquoit, pour appuyer une
 » autorité qu'on sentoit bien qu'ils ne
 » devoient qu'à la séduction; & l'amour
 » de la nouveauté tint lieu aux Princes
 » du Sang de l'autorité qui étoit entre
 » les mains des Guises ».

Peut-on dire que des personnages il-
 lustres & puissans, qui auront occasion-
 né des secousses toujours nuisibles au
 bonheur des États, aient pu mériter le
 nom de Grands Hommes, parce qu'ils
 auront eu du génie & des talens, &
 qu'ils ne les auront employés qu'à satis-
 faire leur ambition? Ce seroit prostituer
 un titre si glorieux que de le leur donner.
 Le véritablement Grand Homme joint
 toujours aux talens les vertus morales,
 qui lui montrent continuellement le

94 MERCURE DE FRANCE.

bien public & la gloire de son Prince, comme l'unique but qu'il doit se proposer dans toutes ses entreprises. C'est le patriotisme, réuni aux talens, qui forme le Grand Homme; or l'on peut, dans tous les états, mériter ce titre sublime; & c'est à la difette de ces Hommes, qui savent allier les qualités du cœur & de l'esprit, que l'on doit attribuer les malheurs d'un État, & souvent sa décadence.

Voici comme l'Auteur traite les articles littéraires. Au mot *Imitation*, il observe « que le génie n'a pu produire » les arts que par l'imitation. L'esprit » humain, dit M. l'Abbé Batteux, ne » peut créer qu'improprement. Toutes » les productions portent l'empreinte » d'un modèle. Les monstres même, » qu'une imagination déréglée se figure » dans ses délires, ne peuvent être com- » posés que de parties prises dans la » Nature; & si le génie, par caprice, » fait de ces parties un assemblage con- » traire aux loix naturelles, en dégradant » la Nature il se dégrade lui-même, & » se change en une espèce de folie. Les » limites sont marquées: dès qu'on les » passe, on se perd; on fait un chaos

» plutôt qu'un monde, & on cause du
 » désagrément plutôt que du plaisir.

» Le génie qui travaille pour plaire,
 » ne doit donc ni ne peut sortir des
 » bornes de la Nature même. Sa fonction
 » consiste, non à imaginer ce qui peut
 » être, mais à trouver ce qui est. Inven-
 » ter dans les arts n'est point donner
 » l'être à un objet; c'est le reconnoître
 » où il est, & comme il est; & les Hom-
 » mes de génie qui creusent le plus, ne
 » découvrent que ce qui existoit aupa-
 » vant: ils ne sont créateurs que pour
 » avoir observé, & réciproquement ils
 » ne sont observateurs que pour être en
 » état de créer. Les moindres objets les
 » appellent: ils s'y livrent, parce qu'ils
 » en remportent toujours de nouvelles
 » connoissances, qui étendent le fond
 » de leur esprit & en préparent la fécon-
 » dité. Le génie est comme la terre, qui
 » ne produit rien qu'elle n'en ait reçu
 » la semence. Cette comparaison, bien
 » loin d'appauvrir les Artistes, ne sert
 » qu'à leur faire connoître la source &
 » l'étendue de leurs véritables richesses,
 » qui, par-là, sont immenses, puisque
 » toutes les connoissances que l'esprit
 » peut acquiesir dans la Nature, devenant

96 MERCURE DE FRANCE.

» le germe de ses productions dans les
 » arts, le génie n'a d'autres bornes, du
 » côté de son objet, que celle de l'Uni-
 » vers.

» Le génie doit donc avoir un appui
 » pour s'élever & se soutenir, & cet
 » appui est la Nature. Il ne peut la créer ;
 » il ne doit point la détruire : il ne peut
 » donc que la suivre & l'imiter, & par
 » conséquent tout ce qu'il produit ne
 » peut être qu'*imitation*. La musique
 » dramatique ou théâtrale concourt à
 » l'imitation, ainsi que la poésie & la
 » peinture : c'est à ce principe commun
 » que se rapportent tous les beaux-arts.
 » Mais, comme l'observe M. Rousseau ;
 » cette imitation n'a pas pour tous la
 » même étendue. Tout ce que l'imagi-
 » nation peut se représenter est du ressort
 » de la poésie. La peinture, qui n'offre
 » point ses tableaux à l'imagination ;
 » mais aux sens, & à un seul sens, ne
 » peint que les objets soumis à la vue.
 » La musique sembleroit avoir les mêmes
 » bornes par rapport à l'ouïe : cependant
 » elle peint tout, même les objets qui
 » ne sont pas visibles : par un prestige
 » presque inconcevable, elle semble
 » mettre l'œil dans l'oreille ; & la plus
 » grande

» grande merveille d'un art qui n'agit
 » que par le mouvement, est d'en
 » pouvoir former jusqu'à l'image du
 » repos. La nuit, le sommeil, la so-
 » litude & le silence, entrent dans le
 » nombre des grands tableaux de la
 » musique. On fait que le bruit peut
 » produire l'effet du silence, & le silence
 » l'effet du bruit; comme quand on s'en-
 » dort à une lecture égale & monotone,
 » & qu'on s'éveille à l'instant qu'elle
 » cesse. Mais la musique agit plus inti-
 » mement sur nous, en excitant, par un
 » sens, des affections semblables à celles
 » qu'on peut exciter par un autre; &
 » comme le rapport ne peut être sensible
 » que l'impression ne soit forte, la pein-
 » ture, dénuée de cette force, ne peut
 » rendre à la musique les imitations que
 » celle-ci tire d'elle. Que toute la Nature
 » soit endormie, celui qui la contemple
 » ne dort pas; & l'art du Musicien con-
 » siste à substituer à l'image insensible
 » de l'objet, celle des mouvemens que
 » sa présence excite dans le cœur du
 » Contemplateur: non-seulement il agi-
 » tera la mer, animera la flamme d'un
 » incendie, fera couler les ruisseaux,
 » tomber la pluie & grossir les torrens;

98. MERCURE DE FRANCE.

» mais il peindra l'horreur d'un désert.
» affreux, rembrunira les murs d'une
» prison souterraine, calmera la tem-
» pête, rendra l'air tranquille & serein,
» & répandra de l'orchestre une fraîcheur
» nouvelle sur les bocages. Il ne repré-
» sentera pas directement ces choses ;
» mais il excitera dans l'ame les mêmes
mouvemens qu'on éprouve en les
» voyant ».

*Traité de la représentation & du privilège
du double lien, suivant l'ordre de suc-
céder dans la Coutume de Poitou, &
les Coutumes circonvoisines : Ouvra-
ge posthume de M. Vincent Mignet,
ancien Bâtonnier des Avocats du Pré-
sidental de Poitiers ; 1 volume in-12. A.
Paris, chez Demonville, Impr.-Libr.
de l'Académie Française, rue Saint-
Severin, aux Armes de Dombes.*

La bonne réputation du Jurisconsulte,
est un garant de la bonté de l'Ouvrage
que nous annonçons ; la matière qui y
est traitée, relativement à la Coutume
de Poitou, & à celles qui sont circon-
voisines, est importante, & renferme
beaucoup de difficultés. Tout ce qui a

rapport à l'ordre des successions, aux propres, à leurs distinctions, à la manière dont ils se partagent, au droit des différens appelés dans la succession directe ou collatérale, au droit des ascendants, à l'incapacité, à l'exhérédation, aux renonciations des filles aux successions futures, aux droits des bâtards, donne souvent lieu à des contestations longues & épineuses. Un Ouvrage qui établit sur ces différens points les vrais principes, en remontant jusqu'à l'époque qui fixe le droit sur la représentation & le privilège du double lien, ne peut qu'être utile aux Magistrats & aux Avocats. Malgré les avantages de tous les différens Traités des Jurisconsultes, on doit avouer qu'il est triste d'avoir besoin de dévorer une immensité de volumes pour pouvoir devenir savant dans l'étude de la Jurisprudence. Pourquoi faut-il que des êtres raisonnables ne puissent jouir du bonheur attaché à la société, que par une multitude énorme de loix & de formalités? Les inconvéniens innombrables qui résultent de cette multitude, semblent nous montrer la nécessité de simplifier la législation. L'expérience du passé doit nous avoir éclairé sur cet objet.

Par quelle fatalité est il arrivé que l'art de procurer aux sociétés tout le bonheur dont elles sont susceptibles, ait fait des progrès si lents dans tous les états? C'est cependant la science la plus intéressante & la plus digne de l'esprit humain. On a su secouer le joug d'Aristote. Malgré l'admiration qu'on a conservée pour Descartes, on s'est servi de sa méthode pour le combattre sur certains points. Les Jurisconsultes Romains, pour avoir attaqué avec succès les erreurs de ceux qui les ont précédés, ne sont pas pour cela devenus infaillibles. Que de formalités n'exigeoient-ils pas dans la rédaction des contrats, & qu'on a si sagement supprimées. Ceux qui ont inventé les premières machines les ont toujours compliquées. C'est à ceux qui les ont perfectionnées, qu'il a été réservé de les simplifier.

Quels sont donc les obstacles qui s'opposent, dans tous les Etats, aux progrès de la législation? C'est apparemment, comme l'ont remarqué plusieurs Ecrivains judiciaires, qu'il faudroit détruire d'anciens systèmes auxquels on tient, & qu'il y a aussi beaucoup de préjugés non moins puissans, à renverser. Les hommes, di-

sent-ils , réfléchissent si peu , qu'un mal qui se fait depuis cent ans leur paroît presque un bien. Les idées une fois établies , ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes ? Que de difficultés pour secouer un usage même indifférent ! On diroit que les âmes sont sujettes à cette loi d'inertie , qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent , si une force étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

Vies des Pères , des Martyrs & des autres principaux Saints , avec des notes historiques & critiques : Ouvrage traduit de l'Anglois. Tome X. A Paris , chez Barbou , Imprim.-Libr. rue des Mathurins.

Exactitude dans les récits historiques , critique judicieuse , style clair & simple , voilà les principales qualités qu'on est en droit d'exiger de ceux qui entreprennent ces sortes d'Ouvrages. Mais ils ont atteint la perfection dont ce genre d'Ouvrage est susceptible , quand ils peuvent y joindre d'excellentes réflexions de morale , & sur-tout cette onction si propre

à inspirer le desir d'imiter les beaux exemples, que fournissent tous ces Héros du Christianisme. L'Ouvrage dont nous annonçons la continuation, a été trop bien accueilli pour n'avoir pas droit d'affurer qu'il réunit les principales qualités qu'on peut desirer. Nous nous bornerons à extraire ce que les Auteurs de cet Ouvrage disent des caractères de divinité qu'on remarque dans les Ouvrages des Historiens sacrés. Voici ce qu'on y dit de l'Évangile de Saint Luc, qui s'applique très-bien aux autres Évangélistes.

« Le style en est clair, élégant, varié ;
 » les pensées & la diction ont une subli-
 » mité qui étonne : on y admire en
 » même-tems cette simplicité, qui fait
 » le caractère distinctif des Écrivains
 » sacrés. Les actions & la doctrine du
 » Sauveur y sont présentées de la manière
 » la plus touchante ; chaque mot ren-
 » ferme des mystères cachés, offre des
 » richesses inépuisables, & devient le
 » principe de toutes les vertus pour ceux
 » qui lisent ces oracles sacrés avec humi-
 » lité, & les autres dispositions conve-
 » nables. La dignité avec laquelle sont
 » présentés les mystères les plus subli-
 » mes, qui sont au-dessus de toute

» expression & de notre manière de
 » concevoir les choses créées ; cette di-
 » gnité où l'on ne remarque aucune
 » parole pompeuse , a quelque chose de
 » divin. L'énergie avec laquelle l'Évan-
 » gélifte parle de la patience , de la
 » douceur , de la charité d'un Dieu fait
 » homme pour nous , de ses leçons , de
 » sa vie ; son sang-froid dans le récit des
 » souffrances & de la mort du Sauveur ;
 » son attention à éviter toute exclama-
 » tion , & à s'abstenir de ces épithètes
 » dures , qu'il est si ordinaire de donner
 » aux ennemis de celui que l'on aime ;
 » tout cela a je ne fais quoi de grand ,
 » de noble , de touchant , de persuasif ,
 » que l'on chercheroit en vain dans les
 » plus beaux ornemens du langage. Cette
 » simplicité fait que les grandes actions
 » parlent , pour ainsi dire , elles-mêmes ;
 » & l'éloquence humaine ne feroit qu'en
 » diminuer l'éclat. Il est vrai que les
 » Écrivains sacrés sont les instrumens où
 » les organes du Saint-Esprit : mais leur
 » style seul fait voir que leur ame n'étoit
 » point assujétie à l'empire des passions ,
 » & qu'ils possédoient dans le plus haut
 » degré toutes ces vertus célestes , dont
 » leurs écrits inspirent l'amour aux Lec-
 » teurs attentifs & jaloux d'instruire ».

Examen historique des offices, droits, fonctions & privilèges des Conseillers du Roi, Rapporteurs & Référéndaires des Chancelleries près les Cours Souveraines & Conseils du Royaume. Par M. Gerneau, Écuyer, Avocat de la Cour, Rapporteur & Référéndaire en la Chancellerie du Palais. A Paris, chez Simon, Imprimeur du Parlement.

L'Auteur de cet examen ne se borne pas à faire connoître l'origine de ces offices, leurs fonctions & leurs privilèges; il rend compte, de plus, en suivant l'ordre des dates, des troubles qu'ont éprouvé les anciens Officiers dans la jouissance de leurs fonctions, droits & privilèges; des combats presque continuels qu'ils ont été obligés de soutenir pour leur défense & leur conservation. Ces discussions, dont on démêle la cause, ont donné lieu à plusieurs Édits, Déclarations, Arrêts & Régléments, qu'on rapporte avec la plus scrupuleuse impartialité. Dans la première partie, l'Auteur a rangé les loix données pour ou contre les Officiers dans les différentes

contestations qu'ils ont éprouvées, relativement à leurs fonctions ; dans la seconde, ceux donnés ou intervenus pour & contr'eux, relativement à leurs privilèges. Ce récit historique ne ressemble pas à ces mémoires passionnés qui altèrent les faits, insultent les personnes, & présentent l'affaire qu'ils traitent d'une manière si insidieuse, que la vérité y est toujours enveloppée. Tout y est exact & impartial, & tend à établir une jurisprudence uniforme & constante pour le soutien & la conservation des fonctions & privilèges des Conseillers-Rapporteurs dans toutes les Chancelleries du Royaume, en prenant pour modèle celle établie près le Parlement de la Capitale, à l'instar de laquelle toutes les autres Chancelleries près les Cours Souveraines & Conseils-Supérieurs ont été créés. On verra cette conformité toujours ordonnée par les Édits & Déclarations ; & la réunion de ces différentes loix, forme une espèce de code pour tous les Officiers des Chancelleries, où ils puiseront tout ce qui pourra les éclairer & les protéger en cas d'attaque.

Table géographique du Martyrologe Ro-
E v

main ; par Dom T... L... A Paris, chez Gogué, Libraire, quai des Augustins.

Le Martyrologe Romain, comme j'observe l'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons, est rempli de ces noms de lieux, avec lesquels presque personne n'est familiarisé ; & cette espèce de difficulté achève de rendre désagréable la lecture d'une compilation déjà si sèche d'ailleurs & si décharnée.

Rien de plus humiliant pour un Lecteur à prétention, que de prononcer le nom d'une ville qui n'existe plus, ou celui de telle autre qui existe encore, mais dont le nom a été altéré dans les siècles du moyen âge, & de ne point savoir ni l'un ni l'autre de ces deux faits. Il faut, pour sortir de cette ignorance, recourir à des ouvrages volumineux, ou à nos Dictionnaires modernes qu'on n'a pas toujours entre les mains. La Table géographique du Martyrologe y supplée, & dispense de faire de longues études sur la géographie, soit ancienne, soit moderne.

Traduction libre, en vers, d'une partie des

J U I L L E T. 1777. 107
Ouvres de M. Gesner, Sénateur de la
Ville & République de Zurich. A
Berlin, chez Georges Decker. 1775.

Nous avons des traductions en prose & des imitations en vers des poésies charmantes du Théocrite Helvétique, mais il nous en manquoit une traduction exacte & fidelle en vers ; M. de B***, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, vient de la donner au Public. Elle peut tenir lieu de l'original à ceux qui n'entendent pas l'Allemand ; & elle ne lui est pas inférieure, tant le Traducteur s'est attaché scrupuleusement à en rendre les images, les pensées, les sentimens dans des vers doux, coulans & faciles, où règne même une aimable négligence, qui, loin d'être un défaut, est un charme de plus dans la poésie pastorale, & nous semble préférable à la parure la plus recherchée. Notre jugement se trouve confirmé par M. Gesner lui-même, dans une lettre qu'il a écrite à un de ses Amis, au sujet de l'Ouvrage dont nous parlons. Le Traducteur la rapporte dans son Avertissement ; & nous la transcrivons ici d'autant plus volontiers, que si elle est flatteuse

E v j

pour M. de B., elle ne l'est pas moins pour les François, en ce que M. Gesner y exprime sa sensibilité sur l'accueil qu'ils ont fait à ses productions. La voici :

« J'ai lu, mon cher H... la traduction
 » dès idylles, & le fragment du premier
 » Navigateur. Il est bien flatteur pour
 » moi qu'un François de tant de goût,
 » les trouve dignes d'être données encore
 » une fois à ses Compatriotes, dans cette
 » nouvelle parure; & je ne peux qu'être
 » très-satisfait de voir mon souvenir rap-
 » pelé d'une manière si avantageuse à
 » une Nation qui m'a accordé son suf-
 » frage, & chez laquelle j'ai un si grand
 » nombre d'amis, & du plus grand mé-
 » rite. Je trouve cette traduction préfé-
 » rable, quant à la fidélité, à beaucoup
 » d'autres, qui sont plutôt des imita-
 » tions libres que des traductions ».

L'idylle suivante mettra le Lecteur à portée de juger par lui-même & le Traducteur & le Journaliste.

M I R T I L.

Mirtil goûtant le frais d'une belle soirée,
 Au près d'un étang admiroit
 L'éclair que sur son eau la Lune répandoit.

D'une douce lueur la campagne éclairée ,
 Le Rossignol , qui chante le printemps ,
 Tout du Berger charme les sens ,
 Et de plaisir son ame est enivrée .
 Mais sortant de ce trouble heureux ,
 Mirtil s'arrache de ces lieux .
 Vers sa cabane solitaire ,
 Sous un berceau de pampres verts ,
 D'autres plaisirs lui sont offerts :
 Au clair de lune il aperçoit son père ;
 Morphée avoit sur lui répandu ses pavots ;
 Lycidas jouissoit d'un tranquille repos ;
 Et sa main soutenoit sa tête respectable .
 Sur son père jetant le plus tendre regard ,
 Long-tems , les bras croisés , il fixe le vieillard ;
 Et quelquefois au travers du feuillage ,
 Vers le ciel il porte les yeux ;
 Des larmes de plaisir inondent son visage .
 O toi , dit-il , qu'après les Dieux ,
 Mon cœur chérit le plus , ô toi que je révère !
 Que ton sommeil est doux , mon père !
 Celui qui de remords n'est jamais agité ,
 Le juste dort toujours avec tranquillité .
 Pour célébrer la fin d'une journée .
 Qui fut encor pour nous riante & fortunée ,
 A la clarté de l'astre de la nuit ,
 Tes pas tremblans en ce lieu t'ont conduit .
 Tandis qu'aux Immortels tu faisois ta prière .

110 MERCURE DE FRANCE.

Et qu'animé de la plus sainte ardeur,
Tu leur demandois mon bonheur,
Sans doute le sommeil a fermé ta paupière.
Mon père ! ah , que je suis heureux !
Le Ciel est touché de tes vœux,
Il se plaît à les satisfaire.

Sans cela notre humble chaumière,
Que ces arbres fruitiers couvrent de leurs rameaux,
Pourroit-elle jouir en paix de cet ombrage ?
Verroit-on sur nos prés croître ce pâturage

Qui fait prospérer nos troupeaux ?
Et dans nos champs aurions-nous l'avantage
De voir mûrir des grains si beaux ?
Lorsque pour soulager ta débile vieillesse,
Je veux prévenir tes besoins,
Je te vois , ému de mes soins,
Verser des larmes de tendresse.

Lorsqu'invoquant le ciel tu daignes me bénir,
Je répands à mon tour des larmes de plaisir ;
Je suis plongé dans la plus douce ivresse.

En ce jour même , appuyé sur mon bras,
Mon père , tu sortois marchant à petits pas,
Pour goûter du soleil la chaleur salutaire.
Voyant notre troupeau bondir sur la fougère,
Les fruits de ce verger , les bleds de nos guérets ,

Tu t'écriois , plein de reconnoissance :
« Mes cheveux ont blanchi dans la joie & la paix . »
« Belle campagne , ah ! que la providence

» Daigne te bénir à jamais !

» Troupeau chéri , vallon , verte prairie ,

» Vous cesserez bientôt de paroître à mes yeux ;

» Je vous quitte & je sens , à ma vue affoiblie ,

» Qu'il est tems d'habiter un séjour plus heureux...

Idée affreuse ! hélas ! il faut m'attendre

A voir bientôt la mort t'arracher de mes bras ;

A perdre en toi le père & l'ami le plus tendre.

O dieux ! reculez son trépas !

Ah ! quand le sort inexorable ,

Mon père , aura sur toi frappé le coup mortel ,

Sur ta tombe je veux élever un autel ;

Et chaque fois , qu'à mes vœux favorable ,

Le Ciel me permettra d'aider le misérable

Et de soulager ses malheurs ,

Sur cet autel je répandrai des fleurs.

Dieux ! épargnez encor cette tête chérie.

Mirtil par la douleur sent son ame attendrie ;

Il se tait... Ah ! dit-il , enfin en sanglotant ,

Comme tu dors en souriant !

Sans doute un songe heureux remet dans ta pensée

De tes bienfaits le flatteur souvenir.

De ta vertu les Dieux te font jouir ,

Et dans tes traits l'empreinte en est tracée.

Sur ce front chauve , où règne la candeur ,

L'Astre des nuits répand sa lumière agréable ;

Quel éclat il ajoute encor à la blancheur

De cette tête vénérable !

112 MERCURE DE FRANCE.

Mais la fraîcheur du soir & son humidité

Ici nuïroient à ta santé.

Par un tendre baiser il réveille son père.

Et pour que , sans danger , il goûte le repos ,

Il le conduit dans la chaumière.

Le vieillard le bénit & s'endort sur des peaux.

Principes de morale , de politique & de droit public , puisés dans l'Histoire de notre Monarchie ; ou Discours sur l'Histoire de France ; dédiés au Roi.
Par M. Moreau , Historiographe de France. Tome premier. A Paris , chez Moutard , Libr. quai des Augustins ; & Lacombe , Lib. rue de Tournon.

L'Histoire sera toujours la meilleure source où les Jurisconsultes & les Publicistes puiseront la connoissance des différentes formes de Gouvernemens qu'on a d'abord adoptées , & que les révolutions des siècles ont souvent altérées & même détruites. On doit l'avouer , avec l'Auteur du livre que nous annonçons ,
« rien de plus varié que les Ouvrages
» des hommes , rien qui se ressemble
» moins que leurs institutions ; la constitution politique d'un Pays n'est point

» celle d'un autre : tout s'altère dans la
 » durée des siècles, & il n'existe pas une
 » Nation en Europe dont le Gouverne-
 » ment soit aujourd'hui ce qu'il étoit
 » il y a quatre cens ans ». Convenons
 donc qu'il y a certainement une étrange
 distance entre ce que nous étions & ce
 que nous sommes devenus. C'est, sui-
 vant l'ingénieuse pensée du Roi de
 Prusse, *la métamorphose du ver à soie,*
devenu Chrysalide & enfin papillon. Ce-
 pendant, malgré les vicissitudes que les
 siècles amènent nécessairement, plusieurs
 Auteurs n'en ont pas moins soutenu,
 d'après l'Histoire, que si nous étions
 autrefois sans police pour ce qui con-
 cernoit les Peuples étrangers, & si nous
 ne nous faisons aucune difficulté de leur
 enlever sans façon le fruit de leurs tra-
 vaux, parce que c'étoit alors une maxime
 de morale, *qu'il y avoit de la lâcheté à*
n'acquérir qu'à force de travaux & de
sueurs, ce qu'on pouvoit avoir en un moment
au prix de son sang ; il n'en étoit pas de
 même à l'égard du corps de la société.
 Ces Loix qui la régloient, disent-ils,
 étoient tellement sages, elles étoient tel-
 lement propres à fonder & à soutenir
 un jour l'édifice d'une équitable & puis-

114 MERCURE DE FRANCE.

sante Monarchie, que c'est à ces premiers tems eux-mêmes que ces Auteurs font remonter presque toutes les Loix principales qui sont encore en vigueur. Nous avons dès-lors un Roi, disent-ils, & dès-lors ce Monarque étoit regardé comme le Père de ses Sujets, comme le protecteur & le conservateur de leurs droits & de leur liberté. Conséquemment sa fonction prééminente étoit de maintenir les Loix dans toute leur autorité; de rendre la justice à ses Peuples, tant par lui-même, que par ce qu'on appeloit alors *Princes*, nommés depuis *Ducs & Comtes*, &, dans la suite, *Barons & Pairs*. C'est encore aujourd'hui ce que nos Rois regardent comme le fleuron le plus précieux de leur Couronne.

Dès ce premier âge, nous connoissons encore cette excellente maxime d'Henri IV : *Qu'il n'y a rien qui force plus un Peuple à honorer son Roi, que la douceur naturelle qu'il pratique au profit des siens, au lieu que la rigueur se fait craindre & par conséquent peu aimer; & nous en tirions, comme ce grand Roi, la même conséquence, que dans ces choses où la sévérité est nécessaire, la connoissance en*

doit être renvoyée par les Rois aux Tribunaux établis, pour y apporter l'ordre requis par la voie de la justice, sans qu'il semble que cela vienne de leur seule autorité.

Tels étoient les principes qu'on suivoit dans ces premiers tems, que l'on appelle barbares. On peut les ébranler, mais on ne sauroit les détruire, « parce » qu'ils tiennent aux loix de la Nature, » qui sont immuables, & aux règles » que Dieu donna à la société, lorsqu'il » fit l'homme pour être gouverné ». C'est ainsi que les envisage l'Historiographe Publiciste, qui a soutenu, par une conséquence nécessaire, « que les » droits inaliénables de l'humanité, sont » les véritables principes fondamentaux » de toute société; que le droit public » d'une Nation ne pouvoit jamais être » arbitraire, parce que le droit naturel » en est la base; & qu'un art peut bien » perfectionner ses outils, mais jamais » changer ses principes & intervertir sa » fin; que l'homme, par sa nature, » n'appartenoit point à l'homme, mais » à Dieu; & que le despotisme naquit » dans le monde le jour qu'un insensé » s'avisa de dire: Je serai propriétaire » de mes semblables; enfin qu'il n'y a

» point de Gouvernement sans liberté &
 » sans propriété ». Il résulte de ces assertions si claires & si énergiques, qu'un Gouvernement arbitraire, où l'on foule aux pieds les Loix principales, ne peut avoir d'autre fondement qu'une force aveugle & toujours dangereuse par ses effets.

Aussi l'Auteur des principes de morale insiste par-tout dans ses Ouvrages, sur la nécessité de maintenir l'observation des Loix dans un Royaume, & les fait envisager comme les principaux garans de la durée des Empires. Il inculque cette vérité précieuse : « Que les plus
 » nobles images de la Divinité, les
 » Rois, que l'Écriture appelle les Dieux
 » de la terre, ne sont jamais plus grands
 » que lorsqu'ils soumettent toute leur
 » grandeur à la justice, & qu'ils joignent
 » au titre de Maître du Monde celui
 » d'esclave de la Loi ». Et plusieurs de nos Rois, pénétrés de cette vérité, ont souvent déclaré* : *Qu'ils vouloient régner non par l'impression seule de l'autorité qu'ils tiennent de Dieu, mais par l'amour,*

* Voyez la Déclaration du 21 Novembre 1763.

par la justice , & par l'observation des règles & des formes sagement établies dans le Royaume. Porter atteinte à ces Loix , comme le font les adulateurs du despotisme , c'est donc aller contre la volonté précise de nos Souverains. Rien de si sage que cette volonté : en effet , l'intérêt invariable du Trône est si visiblement attaché à l'observance des Loix , qu'il est rare de voir les Princes se porter d'eux-mêmes à les détruire. Cette corruption , comme on l'a souvent observé , vient des Sujets , dont les uns veulent se soustraire aux Loix , & les autres aspirent à dominer sur elles.

Telle est la doctrine qu'enseigne l'Historiographe dans plusieurs de ses Ouvrages. On y trouve , 1°. qu'il y a dans les Monarchies des Loix fixes & stables , & que rien ne seroit plus contraire au bien de ces Monarchies , que d'y être gouverné par une volonté aveugle & toujours incertaine ; & que c'est sur-tout ce caractère qui forme la différence essentielle du despotisme à la Monarchie. 2°. Que les Peuples y ont des droits constans , qu'il est de l'intérêt du Souverain de conserver , telles que la propriété & la liberté. 3°. Que ces droits sont tellement

fermes, que l'autorité même ne puisse en priver personne que par les Loix & selon ces Loix; que l'autorité ne puisse en disposer que par les règles & selon les règles de la justice, & non pas arbitrairement & à l'aveugle. Ainsi tout ce qui ne sera pas fait par les loix & selon les loix; mais au contraire par des voies arbitraires, & contre la disposition des loix; tout ce qui ne portera pas le caractère d'une autorité exercée par justice, bleisera, selon M. Moreau, ce caractère, par lequel le Gouvernement Monarchique est essentiellement différent du despotisme. Qu'une Monarchie est grande, lorsqu'on enseigne publiquement & que l'on y observe ces maximes si précieuses & si salutaires! On se propose dans l'Ouvrage que nous annonçons, de les établir même par les faits historiques, & de prouver qu'il suffira toujours de rendre aux loix leur force, & aux règles de l'équité leur autorité, pour voir la Monarchie plus affermie & plus brillante que jamais. Tel fut le but que s'étoit proposé le Prince vertueux qui traça le plan de l'Ouvrage que nous annonçons. On doit, dans l'époque où nous vivons, nous inspirer

cette douce espérance de voir se perpétuer cette doctrine, qui est la sauvegarde de nos Rois, & le garant de la durée de l'Empire François.

Nous voudrions pouvoir extraire tous les morceaux de l'ouvrage propres à justifier l'idée que nous en donnent le tableau de l'Empire Romain; & les réflexions judicieuses sur les causes de sa ruine, forment la matière du premier discours, dont la lecture fait désirer ardemment la suite. On y verra avec plaisir les grands traits de l'histoire de France, & les principes de notre droit public, sur lesquels tant d'Auteurs n'ont varié, que parce que l'histoire fournit souvent des faits pour & contre, & que chaque Écrivain ramène toujours à son système les uns & les autres.

Histoire abrégée des Papes, depuis Saint Pierre jusqu'à Clement XIV, tirée des Auteurs Ecclésiastiques. A Paris, chez Moutard, Libraire, rue du Hurepoix. 2 vol. in-12.

On a reproché autrefois à Platine ancien Bibliothécaire du Vatican, d'avoir rempli les vies des premiers Papes d'une

multitude de faits qui leur étoient entièrement étrangers, & d'y avoir joint l'histoire des Empereurs Payens qui étoient contemporains. Certainement l'Auteur de l'histoire que nous annonçons est à l'abri d'un tel reproche. Les bornes qu'il a cru devoir se prescrire, ne lui ont pas permis d'insérer dans son Ouvrage tous les faits importans qui ont quelques rapports à ces illustres Chefs de l'Eglise.

Les Lecteurs qui exigent de longs détails, les trouveront dans les histoires ecclésiastiques que l'on a multipliées de nos jours sous toutes sortes de formes. L'Histoire abrégée des Papes, en nous mettant sous les yeux cette longue durée de la société chrétienne, & cette suite non interrompue de ces premiers Pontifes, nous rapelle deux réflexions judicieuses qu'on trouve dans Saint Chrysostôme & dans Bossuet. Quelle consolation, dit ce dernier, pour les enfans de l'Eglise de pouvoir, depuis notre Souverain Pontife, remonter, sans interruption jusqu'à Saint Pierre, établi par Jésus-Christ; d'où, en reprenant les Pontifes de la Loi, on va jusqu'à Aaron & Moïse, delà jusqu'aux Patriarches, &

& jusqu'à l'origine du monde ! Qu'elle suite ! quelle tradition ! quel enchaînement merveilleux ! Cette société est la seule dont les annales incontestables marquent si clairement la succession continuelle de ses Pasteurs. S. Irénée déduit cette succession dans l'Eglise de Rome , depuis S. Pierre jusqu'à Saint Eleuthère : S. Optat jusqu'à S. Sirice : S. Augustin jusqu'à Anastase , & depuis Anastase tous les Ecrivains Ecclésiastiques la déduisent jusqu'à Clément quatorze , qui occupe aujourd'hui le siège de Saint-Pierre. Les plus grands adversaires de l'Eglise Romaine , n'ont osé s'inscrire en faux contre le catalogue de tous les successeurs du Prince des Apôtres. Cette attention admirable de la Providence , prouve bien que ce n'est point ici une société humaine que les révolutions des siècles altèrent , & détruisent à la fin.

Que l'on remonte à l'origine de cette société , & que l'on réfléchisse sur la singularité de l'entreprise des premiers Initiés & sur leurs succès , & l'on sera forcé d'avouer que c'est ici l'ouvrage de Dieu. Je vois Pierre & Paul , hommes du commun peuple , qui , mal vêtus , un bâton à la main , un havresac sur

Pépaule, se disposent à partir, l'un pour Athènes & l'autre pour Rome. Je leur demande quel est leur dessein. Ils me répondent d'un ton ferme qu'ils vont renverser les idoles, élever des autels au vrai Dieu, créateur des cieus & de la terre; faire reconnoître pour son Envoyé Jésus crucifié à Jérusalem; prêcher une morale pure & simple, & réformer le genre humain. Je ris d'un tel projet; mais que dois-je dire du succès? Tout prouve que c'est ici l'ouvrage du Très-Haut. Caractère des premiers Instituteurs dont Dieu s'est servi: caractère des dogmes qu'ils ont fait recevoir dans tout l'Univers: caractère de la morale qu'ils ont prêchée: multitude de persécutions qu'ils ont souffertes: opposition des Puissances & des Savans. L'Eglise a triomphé malgré tant d'obstacles. Elle ne peut pas être mise au nombre de ces établissemens humains, qui se détruisent & périssent tôt ou tard.

Les Prôneurs ou le Tartufe Littéraire,
Comédie en trois actes & en vers;
par M. Dorat. En Hollande; & se
trouve à Paris, chez Delalain, Libr.
rue & à côté de l'ancienne Comédie

J U I L L E T. 1777. 113

Françoise , 1777 ; in-8°. avec une
belle estampe à chaque acte.

Nous nous contenterons d'analyser
cette Comédie, & l'Avant-Propos qui
la précède.

« Je n'ai voulu, dit M. Dorat, que
» m'amuser. C'est à-peu-près tout ce
» que j'ai recueilli jusqu'ici du très foible
» talent que j'ai reçu de la Nature, &
» c'est bien quelque chose... De tems
» en tems il s'élève, comme par mira-
» cle, des hommes divins qui apparois-
» sent tout-à-coup avec leur génie de la
» veille, des talens tout neufs, & de
» très-vieilles prétentions. C'est le pro-
» dige du jour, il faut bien qu'on en
» raffolle. Il n'est question que d'eux dans
» les cercles & aux soupers... Ces
» météores brillans, ces petites comètes
» littéraires s'éclipsent pour faire place
» à d'autres, qui éblouissent de même,
» disparoissent aussi vite, & se dédom-
» magent de leur peu de durée par la
» vivacité de leur éclat. A force d'intri-
» gues, on acquiert toujours quelque
» célébrité... La renommée elle-même
» est aux gages de la prévention... Le
» cirque est une arène; les jalousies s'al-

F ij

24 MERCURE DE FRANCE.

« lument, & Dieu fait pourquoi! les
« haines fermentent, le talent se perd,
« le découragement naît, & l'on reste
« toute sa vie malheureux, médiocre
« & prôné... C'est l'amour-propre dont
« je surprends le secret à tout moment,
« & ce secret-là sera faisi par-tout où il
« y aura des hommes intéressés à punir
« l'orgueil & à humilier la présomption.
« Que cette Comédie soit bonne ou
« mauvaise, j'en ai tiré un grand fruit
« pour moi; c'est de me convaincre plus
« que jamais combien l'orgueil est bête,
« même dans les gens d'esprit. A force
« de s'exagérer son propre mérite, on
« l'anéantit. Tel qui pourroit obtenir
« l'estime, s'il restoit bonnement ce
« qu'il est, finit par faire pitié, en se
« donnant sans cesse pour ce qu'il n'est
« pas ».

Venons maintenant à la Comédie des
Prôneurs.

Les Acteurs sont : M. & Madame de
Norville; *Dorci* père, Capitaine de vais-
seau; *Dorci* fils, Amant d'*Hortense*;
Hortense, fille de M. de *Norville*; *Forlis*,
Ami de *Dorci* fils; *Célimène*, *Bélise*,
Fatmé, Prôneuses; *Callidès*, chef des
Prôneurs; l'Abbé *Darçet*, *Furet*, *Versac*.

Prôneurs; *Brouffin*, Personnage sourd, espèce d'imbécille & Prôneur; *Finette*, Femme-de-chambre de Madame de Norville. La scène est chez Madame de Norville, qui tient une espèce de bureau de littérature, dont Callidès est l'oracle, & où s'assemblent les *Prôneurs*.

ACTE I. Forlis fait part au jeune Dorci d'un tour sanglant qu'il se propose de jouer aux Prôneurs, en leur lisant, comme de lui, & leur faisant admirer & *prôner* une mauvaise Tragédie qu'à son Frère légua quelque Rimeur glacé. Dorci doute du succès; Forlis le rassure :

Eh ! ne nous ont-ils pas vanté cent fois & plus ,
Des vers, *soi-disant chauds* , qui nous ont
morfondus ?

Mais, demande Dorci,

Explique-moi pourquoi tu leur es si contraire ?

Forlis répond en faisant l'énumération des torts qu'il leur reproche :

Je tolère les fots, & poursuis les méchants ;
Et l'on fait s'ils le sont. Egoïstes suprêmes,
Leur Dieu, c'est l'intérêt; ils n'aiment rien qu'eux-
mêmes.

F iij

Quelque prix qu'il en coûte , ils veulent dominer ,
 Attirent pour corrompre , & prônent pour régner.
 L'art qui rend fameux répugne trop au nôtre.

Dorci fait part à Forlis d'un stratagème
 qu'il emploie pour voir Hortense plus
 librement :

Oh ! dans ce moment-ci , j'use d'une recette
 D'un assez bon ressort , inventé par Finette.
 Elle veut qu'à mon tour j'exerce nos prôneurs ,
 Et que d'un Ecrivain j'aie aussi les honneurs.
 Empruntant quelques vers , j'aurai mille avantages.

Ce Poète estimé , que l'on déprime ici ,
 Floridor , pour cela , m'a volontiers servi.

Ils sortent l'un après l'autre. Dorci
 père survient avec M. de Norville ,
 qu'il presse de terminer le mariage de
 son fils & d'Hortense. Norville se plaint
 des travers de sa femme , & de son en-
 gouement pour les prétendus Sages qu'elle
 rassemble chez elle. Ils s'en vont tous
 deux à l'approche des Prôneurs & des
 Prôneuses , qui arrivent à la suite de
 Madame de Norville. Forlis reçoit leurs

J U I L L E T. 1777. 127

complimens sur la Tragédie qu'il vient de lire. L'Abbé Durcet, à qui le ciel a donné de bons poumons en faveur du génie, promet de se faire un devoir de le bien louer. On parle d'une Comédie, sans titre, d'un certain Floridor, qui doit se donner le jour même. Cet Auteur, dit Madame de Norville :

Est, dit-on, très-honnête ;

Mais c'est un homme, au fait, qui n'a rien dans la tête ;

Qui de ses vieilles mœurs toujours enveloppé,
Vit obscur, & chez moi n'a point encor soupé.

Madame de Norville parle ensuite avec éloge de l'Épître que Dorci fils lui a adressée; elle fait promettre aux Prô-neuses d'en glisser quelques mots dans le monde. Elle leur recommande sur-tout Forlis :

Mesdames, notre zèle est, je crois, engagé.

Par nous toutes, Forlis doit être protégé.

Il est essentiel que son nom s'accrédite :

Même avant de le lire, il est bon qu'on le cite.

L'assemblée se sépare. Hortense arrive,
& témoigne à Finette quelque jalousie

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

au sujet des vers que Dorci fils a adressés à Madame de Norville, & sort froidement en le voyant paroître avec son père. Le jeune homme est inquiet: Dorci père le rassure, & lui parle des gens qui se rassemblent dans cette maison. Ce sont, dit-il :

Des mortels les plus vains,
Qu'il faut fuir, entends-tu? . . . c'est moi qui te
l'ordonne,
Et ton père, en voulours ne le cède à personne.
Pauvre dupe! à ce piège il étoit déjà pris!
Tous ces Phénix, pourtant, dont tu parois épris,
A peu de frais, dit-on, ont fait tourner vos têtes.
Ils sont pétris d'orgueil, & l'orgueil les rend bêtes.

Il fait jurer à son fils de quitter les drapeaux de ces fourbes, & lui promet de voir Madame de Norville en faveur de son mariage.

ACTE II. Callidès endoctrine Forlis, qui l'écoute d'un air soumis & respectueux. Il lui demande sa profession de foi sur les Poètes des siècles passés; Forlis répond:

Des Poètes, Corneille est, je crois, le premier.
Hors de l'humaine atteinte, il a mis son laurier

.

Je ne fais; mais, Monsieur, j'ose estimer Rousseau,
Et je me suis permis quelque goût pour Boileau.

Callidès le reprend de ces opinions :

Tout cela fut jadis, mais tout cela n'est plus.
Corneille & ses Héros sont des Energumènes.

Et comme, enfin, du style on est sur-tout frappé,
Racine monte au rang qu'il avoit usurpé.
Vous aimez donc Rousseau? Mais c'est une hérésie.
Quelques pâles lueurs de vieille poésie :
Voilà votre Pindare, infortuné rimeur,
Détrem pant un vers sec avec des flots d'humeur.
Boileau, correct & froid, n'est point du tout
sensible.

Il redresse la façon de penser de Forlis
sur plusieurs autres objets; ce dernier
promet de se corriger, & sort. Messieurs,
dit Callidès à l'assemblée des Prôneurs,
ce Profélyte

Voit son insuffisance, & sent votre mérite....
On peut se l'attacher.

Ils tiennent conseil sur différentes
choses. Callidès préside à leur délibéra-
tion.

130. MERCURE DE FRANCE.

Vous, l'Abbé, dont la plume à tout est endurcie,
Ameutez Pétersbourg & son Académie.
Dépêchez ce journal, encor trop indulgent,
Où la haine voyage, & croît en voyageant ;
Employons à l'envi, pour servir ou pour nuire,
L'art de la prônerie, & l'art de la satire.

Madame de Norville & Dorci père
entrent par deux côtés opposés. Dorci
presse Madame de Norville de consentir
au mariage de son fils & d'Hortense.
Callidès l'interrompt :

Monsieur, en poursuivant vos courses militaires,
Avez-vous remarqué le progrès des lumières ?
Acquiert-on plus d'ensemble, à-t-on des résultats ?
Généralise-t-on ?

D O R C I.

Je ne vous entends pas.
Avec ces grands mots-là vous croyez me confondre ;
Mais non, Messieurs, j'en ris ; c'est, je crois, vous
répondre.

Il presse encore Madame de Norville,
& fort après une violente tirade contre
les Prôneurs. Callidès, resté seul avec.

J U I L L E T. 1777. 131

Madame de Norville, lui conseille de ne pas se rendre aux desirs de Dorci. Il finit par lui proposer Versac, l'un des Prôneurs. Songez-y, dit-il,

Ce mariage importe à la littérature.

MADAME DE NORVILLE.

Je ne veux pas pourtant, malgré mes sentimens;
Pour la littérature affliger deux Amans.
Et ma fille, sur-tout.

Callidès combat cette sensibilité. Suivez, dit-il,

Suivez votre raison, & craignez votre cœur.

ACTE III. Dorci père revient encore presser Madame de Norville, qu'il trouve feule, de consentir au bonheur de son fils. Il l'exhorte à renoncer à ses Beaux-Esprits.

Envoyez promener tous vos êtres pensans,
Et leurs beaux entretiens, par fois vuides de sens.

Madame de Norville le congédie, en lui demandant du tems pour se décider sur le mariage de sa fille. Elle apprend

F 7 j

132 MERCURE DE FRANCE.

par une lettre, qu'il se forme une ligue contre ses Amis. Callidès, qui survient, la rassure. Elle sort pour aller voir la Pièce nouvelle. Pendant que Callidès la conduit à sa voiture, Hortense & Dorci fils arrivent l'un après l'autre, ce qui amène un éclaircissement sur la jalousie d'Hortense, au sujet des vers adressés à Madame de Norville; & Dorci fils lui découvre son stratagème. Callidès revient avec les Prôneurs. Versac, l'un d'eux, entre en enthousiasme, & annonce qu'il vient d'achever dans l'instant un ouvrage immortel. Dorci père, qui a appris que c'est Callidès qui met obstacle au mariage de son fils, entre tout bouffi de colère, & lui en fait des reproches. Il sort. Les Prôneurs rient de son emportement; mais ils attendent avec inquiétude des nouvelles de la pièce qu'on joue dans ce même instant, & dont ils espèrent la chute. Enfin, ils apprennent par un de leurs Émissaires qu'elle a eu le plus grand succès, & que c'est eux-mêmes qu'on y a joués. Ils sont consternés. Callidès, toujours intrépide, les rassure :

Littérateurs François, quelle allarme est la vôtre ?
On nous arrache un masque, il faut en prendre un
autre.

J U I L L E T. 1777. 133

Ils s'en vont. Madame de Norville rentre fort en colère. Son Mari la console de l'accident qui vient d'arriver, & l'exhorte à en profiter pour reconnoître son erreur. Le mariage de Dorci fils & d'Hortense termine cette pièce, dont nous avons donné assez de détails pour mettre nos Lecteurs à portée d'en juger.

Amusemens d'un Philosophe solitaire, ou choix d'anecdotes, de dits & de faits de l'Histoire ancienne & moderne, de singularités remarquables, d'observations curieuses & utiles, de descriptions, de récits, de portraits, de réflexions morales, de faillies & de bons mots, de poésies sérieuses & badines, & généralement de tout ce qui peut nourrir l'esprit & orner la mémoire. Par ordre alphabétique. 3 vol. in-8°. A Bouillon, aux dépens de la Société Typographique; & se trouve à Paris, chez Lacombe, Libr. rue de Tournon, près le Luxembourg.

Ces amusemens sont le fruit des loisirs d'un homme qui aime la lecture, & a suivi le conseil qu'un ami lui avoit

donné, de ne jamais lire sans faire d'extrait. Cette méthode, en effet, est utile pour se former le goût, se dispenser d'avoir une nombreuse bibliothèque, & fixer dans sa mémoire bien des faits, ou se les rappeler facilement, lorsqu'on a eu soin de les ranger dans un certain ordre. Mais l'arrangement le plus simple pour un recueil où tout est découvu, est sans doute l'ordre alphabétique; c'est aussi celui que l'Auteur a suivi dans ces amusemens, dont il a eu soin d'écarter tout ce qui pouvoit blesser la délicatesse d'un Lecteur honnête & qui a des mœurs.

Les Biographes & les Historiens ont été mis à contribution dans cette collection. Mais l'Auteur ne cite point les sources où il a puisé. Il se contente de mettre au commencement de l'article un nom propre d'homme ou de chose, & de rapporter le trait qui peut y être relatif. Il cite à l'article *Amesa*, ce jugement équitable de Scanderberg, Roi d'Albanie. Amesa, neveu de ce Prince, ayant fait un prisonnier Turc, & en ayant reçu la rançon convenue, ne voulut pas lui rendre sa liberté, alléguant que cette somme n'avoit pas été payée par ses Pa-

rens, & sur les biens qu'il avoit dans sa Patrie, mais de l'argent qu'il avoit sur lui lorsqu'il fut arrêté, & que la dépouille, ainsi que l'homme, étoit au pouvoir du Vainqueur. Le Turc répliquoit que les Mahométans n'agissoient point ainsi à l'égard des Chrétiens; que cette exception n'étoit point spécifiée dans leur accord, & qu'il falloit garder la foi donnée aux ennemis même. L'affaire fut portée au Roi, qui prononça de la sorte : « Tous les deux ont tort; le Prisonnier, parce que tout ce qui est sur lui est de bonne prise, par les loix de la guerre; mon Neveu, parce qu'il s'approprie une rançon qui, de droit, m'appartient, comme à son Maître & au chef de l'Armée : c'est pourquoi j'ordonne que cette somme me soit mise en main, & je la donne au prisonnier pour sa rançon ».

Missouris. Les Missouris, Peuple de la Louisiane, ont été long-temps amis des François; mais nos Marchands, est-il dit à cet article, les ont trompés si souvent, qu'ils ont toujours vécu depuis dans la défiance. Quand ils commencèrent à faire usage de la poudre à canon, ils la prirent pour de la graine, & de-

136 MERCURE DE FRANCE.

mandèrent à celui qui leur en avoit vendu, comment elle croissoit en Europe. Le François leur fit croire qu'on la semoit en terre, & qu'on en faisoit des récoltes comme du millet. Par cette ruse, il se défit de toute sa provision, & reçut en échange des pelleteries. Les Missouris ne manquèrent pas de semer leur poudre, & avoient soin d'examiner si elle levoit, & même de garder le champ, pour empêcher les animaux de ravager la moisson. Mais ayant découvert la tromperie, ils dissimulèrent leur ressentiment jusqu'au temps où un autre François leur ayant vendu de la marchandise, tous se jeterent sur sa boutique & la pillèrent. Le Marchand s'en plaignit au Grand Chef, qui lui répondit d'un air grave : « Je vous ferai rendre justice, » mais il faut attendre la récolte de la » poudre que nous avons semée ». Le François courut à son bateau, prit un baril de poudre & un tison, menaçant de faire sauter la cabane si on ne lui remettoit pas ses effets. Les Sauvages effrayés, implorèrent le secours de quelques François qui étoient présens. Il a perdu l'esprit, dirent les François, rendez-lui sa marchandise, il reprendra sa

raison & ne vous fera aucun mal. La marchandise fut rendue, & le François se retira.

L'Auteur de cette collection a rassemblé sous les articles *bons mots, ignorance, ingénuités*, &c. plusieurs traits que l'on se plaît à citer dans la conversation; & il a usé pour ce choix de pur amusement, de la même circonspection que pour celui des faits sérieux & intéressans de l'histoire.

Un Marchand fort à son aise ayant acquis un beau jardin, fit graver ces mots sur la porte: » Ce jardin sera pour » celui qui pourra prouver qu'il est véritablement content ». S'y promenant un jour, il vit entrer un Inconnu qui, l'ayant salué, lui demanda où étoit le Maître. « C'est moi-même, dit le Marchand, que desirez-vous de moi? — » Prendre possession de ce jardin, répondit l'Inconnu, car personne n'est plus content & plus heureux que moi. — » Monsieur, répliqua le Marchand, vous êtes dans l'erreur; si vous étiez pleinement satisfait, vous ne desireriez pas encore la possession de mon jardin ».

Le Duc de Vivonne étant malade,

138 MERCURE DE FRANCE.

on envoya chercher un Médecin. Celui-ci arrivé, le Duc, qui ne croyoit pas beaucoup à la médecine, appelle son Domestique : « Cours, lui dit-il, avertis » ce Médecin que je ne puis le voir, » parce que je ne me porte pas bien ».

Un vieux Financier rechercha en mariage une jeune fille, que la richesse n'éblouissoit guère, & que la crainte de ses parens conduisit à l'autel. Comme ils étoient tous deux devant le Prêtre, celui-ci demanda à l'accordée si elle prenoit M. N** pour époux? « Hélas! dit-elle » en pleurant, vous êtes le premier qui » m'avez consultée la-dessus ». Ce trait de naïveté étoit bien connu par cette jolie épigramme :

De maints écus sauvés Harpagon réjoui,
Marioit au vieux Roch sans dot sa jeune fille;
Déjà la jeune Agnès, victime de famille,
Obéissoit au sort; quand l'époux eut dit oui,
(Parole de plusieurs à longs jours regrettée,)
Le Prêtre dit : Agnès, le voulez-vous aussi ?
Homme de Dieu, dit-elle, en tout ceci,
Vous êtes le premier qui m'avez consultée.

On trouve aussi dans ces amusemens un choix de pensées & de réflexions

tirées de différens Auteurs, quelques morceaux d'éloquence, plusieurs pièces de poésie, & différens faits de physique & d'histoire naturelle. L'Auteur, à l'article *Cardan*, cite par exemple cette anecdote, qui peut nous faire croire certains faits rapportés par les Historiens, & qui n'ont paru apochryphes, que parce qu'ils en donnoient une cause surnaturelle. Cardan étant dans la Ville de Milan, le bruit se répandit qu'il y avoit un Ange en l'air; il accourut sur la place & le vit lui même avec plus de 2000 personnes. Comme les plus savans étoient dans l'admiration & dans la recherche des causes de ce prodige, un bon Physicien qui survint, ayant examiné la chose avec beaucoup d'attention, fit remarquer aux Spectateurs que ce qu'ils prenoient pour une apparition, n'étoit que la figure d'un Ange de pierre qui étoit placée sur le haut du clocher de Saint Godard, laquelle, imprimée dans une nue épaisse, par le moyen d'un rayon de soleil qui donnoit dessus, se réfléchissoit aux yeux des admirateurs, ainsi qu'on l'expérimente aujourd'hui dans les lanternes magiques & dans les chambres obscures.

Avis aux bonnes Ménagères des Villes & des Campagnes, sur la meilleure manière de faire le pain; par M. Parmentier.

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fond qui manque le moins.

La Fontaine.

Brochure in-8°. de 106 pages. A Paris, de l'Imprimerie Royale, & se trouve chez Monory, Libr. rue de la Comédie Française. Prix 1 liv. 16 s. broché.

Comme le pain est la provision du ménage la plus essentielle, puisqu'il constitue l'aliment journalier & indispensable à la vie, il est sans doute très-important qu'on sache le préparer d'une manière avantageuse à la santé, à l'économie & à l'agrément: or, voilà l'objet de l'écrit que nous annonçons. Le pain, nous dit M. Parmentier dans l'introduction de cet écrit, qu'on fabrique chez soi, en Province, est presque toujours aigre, mat & bis, malgré la bonté des grains qu'on y emploie, & revient tou-

J U I L L E T. 1777. 141

jours à un prix fort cher, faute de connoître les moyens économiques de moudre, & d'en préparer convenablement cet aliment. M. Parmentier croit avoir remarqué que ces défauts dépendoient d'une farine mal faite, de l'eau trop chaude & des levains trop anciens. Il fait voir qu'en employant une meilleure farine, de l'eau froide ou tiède, des levains nouveaux & en plus grande quantité, on peut, sans augmenter les embarras & les frais, obtenir du bled même le plus médiocre, un pain favorable, léger & blanc.

Ce bon écrit est extrait d'un Ouvrage concernant la boulangerie, que M. Parmentier se propose de publier. Ce Citoyen laborieux, & qui s'occupe depuis long-tems des objets les plus intéressans de l'économie domestique, adresse ses nouvelles observations sur la meilleure manière de faire le pain aux bonnes Ménagères, à ces Femmes respectables qui, renfermées au sein de leur famille, ne sollicitent aucun éloge & les méritent tous.

Collection de planches enluminées & non-enluminées d'histoire naturelle, neu-

142 MERCURE DE FRANCE.

vième décade; règne minéral. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.

Ce Cahier est encore plus intéressant que tous ceux qui l'ont précédé, tant par les objets qui y sont représentés, que par l'exécution de la gravure & de l'enluminure : on remarque dans cette collection tout ce qui se trouve de plus rare parmi les animaux & les minéraux, dans les différens Cabinets de l'Europe; à la fin de chaque Cahier se trouve gravée l'explication des planches qui le composent. On invite les Amateurs de contribuer à cette collection, en procurant à l'Auteur les dessins des morceaux les plus rares qu'ils pourroient avoir dans leur Cabinet; on en fera usage avec toute la reconnoissance possible. Le prix de chaque décade est de 30 liv. On peut aussi se les procurer chez M. Buchoz, Médecin de Monsieur, Auteur & Directeur de cet Ouvrage, rue de la Harpe, presque vis-à-vis la rue de Richelieu-Sorbonne.

*Collection coloriée & précieuse des fleurs
les plus rares qui se cultivent tant dans*

JUILLET. 1777. 143
*les Jardins de la Chine que dans ceux
de l'Europe ; VII^e Cahier.*

Cette collection est une des plus belles que nous ayons en ce genre ; elle a le mérite de réunir en même-tems le précieux, le rare & le nouveau ; elle peut être de la plus grande utilité aux Naturalistes, aux Fleuristes, aux Peintres, aux Dessinateurs, aux Directeurs de Manufactures en porcelaine, en fayence, en étoffes de soie, de laine, de coton, en papiers peints & aux autres Artistes. La plupart des fleurs de la Chine, dont on a publié jusqu'à présent les dessins peints, étoient supposées ; celles-ci ont l'avantage d'être peintes d'après nature & à Pékin même. Le prix de chaque Cahier est de 24 liv. le septième paroît actuellement, & sera suivi incessamment du huitième & du neuvième, qui formeront la première partie : la seconde partie est destinée aux fleurs qu'on cultive dans les Jardins de l'Europe. On peut se procurer ces cahiers à la même adresse que ceux de la collection précédente.

*Considérations sur l'état présent de la
Colonie Françoisse de Saint-Domingue ;*

144 MERCURE DE FRANCE.

Ouvrage politique & législatif, présenté au Ministre de la Marine par M. H. D. A Paris, chez Grangé, Imprimeur-Libraire, rue de la Parcheminerie; & au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame; deux volumes in-8°.

Rien de plus intéressant pour la politique, qui ne vise qu'au bien public, que de connoître les moyens de perfectionner la législation qu'on doit faire dans une Colonie, & de concourir à son bonheur, lié nécessairement à des règles fixes, sans lesquelles la justice & la paix ne peuvent plus exister. Il ne faut rien laisser à l'arbitraire, dit l'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons; ni l'amour du bien général, ni la droiture du cœur ne peuvent remplacer la sagesse des Loix. Les Loix sont en effet le dépôt des lumières publiques, & il n'est point de génie capable d'y suppléer.

L'Auteur des Considérations n'a point prétendu rédiger un code, il s'est proposé seulement de faire connoître les principes généraux de législation, les plus propres à cimenter une heureuse harmonie, & à faire régner la justice
sur

sur la côte Françoisé de Saint-Domin-
gue.

Les mœurs & les travaux des hommes étant, selon cet Écrivain, les causes des Loix, on considère d'abord la manière dont cette Colonie s'est élevée, & le lien politique qui existe entre elle & la Métropole. On examine ensuite ses forces, la nature des propriétés que l'on peut y acquérir, son agriculture, le commerce auquel elle a donné lieu, l'agrandissement dont ce commerce seroit susceptible. Dans la seconde partie de l'Ouvrage, on approfondit tout ce qui a rapport au climat, aux mœurs des Colons, à celles des hommes qui travaillent ou commercent entre-eux. Les mœurs des Créoles, celles des François transplantés dans la Colonie, les influences de l'esclavage sur les mœurs, la population, la distribution du Peuple en trois classes, les ingénus, les affranchis, les esclaves; les moyens d'empêcher la confusion des rangs & le mélange des esclaves, l'état du gouvernement militaire ou civil.

C'est en discutant tous ces différens points, que l'Auteur fait connoître tous les avantages qu'une Nation industrieuse

peut retirer des Colonies à sucre ; l'accroissement que l'on peut espérer dans les productions de ces Colonies, sans diminuer la valeur de ces productions ; les règles justes sur le commerce auquel elles donnent lieu ; sur les dettes des Colonies ; les ressources qui se présentent pour rétablir la marine Française, & la mettre en état de balancer toute autre Puissance maritime.

Toutes les réflexions de l'Auteur sont appuyées sur des faits vérifiés par les Administrateurs de Saint-Domingue, & sur les recherches les plus exactes dans les archives des Colonies. On discute dans cet Ouvrage tous les moyens d'entretenir la prospérité relative de la partie commerçante de la Nation & des Colonies, ceux de maintenir la durée de la paix, & de faire la guerre avec avantage.

Nous n'envisageons que la partie politique & législative de l'Ouvrage. Quant à la morale, nous sommes persuadés que les Nègres deviendront d'autant plus fidèles & plus attachés à leurs devoirs, qu'ils seront plus fortement persuadés de l'existence des peines & des récompenses de l'autre vie. La contemplation

de la vie future, en la réduisant à ses justes bornes, est le motif le plus puissant & le plus propre à exciter les hommes à l'amour de la vertu. Il est aisé d'inculquer, même aux esclaves les plus grossiers, que le bonheur de l'autre vie est le prix de la fidélité avec laquelle on remplit les devoirs de la vie présente. Faire l'éloge de la Religion & décrier la contemplation de la vie future, c'est détruire d'une main ce qu'on a édiifié de l'autre.

Le Jardinier prévoyant, Almanach pour l'année 1777. A Paris, chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins.

Cet Almanach est très-instructif pour le Cultivateur & les Amateurs du Jardinage ; on y trouve tous les travaux du Jardinier pour les différens mois de l'année, & quelques observations pratiques sur la culture des plantes potagères, ce qui ne contribue pas peu à le rendre utile & intéressant.



ANNONCES LITTÉRAIRES.

DIVERSITÉS galantes & littéraires ;
deux parties in-12. Prix 3 liv. br.

Les quatre Parties du Jour à la Ville,
traduction libre de l'Italien de l'Abbé
Parini, sur la sixième édition faite à
Milan en 1771, avec le texte à la suite ;
in-12 br. 1 liv. 10 s.

L'Esprit des Esprits, ou Pensées choisies,
pour servir de suite aux Maximes
de la Rochefoucault ; in-12 br. 1 liv. 4
s. A Paris, chez Dorez, Lib. rue Saint-
Jacques, vis-à-vis Saint-Yves.

*Mémoires de la guerre d'Italie depuis
l'année 1733 jusqu'en 1736* ; par un
ancien Militaire qui s'est trouvé à toutes
les actions de ces trois fameuses campa-
gnes ; in-12. A Paris, chez la veuve
Duchefne, Lib. rue St Jacques, 1777.

*Recherches sur la préparation que les
Romains donnoient à la chaux dont ils se*

servoient pour leurs constructions, & sur la composition & l'emploi de leurs mortiers; par M. de la Faye, Trésorier général des gratifications des troupes; in-8°. de 96 pages environ. De l'imprimerie royale. Prix 1 liv. 10 s. br. A Paris, chez Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

Manuel des rentes, ou Tableau général de la distribution actuelle des rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris & autres ouvrage très utile au public, & sur tout aux gens d'affaires, par M. de Massac, Ecuyer, Receveur des rentes; in-8°. de 150 pages environ. A Paris, de l'imprimerie de Prault, Imprimeur du Roi, quai de Gèvres.

Réflexions philosophiques sur les effets de l'huile sur la mer; moyen plus puissant & moins coûteux pour adoucir les mouvemens d'un vaisseau, se munir contre la tempête, & s'en sauver dans le naufrage; par P. B. Deshayes; in-8°. de 16 pages. A Versailles, chez Blaisot; à Paris, chez Valade, rue S. Jacques.

Catinat, ou le modèle des guerriers;

G iij

150 MERCURE DE FRANCE.

discours à mes camarades ; in-12 d'environ 176 pages. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.

Parallèle des Eaux minérales d'Allemagne que l'on transporte en France, & de celles de la même nature, qui fourdent dans le royaume, avec des remarques sur l'analyse des eaux minérales en général, fait par ordre du Gouvernement. Par M. Raullin, Docteur en Médecine, Pensionnaire & Conseiller, Médecin ordinaire du Roi, &c. in-12. A Paris, chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins.

État de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe, & principalement en France, pour l'année 1777 ; par une Société de Médecins ; 1 vol. in-12. A Paris, chez la Veuve Thiboust, Imprimeur, place Cambray ; prix 3 liv. br.



J U I L L E T. 1777. 151

A C A D É M I E S.

P A R I S.

I.

Académie des Inscriptions & Belles-Lettres

*Histoire de la Religion Indienne à la
Chine, par M. de Guignes.*

CET AUTEUR avoit communiqué à l'Académie un premier Mémoire dans lequel il donne, d'après les Livres Chinois & d'après plusieurs Livres Indiens traduits en Chinois, l'Histoire de l'établissement de la Religion Indienne dans l'Inde, dans la Tartarie, le Thibet, les Isles de la Mer Indienne & dans le Japon. Depuis, il a lu à l'Académie deux autres Mémoires qui renferment l'Histoire de cette Religion à la Chine. C'est l'extrait de ces deux Mémoires qu'il a lu à la séance publique. Il y donne l'Histoire de

Giv

152. MERCURE DE FRANCE.

cette Religion depuis l'an 65 de J. C. qu'elle s'est établie à la Chine ; fait connoître par quels moyens elle s'y est soutenue jusqu'à présent ; les principales révolutions que les intrigues des Same-néens, c'est ainsi qu'on appelle les Prêtres Indiens, y ont occasionnées ; comment, malgré les Édits fréquens des Empereurs, la ruine de leurs Temples, la confiscation de leurs biens, ils se sont toujours maintenus. Détruits sous un règne, rétablis sous le suivant, il subsistent encore à la Cour de la Chine & dans tout l'Empire ; mais ils y sont moins considérés qu'ils ne l'étoient autrefois. Ils ont eu à la Chine de grands Hommes, qui se sont distingués dans les sciences, & qui y ont porté beaucoup de livres Indiens qu'ils ont traduits en chinois, entre-autres les principaux livres de leur Religion, & plusieurs Ouvrages concernant l'Astronomie. Tous ces détails se trouvent dans les deux grands Mémoires ; M. de Guignes y donne le précis de quelques-uns de ces livres, & y rapporte l'Histoire de plusieurs de ces Savans Indiens.

En rassemblant ainsi tout ce qui concerne cette Religion, M. de Guignes s'est proposé de faire voir que les Chi-

nois ne sont point une Nation isolée, qui n'a eu de communication avec aucune autre, & qui ne doit qu'à son propre génie toutes ses connoissances dans les arts & dans les sciences. C'est un préjugé que les Missionnaires n'ont cessé de nous inspirer, mais qui est démenti par l'Histoire Chinoise. Si on remonte à des tems plus anciens; c'est-à-dire, avant l'an 65 de J. C., on voit que les Chinois ont eu encore des communications avec les autres Peuples d'Occident. C'est ainsi que l'on peut parvenir à découvrir la naissance de cet Empire, dont les Missionnaires, dit-il, nous vantent l'antiquité, faute d'avoir examiné, avec la critique nécessaire, les fondemens sur lesquels elle est appuyée.

On peut juger, d'après cela, que M. de Guignes tient toujours au sentiment qu'il a proposé; savoir, que les Chinois ont d'abord été policés par des Égyptiens; & ce commerce non interrompu, dont on n'avoit point parlé jusqu'à présent, est un moyen qui peut servir à constater ses idées à ce sujet.

M. Dupuy, Secrétaire perpétuel, ter-

G v

mina la séance par la lecture de la Préface d'un Ouvrage qu'il se propose de donner au Public. C'est la traduction françoise, avec des notes, d'un fragment grec d'Anthémius, intitulé : *Des Paradoxes de Méchaniques*, revu & corrigé sur quatre manuscrits*.

M. Dupuy donne d'abord, dans sa Préface, un précis historique de la vie de l'Auteur, qui jouit d'une grande célébrité sous le règne de Justinien I. Il ne reste qu'un fragment de l'Ouvrage qu'il avoit composé sur des *Paradoxes de Méchaniques*, & ce fragment, qui n'a jamais vu le jour, contient quatre problèmes. Anthémius enseigne dans le premier la construction d'une machine qui, à toute heure & en toute saison, fasse tomber constamment & invariablement sur un point fixe & donné, les rayons solaires qui entrent par un trou. Il s'agit dans le second, d'enflammer, avec les rayons solaires, de la matière combustible, à la distance de la portée du trait. L'Auteur, avant que de donner la solution de ce problème, en propose un autre, qui consiste à trouver la position

* Ce fragment grec sera joint à la traduction.

d'un miroir plan, pour faire réfléchir un rayon solaire à un point donné. Ensuite, comme il juge impossible de porter l'incendie à la distance assignée, par le moyen des miroirs concaves, il montre que cela est possible avec des miroirs plans, dont il décrit la construction; & il pense qu'Archimède a pu en faire usage pour brûler les vaisseaux Romains au siège de Syracuse. Ce mécanisme est, au fond, le même que celui dont M. de Buffon est aussi l'inventeur, parce qu'il n'avoit aucune connoissance du procédé d'Anthémus. Enfin, dans le quatrième problème, Anthémus décrit la construction géométrique d'un miroir concave parabolique, lorsque le diamètre de son ouverture est donné, de même que le point où l'on veut que les rayons réfléchis se réunissent.

Pour corriger le texte, M. Dupuy a comparé quatre manuscrits, trois de la Bibliothèque du Roi, & un autre de la Bibliothèque Impériale de Vienne. Outre beaucoup de variantes, ces manuscrits offrent plusieurs lacunes, qui sont presque toujours les mêmes. On expose, dans des notes, les raisons qui décident en faveur des véritables leçons, d'après

la nature des problêmes, le but & le procédé de l'Auteur. Tout ce qu'on lit dans le texte grec revu, est autorisé par quelque manuscrit, à la réserve de deux ou trois endroits.

La traduction françoise est accompagnée de notes particulières, qui exposent le plan, les raisonnemens de l'Auteur, & suppléent ce que les lacunes faisoient perdre. Elle est suivie de quelques observations détachées, dont l'objet principal est de comparer la doctrine d'Anthémus, soit avec l'exposition qu'a prétendu en donner Jean Tzetzes, soit avec la théorie de Vitellon, qui vivoit dans le treizième siècle, & qui a composé un Traité d'Optique en latin.

M. Dupuy, sur la foi de Lambécus, qui avoit donné une notice du manuscrit de Vienne, s'attendoit à voir une traduction latine du fragment sur les *Paradoxes Mécaniques*, faites par un Médecin nommé Ancanthérus; aussi a-t-il été fort étonné quand il a reconnu que ce Médecin n'avoit traduit qu'un fragment tout-à-fait différent, puisqu'il y est traité *des Nombres*.

J U I L L E T. 1777. 157

11.

*Séance publique de l'Académie d'Arras ,
tenue le 5 Avril 1777.*

M. l'Abbé Jacquemont, Directeur en exercice, ouvrit cette séance par un Discours intitulé : *Précis des avantages de la Littérature.*

M. Cauwet de Baly, Chancelier, lut un Mémoire historique concernant les différentes tentatives que Robert d'Artois, Comte de Beaumont-le-Roger, fils de Philippe, mort avant son père, Robert II, Comte d'Artois, fit inutilement pour hériter de cette Province, à l'exclusion de Mahaut, fille du même Robert II, qui l'emporta sur son Neveu, parce que l'Artois n'étoit pas un fief masculin, & que la Coutume du Pays n'admettoit point la représentation, même en ligne directe.

M. le Baron de Wismes fils, nouvellement reçu parmi les Académiciens, fit son remerciement, auquel l'Abbé Jacquemont répondit.

M. Gosse, Grand-Prieur de l'Abbaye

d'Arrouaise, autre nouvel Académicien ordinaire, prononça aussi un Discours de remerciement, dans lequel il montra toute l'utilité des Académies Littéraires, non-seulement pour le progrès des Lettres, mais encore pour le maintien de la Religion & pour le bien de l'État. Il entra à ce sujet dans plusieurs détails particuliers à l'Académie d'Arras. Le Directeur répondit à ce Discours.

M. Harduin, Secrétaire-Perpétuel, termina la séance par la lecture d'un Mémoire sur le patois nommé *Rouchi* ou *Drochi*, que l'on parle en Artois. Après y avoir exposé les avantages qui résulteroient d'une Grammaire succinte & d'un Dictionnaire de cet idiôme; & après plusieurs observations sur les singularités qui le caractérisent & le distinguent du françois actuel, il rapporta, avec les explications nécessaires, un grand nombre de mots françois, que le Peuple d'Artois, & même beaucoup d'autres Artésiens, qui s'expriment bien d'ailleurs, emploient dans une signification différente de celle que leur donne le bon langage. Comme ces acceptions impropres sont moins faciles à éviter que l'usage des mots, qui portent, pour

J U I L L E T. 1777. 159
ainsi dire, l'empreinte du *Rouchi*; M.
Harduin a cru devoir 'y attacher prin-
cipalement dans son Mémoire.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
a continué les représentations de *Céphale*
& *Procris*, Ballet héroïque en trois actes,
qui a été constamment applaudi comme
un nouveau chef-d'œuvre de l'art, &
une nouvelle preuve du génie riche &
fécond de M. Grétry. Cet Opéra sera
repris & joué alternativement avec
d'autres, suivant le nouveau système de
l'Administration, de varier le spectacle.

Mademoiselle le Vasseur ayant quitté
le rôle de *Procris*, pour jouer dans les
Opéra de M. le Chevalier Gluck, même
dans celui d'*Iphigénie*, dont elle n'avoit
point encore essayé le rôle; & Made-
moiselle Beaumefnil, obligée, par son
indisposition, de suspendre le rôle de
l'*Aurore*, ces deux principales Actrices
ont été remplacées avantageusement.

Mademoiselle Châteauvieux a rendu le rôle de *Procris*. Une figure intéressante & théâtrale, de la noblesse dans le jeu, de l'intelligence dans le débit, une expression vive & naturelle dans le chant, point de cris, rien de forcé, un organe très-étendu, très-agréable, une prononciation nette & ferme, assurent le succès & la gloire de cette Actrice, qui a eu l'avantage de pouvoir développer ses talens dans une musique où tous les accens & les mouvemens de la passion, du sentiment & du goût, sont si heureusement indiqués.

Mademoiselle Joinville, jeune Actrice, a joué & exécuté avec applaudissement le rôle de l'*Aurore*. Sa jeunesse, un jeu simple & naturel, & le charme d'une voix brillante, souple & légère, lui promettent beaucoup de succès dans les rôles qui lui seront confiés. Son organe est un des plus flatteurs & des plus parfaits qu'on puisse entendre; & lorsque l'exercice & l'étude lui auront donné la précision, la sûreté & le goût du chant, Mademoiselle Joinville pourra être regardée comme une des meilleures Cantatrices de l'Europe.

Mademoiselle Duplant, dont nous

ne pouvons trop répéter les éloges, à obtenu les témoignages éclatans de l'admiration dans le rôle sublime de la *Jalousie*, qu'elle a toujours continué de jouer.

M. le Gros a rendu avec un zèle & un succès constans le rôle de *Céphale*, dont le chant est si favorable au développement de la voix la plus brillante & la plus parfaite.

Le Public, les Amateurs, & les Auteurs des paroles & de la musique de *Céphale*, dont nous sommes autorisés de rapporter le témoignage, ont été singulièrement satisfaits de l'intelligence, de l'ensemble admirable, de la précision & de l'exécution étonnante de l'Orchestre de notre Opéra, qui est regardé, par la réunion & l'accord des talens en tous genres, comme le premier & le plus accompli de l'Europe, & qui, dans cet Opéra, semble avoir redoublé de zèle & d'attention.

On fait des répétitions de l'Opéra d'*Ernelinde*, musique de M. Philidor, & de l'*Olympiade*, musique de M. Sacchini.



COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné le jeudi 19 Juin, la première représentation de l'*Égoïsme*, Comédie nouvelle en cinq actes & en vers, par M. Cailhava.

Tous les Personnages de cette Pièce ont leur égoïsme. C'est d'abord un Précepteur, égoïste ridicule, qui sollicite sa pension, l'objet de tous ses vœux, & le but de l'éducation qu'il a donnée à deux Elèves. L'aîné de ces Elèves est un égoïste odieux, près de tout sacrifier à son intérêt personnel; le plus jeune est un égoïste amoureux, qui rapporte tout au bonheur de plaire à sa Maîtresse. L'Amante honnête & timide, n'ose déclarer ses sentimens; mais l'égoïsme de l'amour lui fait tout entreprendre, lorsqu'elle fait que son Amant est dans le malheur. Le Père est un vieillard égoïste, uniquement concentré dans les soins de son repos & dans le plaisir de son existence. La Mère a l'égoïsme d'un

sot amour-propre, se croyant bien nécessaire, agissant beaucoup par vanité, & s'occupant de bagatelles qu'elle nomme de grandes affaires. Enfin un Oncle, que ses travaux ont rendu fort riche, a l'égoïsme de la vertu & de la bienfaisance ; il fait son bonheur du bonheur de sa famille & de tout ce qui l'entoure. Les Valets montrent aussi de l'égoïsme pour leur intérêt : le fidèle Serviteur de l'Oncle a l'égoïsme de gouverner son Maître & de se rendre utile.

Le Précepteur parle à tout le monde de sa chère pension, qu'il a si bien méritée, & qu'il n'a pu encore obtenir. L'aîné de ses Elèves se moque de ses plaintes, & semble ensuite vouloir le récompenser, en lui abandonnant l'honneur & le profit d'un Ouvrage hardi de sa composition ; mais qu'il compte bien reprendre, s'il réussit. Le Précepteur reçoit avec empressement ce funeste présent, & s'en persuade déjà l'Auteur ; car, dit-il, si c'est moi qui ai instruit ce jeune homme, il est clair que toutes ses connoissances m'appartiennent autant qu'à lui. Il fait venir le Portier, & défend l'entrée de la maison à des

164. MERCURE DE FRANCE.

Amis dont la fortune, ou le crédit lui sont inutiles; la permettant à des hommes intriguans & sans honneur, qui peuvent le servir dans ses projets. Il apprend le retour d'un Oncle, qui ne l'occupe guères d'abord, ignorant son opulence; mais il ne néglige rien pour le captiver & pour gagner sa confiance, lorsqu'il est informé de ses grandes richesses. Cet Oncle vient au sein de sa famille pour y répandre le bonheur. Il s'informe des caractères des différentes personnes auxquelles il s'intéresse, & dont il a été toujours éloigné. L'Egoïste qui a su le prévenir, lui peint adroitement les défauts de chacun, en paroissant les excuser. Son frère est, selon lui, un jeune Militaire qui voudroit que toute l'Europe fût en feu, pour faire son chemin & acquérir une gloire meurtrière: son Père ne pense qu'à végéter; mais ce sentiment est excusable dans un vieillard: sa Mère se tourmente beaucoup pour être quelque chose; mais c'est le rôle des femmes sur le retour de l'âge; il leur fait une occupation: son Précepteur est un pauvre diable qui croit avoir beaucoup fait, pour lui avoir appris quelques mots d'un vieux langage qu'il n'en-

rend pas. Pour lui, dit-il, il ne fait rien, il n'est rien; mais il s'occupe à former son esprit, & à se rendre capable de remplir l'emploi où il sera placé. L'Oncle croit voir un sage dans son Neveu, & songe déjà à lui remettre la moitié de sa fortune, en le rendant l'arbitre du sort de sa famille. Il lui donne quinze cents mille francs en billets au Porteur, en lui recommandant bien d'employer cette somme comme un bien commun pour tous ses parens. Cet Oncle veut en même-temps donner cent mille écus à la jeune Pupille, fille d'un de ses Amis, qui est élevée dans la maison de son frère. Cette riche dot fait concevoir à l'Egoïste le projet d'enlever encore à son frère sa Maîtresse, & il feint une passion qu'il n'éprouve point, pour déterminer son Oncle en sa faveur. Cependant les traits du caractère méchant de l'Egoïste ont déjà donné des soupçons contre lui. Cet Egoïste, fier d'avoir entre ses mains tant de richesses, & voulant toutes se les approprier, manifeste son dessein à son Précepteur, & imagine que son portefeuille a pu être volé, qu'en étant supposé privé, il devient alors le maître de disposer de ces biens à son gré.

Le Précepteur, qui croit voir sa chère pension dans le succès de cette fiction, engage son Elève à répéter les moyens & à voir les effets de ce vol. Le portefeuille est donc déposé sur une table : un homme est supposé l'avoir dérobé ; ce que fait réellement le Valet fidèle de l'Oncle, qui voit le portefeuille & qui le reprend, sans être vu, pour le rendre à son Maître. L'Egoïste & le Précepteur, ne s'apercevant de rien, continuent la répétition de leur fiction ; mais cette fiction n'en étant plus une, l'Elève s'empporte contre son Précepteur ; celui-ci trouve qu'il joue à merveille l'inquiétude & le dépit ; & plus l'Elève se fâche, plus le Maître applaudit à la vérité qu'il met dans son rôle. L'Oncle, redevenu propriétaire du portefeuille, le rend à son Neveu, mais avec d'autres billets qui n'ont point de valeur, & c'est pour l'éprouver. Cependant on apprend que le Précepteur a été arrêté comme Auteur d'un livre dangereux ; son jeune Elève, qui a voulu le défendre, est aussi fait prisonnier. L'alarme est dans la maison. L'Egoïste s'applaudit d'avoir évité prudemment le danger, & rit de l'héroïsme de son frère.

L'Oncle veut mettre le Vieillard en mouvement pour solliciter la délivrance de son fils; mais le Vieillard a de la peine à quitter son fauteuil & à interrompre son repos; la Mère voulant trop dire & trop agir, ne fait qu'augmenter l'embarras: au milieu de ce trouble arrive le Neveu; sa présence amène la joie. C'est la jeune Pupille qui a fait connoître l'innocence & obtenu la délivrance de son Amant. L'Oncle est indigné que l'Egoïste ait pu le tromper au point de lui faire commettre une injustice. Il la répare en unissant les deux Amans. Il apprend à cet Egoïste qu'il est reconnu pour l'Auteur du libelle, & qu'il est exilé. Il lui ordonne en même-tems de remettre les cent mille écus destinés pour la dot de la Pupille. Le Neveu refuse & prétend faire valoir ses droits. Il lui redemande son porte-feuille, que l'Egoïste refuse encore de rendre; mais, par accommodement, il renonce au mariage & doit garder le porte feuille. Quand le contrat est passé & signé, l'Oncle lui dit qu'il n'a qu'une fortune imaginaire; qu'il connoît trop son caractère pour le plaindre, mais qu'il aura pourtant soin de lui par ses correspondans. L'Egoïste

se console de ces revers par l'espérance qu'il a de retrouver, dans un autre monde, une fortune pour laquelle il est disposé de tout sacrifier. Les Amans sont unis & satisfaits, le Vieillard peut végéter en repos, la Mère faire l'importante, & l'Oncle jouir du bonheur de faire des heureux.

Cette Pièce présente plusieurs situations d'un bon comique. Elle est sur-tout recommandable par des détails charmans, par d'excellens traits de caractère, & par des morceaux d'un style ingénieux & brillant. M. Molé a joué avec beaucoup de chaleur & d'esprit le rôle du principal Egoïste. Les autres rôles sont aussi parfaitement rendus : le Vieillard infouciant, par M. Désessarts; le jeune Homme, par M. Monvel; le Précepteur, par M. Dugazon; la Pupille, par Mademoiselle Doligni; la Mère tracassière, par Madame Drouin; le rôle de Suivante, par Madame Bellecourt.

D É B U T S.

Le Sieur DUFRÉNEL a débuté le mercredi 11 Juin, sur le Théâtre de la Comédie Française, par le rôle de *Joad* dans

J U I L L E T. 1777. 169

dans *Athalie*; il a continué le lendemain son début par le rôle d'*Arteley*, dans *Eugénie*. Il a joué ensuite le *Père de Famille* & *Zopire* dans *Mahomet*. Cet Acteur a l'habitude du Théâtre, l'intelligence de la scène & un jeu naturel; mais des moyens foibles pour faire ressortir ses talens.

Madame LA CROISSETTE a débuté le jeudi 12 Juin, par le rôle d'*Eugénie* dans la Pièce de ce nom, & par celui de *Lucinde* dans l'*Oracle*. Cette Actrice, d'une figure intéressante, & dont l'organe est doux & agréable, joue avec beaucoup d'intelligence & de vérité.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens continuent, avec succès, les représentations des *trois Fermiers*.

D É B U T.

Le Sieur DONSONVILLE a débuté par le rôle de *Tom Jones*, dans la Pièce de ce
L. Vol. H

170 MERCURE DE FRANCE.

nom, & par le rôle d'*Azor*, dans *Zémire & Azor*. Cet Acteur a obtenu les applaudissemens dus à une voix flexible, brillante & sonore. Il chante très-agréablement, avec sensibilité & avec goût; son jeu se ressent de la timidité & de la gêne dont il s'affranchira bientôt par ses succès & par l'habitude.

A R T S.

GRAVURES.

I.

LA Récompense inattendue, les Plaisirs Nocturnes, deux Estampes de 10 pouces environ de hauteur & 7 de largeur; sujets tirés de l'*Arioste*, dessinées par M. Monnet & gravées par M. Chevery. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré; vis-à-vis M. Armet, Notaire.

II.

L'Horoscope accomplie, les Époux curieux, deux Estampes de 10 pouces de hauteur & 12 de largeur; composition:

J U I L E T. 1777. 171.
ingénieuse & agréable de M. Freude-
berg, gravure faite avec beaucoup de
soin, de talent & d'une manière finie,
par M. Ponce. Prix 2 l. chaque Estampe,
chez M. Ponce, rue Saint-Hyacinthe,
maison de M. de Bure.

I I I.

Triomphe de la Peinture, dédié à M.
le Duc de Liencourt, Colonel du Régi-
ment de la Rochefoucault, gravé par M.
Dennel, élève de M. Beauvarlet, d'après
le tableau de M. Lagrenée.

Cette Estampe a dix-huit pouces de
hauteur & treize environ de largeur. Elle
est d'une composition très-agréable, & la
gravure est d'un butin précieux, dont les
tailles artistement variées & ménagées,
donnent à cet ouvrage un effet pittores-
que & un accord piquant de clairs &
d'ombres. Elle annonce très-avantageu-
sement les talents du jeune Artiste qui en
est l'Auteur. Prix 3 l. chez M. Dennel,
rue du Petit-Bourbon, près la Foire St
Germain.

I V.

Portrait de Joseph II, Empereur & Roi
H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

des Romains, dessiné d'après Sa Majesté Imp. à Paris, en Mai 1777. A Paris, chez Isabey, Marchand d'Estampes, rue de Gèvres Prix 1 l. 4 s. Ce Portrait, gravé par M. Barbier, est d'une gravure très-fine, & peut être peint à la manière angloise. Il est du même format que celui de S. M. Louis XVI, gravé par M. Lemire.

V.

Portrait de Louis XV, gravé par L. Bosse, d'après le tableau de M. Vanloo. Il est du même format que le précédent, & se trouve à l'adresse ci-dessus. Prix 1 l. 4 s.

V I.

Portrait de M. le Comte de Buffon, de l'Académie Française, de celle des Sciences, &c. dédié à M. son Fils.

Ce Portrait, demandé par l'Académie Royale des Beaux-Arts de Toulouse, vient d'être dessiné d'après nature, par M. Pujos, Peintre en miniature, Associé honoraire de cette Académie, & gravé par M. Vangelisti. Il se vend chez M. Pujos, quai Pelletier, maison de Mde

JUILLET. 1777. 173
Lequin, Orfèvre. On lit au bas ces vers
de M. l'Abbé de Lille.

La Nature pour lui prodiguant sa richesse,
Dans son génie, ainsi que dans ses traits,
A mis la force & la noblesse;
En la peignant, il paya ses bienfaits.

V I I.

Portrait de Benjamin Franklin, né à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, le 17 Janvier 1706, dessiné par Ch. N. Cochin, Chevalier de l'Ordre du Roi, en 1777, & gravé par Augustin de Saint-Aubin, Graveur de la Bibliothèque du Roi; prix 2 liv. 8 s. A Paris, chez M. Cochin, aux Galeries du Louvre, & M. de Saint Aubin, rue des Mathurins, au petit Hôtel de Clugny.

Ce Portrait d'un homme très-célèbre dans les sciences & dans la politique, est fort ressemblant, & la gravure en est agréable & pittoresque.

V I I I.

Portrait de M. Sigaud de la Fond, ancien Professeur de Mathématiques,
H ij

174 **MERCURE DE FRANCE.**

Démonstrateur de Physique expérimentale en l'Université, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, &c. On trouve ce Portrait chez Coroin, Graveur, rue des Anglois, vis-à-vis la rue du Plâtre. Prix 12 f.

I X.

On publie chez Mademoiselle Hemery, rue Cassette, à la Vierge, une suite d'Estampes gravées dans la manière du craion rouge à la sanguine, d'après d'excellens dessins des meilleurs Maîtres. Rien n'est plus propre pour servir de modèles aux jeunes gens qui veulent se former dans l'art du dessin. Ces Estampes sont :

Un cahier de quatre planches de différentes têtes, prix 12 f.

Deux têtes de Vieillard, 10 f.

Une tête de jeune fille d'après M. Greuze, 16 f.

Une tête de Saint Michel, d'après le Guide, 16 f.

Le Maître & l'Écolier, 12 f.

Une tête de femme qui dort, 16 f.

X.

On vient de publier la *troisième & quatrième suite d'Estampes*, gravées par MM. Née & Maiquellier, d'après les dessins de MM. Robert, Pérignon, Fragonard & autres habiles Maîtres, pour enrichir la superbe collection en six grands volumes in-folio, qui doivent renfermer la description topographique, pittoresque, physique, historique, morale, politique & littéraire de la Suisse & de l'Italie.

Ces Estampes, gravées avec le plus grand soin & le plus rare talent, se distribuent six par six, de mois en mois. Chaque volume, composé de 100 Estampes, sera complet en dix-huit mois. Le prix de chaque Estampe est de 30 s. pour le Souscripteur, & de 2 liv. pour ceux qui n'ont pas souscrit.

A la dernière livraison des Estampes de chaque volume, le texte se distribuera *gratis*.

On peut souscrire pour ce grand Ouvrage, ou pour un volume, ou pour deux, trois, quatre, &c. dans les Provinces, chez les principaux Libraires;

& à Paris, chez les sieurs Née & Maquellier, Graveurs, rue des Francs-Bourgeois, près la Place Saint-Michel; & Ruault, Libraire, rue de la Harpe. A Londres, à la Société Typographique, rue Saint-Yames; & Lyde, Lib. dans le Strand.

X I.

T *Description d'un Monument projeté à la gloire de Sa Majesté, sur une nouvelle Place des Bourbons, en face d'Henri IV; par M. Davy de Chavigné, Conseiller du Roi, Auditeur des Comptes.*

Ce Monument s'éleveroit sur le lieu qu'occupent les bâtimens actuels du Palais, rue du Harlay, ce qui exigeroit, en cas d'exécution, la démolition seulement de la Place Dauphine.

L'arc de la statue d'Henri IV seroit commun à cet édifice, qui serviroit de fond à une nouvelle Place que borneroit au midi le quai des Orfèvres, le Pont-Neuf au couchant, & le quai de l'Horloge du Palais au nord.

Ce Monument présente au centre un avant-corps principal, deux pavillons

J U I L L E T. 1777. 177

aux extrémités, liés par un arrière-corps intermédiaire. Un stylobate continu, sert de base commune au grand & petit ordre qui composent cet Édifice. La corniche du petit ordre est architravée, & sert d'imposte continue, s'élevant à plus des deux tiers du grand ordre; l'entablement de ce dernier, règne dans toute l'étendue du bâtiment.

Douze colonnes corinthiennes, de quarante-deux pieds de proportion, & six colonnes ioniques de vingt-cinq pieds, élevées sur le stylobate, ayant dix pieds de hauteur, sont l'ordonnance de l'avant-corps du milieu. Les six colonnes ioniques, plantées en hémicycle, soutiennent un Arc de triomphe, au-dessous duquel est placée la Statue de Sa Majesté; elle y paroît sur un Trône; la bienfaisance, sous les traits de la Reine, est à ses côtés, versant ses dons sur le Génie de la France; la justice & la vérité sont au pied du Trône, appuyées sur le piédestal sur lequel il est élevé.

Cet Arc de triomphe est accompagné de douze colonnes corinthiennes, dont deux en avant de chaque côté, forment des piles qui reçoivent, dans leurs entrecolonnemens, une niche couronnée de

ll v

178 MERCURE DE FRANCE.

fronton triangulaire , où sont placées les Statues de Monsieur & de Monseigneur le Comte d'Artois. Toutes ces Figures ont onze pieds de proportion , & seroient exécutées en marbre blanc.

Cet Avant-corps principal , est surmonté d'un attique , au milieu duquel se voit un grand bas-relief ; à ses extrémités sont deux groupes , portés sur les piles , représentant Thémis & la Vertu triomphantes , tenant les vices enchaînés sous leurs pieds. Un second attique sert de piédestal aux Génies qui soutiennent les Armes de la France , ce qui concourt à faire pyramider l'Édifice. Le stylobate de cet avant-corps principal reçoit , dans le milieu , une table saillante , où on lit cette inscription.

*Benefico Principi Ludovico XVI , legum
Restauratori.*

La partie du même stylobate portant les piles , est décorée de bas-reliefs , représentant les Génies de la guerre se jouant avec des armes , attributs convenables au-dessous des Statues des frères de Sa Majesté.

Chacun des deux arrières-corps forme

JUILLET. 1777. 179

un pérystile de dix colonnes du même petit ordre de l'arc de triomphe en niche ; dans chaque entre-colonnement , sont des croisées fermées en plate-bande , au-dessus desquelles sont des bas-reliefs , & accotées par des pilastres correspondants aux colonnes en avant ; à plomb de chaque colonne sont des figures en pied de vertus allégoriques , tenant les Médallions d'un Magistrat de chacune des Familles les plus distinguées de la Robe. Entre le socle du petit ordre & l'entablement régnant du grand ordre , sont des croisées couronnées de fronton triangulaire. Une balustrade termine toute cette partie renfermée de l'arrière-corps , dont le stylobate est percé de croisées quarrées à voûtes , répondantes à chacune des croisées du pérystile.

Les Pavillons des extrémités sont composés de quatre colonnes corinthiennes , portant un fronton triangulaire , orné de bas-reliefs , représentant d'un côté l'Histoire appuyée sur le Temps , & occupée à écrire les faits de Sa Majesté ; de l'autre côté Thémis avec ses attributs , est environnée de Génies allégoriques. L'entre-colonnement du milieu , est occupé par une grande porte , ayant corniche complète,

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

& portant en bas-relief les Armées de France. Au-dessus sont placés les bustes de M. de Maurepas & de M. de Miroménil, couronnés par des Génies qui les accompagnent.

Les deux autres entre-colonnemens ont deux niches de même proportion que celles des piles de l'avant corps principal; on y voit les Statues en pied des Chanceliers de l'Hôpital & d'Aguesseau, & des Présidens de Thou & de Montesquieu. Au milieu de la place, s'élèvent des obélisques répondantes à l'axe des arrières-corps, & distantes de plus de vingt toises de ce Monument. Ces obélisques s'élèvent sur un stylobate de même hauteur que celui de l'Édifice, chaussé d'un peron varié dans son plan. Sur chacun des côtés, sont, en rond de bosse, adaptés des Tritons & naïades, accompagnant des chûtes d'eau, servant de fontaines. Chaque face de l'aiguille est chargée des médaillons de MM. d'Aligre, de Malhezerbes, de la Chalottais & autres premiers Magistrats des Corps de Magistrature rétablis, ainsi que des Ministres honorés de la confiance de Sa Majesté à cette heureuse époque. Les médaillons sont au nombre de vingt-quatre, trois sur chaque face des obélisques.

J U I L L E T. 1777. 182

Cette Estampe se trouve chez M. Viel, Architecte, Inspecteur des Bâtimens du Collège-Royal, des travaux du Portail de St Sulpice, Enclos des cloches, près la rue Férou. Prix, six livres.

La distribution, & l'ordonnance de cet Édifice sont très-heureuses. La proportion des deux ordres est bien entendue; les détails sont d'un beau choix, & adaptés avec succès. L'effet général est fort intéressant. Ce projet fait honneur à M. Davy de Chavigné, qui paroît posséder la grande machine en Architecture, & être nourri des chef-d'œuvres de l'antiquité Grecque & Romaine. La gravure de ce Monument est très-bien rendue: elle est d'un de nos plus habiles Graveurs en Architecture. M. Gustave Tatrau en est le Graveur.

M U S I Q U E.

L.

TROIS Sonates de clavecin ou forté-piano, avec un accompagnement de violon ad libitum; dédiées à M. Preaudeau.

182 MERCURE DE FRANCE.

Trésorier Général de l'Artillerie & du Génie ; par N. J. Hüllmandel. Œuv. III. Prix 6 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Basse, Porte Saint-Denis, au coin du cul-de-sac Saint-Laurent ; & aux adresses ordinaires de musique.

I I.

*Recueil de Romances & airs nouveaux, avec accompagnement de clavecin ou piano-forté ; par M. ***.* Prix 6 l. chez Madame Hüllmandel, rue Basse, Porte Saint Denis ; & aux adresses ordinaires de musique.

I I I.

Recueil de différens morceaux de musique, ariettes, chansons & duo, avec accompagnement de violon, basse & alto obligé, ou de piano-forté & harpe ; par MM. Albanèse & Mongeot. Prix 7 l. 4 s. A Paris, au Bureau de l'Abonnement Musical, rue du Hâfard-Richelieu.

L'association de ces deux Auteurs, dont les Ouvrages sont connus avantageusement, est un préjugé favorable pour la réussite de celui-ci.

On y trouvera la Romance : *Dors,*

JUILLET. 1777. 183
mon Enfant, &c. qui a eu le plus grand succès.

I V.

Chasse de Tom-Jones, avec accompagnement de guitare & d'un violon obligé; par M. Tiffier, de l'Académie Royale de Musique; prix 2 liv. 8 s. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, à la Gerbe d'or, près l'Oratoire; Mademoiselle Girard, rue du Roule, à la Nouveauté.

ARCHITECTURE.

L*A Source des Arts.* C'est le nom que l'on a donné au projet d'un édifice pour une Académie à Stockholm. Ce projet, exécuté sur une feuille de papier format d'atlas, est composé & gravé par L. Gustave Taraval, Architecte. A Paris, chez Isabey, Marchand d'Estampes, rue de Gèvres; prix 1 liv. 10 s.

On peut se procurer à la même adresse la figure de *la Gruë*, machine employée à la construction de l'École de Chirurgie, & inventée par les sieurs Dransy & Brunet en 1772. Prix 1 liv.

D A N S E.

DE mûres réflexions sur les moyens de surmonter les obstacles que la nature semble opposer dans quelques sujets, à un talent aussi agréable que celui de la danse, ont fixé l'attention de M. Bacquoy-Guédon, sur les Boiteux de naissance. Cet Artiste, ci-devant Danseur du théâtre François, & Maître de Danse à Paris, est parvenu à faire disparaître totalement ce défaut, soit en marchant, soit en dansant, dans les personnes qui n'ont pas encore pris leur entière croissance. Il n'emploie pas les secours de la Chirurgie, & ne sort point des bornes de son art. Il s'est prescrit une marche particulière, qui insensiblement en amène une autre exactement conforme à celle de la nature. On auroit peine à croire que cette découverte, annoncée dans le Mercure & autres Journaux, & dont l'utilité a toujours été démontrée par les succès, ait pu tourner au désavantage de son Auteur. Cependant, quelques personnes mal instruites ont

J U I L L E T. 1777. 185

débité à ce sujet , que M. Bacquoy-Guédon , uniquement occupé de faire marcher droit des Boiteux , avoit entièrement quitté son état de Maître de Danse. Cette fausseté , si elle s'étoit accréditée , lui seroit devenue très-préjudiciable. Les découvertes que l'expérience lui présente chaque jour , loin de lui faire négliger sa profession , le portent , au contraire , à se consacrer au public avec plus d'ardeur que jamais , en lui faisant part des principes utiles qu'il a reçus du célèbre M. Matignon , Pensionnaire Académicien du Roi , & Danseur de l'Opéra. Il a trouvé une méthode pour faire danser en mesure ceux qui n'ont point l'oreille juste ; méthode si courte & si facile , qu'au bout des trois premiers mois de leçons de danse , un Ecolier est en état de s'appercevoir s'il danse en mesure ou non , & en même-temps de la reprendre sans s'arrêter. Le moyen qu'emploie M. Bacquoy-Guédon , est une manière particulière de faire battre la mesure , dont il est l'inventeur. Cette méthode , qu'il se propose de développer aux yeux du Public , consiste en douze procédés pour la mesure du me-

186 MERCURE DE FRANCE.

nuet, & six pour celle à deux temps, usitée dans les contredanses. M. Bacquoy-Guédon est aussi parvenu, en se faisant entendre par certains signes particuliers; à faire danser les sourds & muets, & à leur faire battre la mesure; ce qu'il est en état de prouver par plusieurs muets de M. Pereyre, Interprète & Pensionnaire du Roi, dont on lui a confié l'enseignement.

Sa demeure est toujours à Paris, rue de la Poterie, la première porte cochère à main gauche, en entrant par celle de la Tissèranderie.

On trouve chez lui des recueils de menuets & contre-danses nouvelles, la collection de ses contre-danses, & l'explication des allégories de celle qui a pour titre : *les Charms de la France*, dédiée & présentée à la REINE.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

Je viens, Monsieur, de lire dans le Mercure du mois de Mai, l'extrait de mon Mémoire sur la Métalurgie des Anciens, & je m'aperçois avec chagrin, mais trop tard, que la personne à laquelle je m'en étois rapporté pour rédiger cet extrait, y a fait entrer un article sur l'art du

J U I L L E T. 1777. 187

Baccour d'or, lequel devoit être totalement supprimé. Je vous prie instamment, Monsieur, de vouloir bien insérer dans le plus prochain Mercure cet avis, pour que le Public ne soit point trompé par de fausses notions, & aussi pour prévenir toute espèce de critique.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentimens les plus distingués,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, AMBILHON.

A Paris, ce 15 Mai 1777.

B I E N F A I S A N C E.

LA Fête de la Rose a été célébrée à Salency le 8 Juin, conformément à l'usage & à l'Arrêt du Parlement du 29 Décembre 1774. M. le Maréchal de Broglie, Madame la Maréchale, MM. leurs Fils, & la jeune Comtesse de Larmet, qui étoient pour lors à Carlepont, maison de campagne de M. de Noyon, se sont rendus à Salency, chez M. Sauvel, Prieur-Curé de cette Paroisse, pour voir cette pieuse & touchante cérémonie. On demanda permission à M. le Maréchal de lui présenter la

Rosière ; il répondit , avec cette bonté & cette douce affabilité qui lui sont si ordinaires , qu'il vouloit au contraire qu'on le présentât à la Rosière , puisqu'elle étoit la Reine du jour. Lorsque cette fille arriva , avec sa garde , son cortége , les tambours & instrumens , M. le Maréchal , avec sa famille , forma un demi-cercle dans la salle du Prieur pour la recevoir. Sur les instances des Officiers de la Justice , en l'absence du Seigneur , le Comte de Rével , fils du Maréchal , & Madame la Comtesse de Lamet , firent l'honneur à la Rosière de lui donner la main dans toute la cérémonie. M. le Maréchal , avec le reste de sa famille , fut aussi du cortége de la Rosière à l'Eglise , à la Chapelle de la Rose , & même au lieu où on lui rend des hommages. M. l'Abbé de Sinety , Vicaire - Général du Diocèse , couronna la Rosière , & lui fit le discours d'usage , à l'occasion de son couronnement. Lorsque la cérémonie fut finie , M. le Prieur fit servir à Madame la Maréchale une collation & des rafraîchissemens à toutes les personnes qui se rendirent chez lui , soit par curiosité , ou par amitié. M.

le Maréchal & sa digne Epouse, voulurent admettre à leur table la Rosière, son père & sa mère, & les placèrent à leur côté; c'étoit un spectacle bien touchant, de voir ces bonnes gens, ne sachant trop quelle situation tenir; mais M. & Madame la Maréchale les rassurèrent, en leur offrant de tout ce qui étoit sur la table, en buvant à leur santé, & leur permettant de boire à la leur. Une danse dans la charmille du Prieur, mit fin à cette charmante Fête. M. le Prince de Broglie dansa avec la Rosière, & MM. ses Frères avec les anciennes Rosières. Malgré le nombre infini de Spectateurs qui accoururent de toutes parts à cette Fête, tout s'y passa avec décence & sans confusion; tous s'en retournèrent dans l'admiration, louant la piété, l'affabilité de M. & Madame la Maréchale. Les bons & vertueux Salenciens, & surtout le père & la mère de la Rosière, à qui M. le Maréchal fit un présent considérable, ne sont pas encore revenus de leur surprise; ils n'oublieront jamais une époque qui donnera un nouvel éclat & une nouvelle célébrité à cette cérémonie, déjà si connue dans la France.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

Monsieur, j'ai lieu d'espérer que le Public applaudira à la nouvelle préparation d'extrait gommeux résineux de gayac, que je viens d'indiquer pour le traitement de la goutte & des rhumatismes goutteux; mais il est très-intéressant pour le succès de ce remède, qu'il n'y ait aucune erreur, ni omission. C'est pourquoi je vous prierois de vouloir bien faire corriger une faute d'impression que j'ai remarquée dans l'annonce qui en a été faite. La boisson analogue à ce traitement, doit être composée avec la feuille de *genepi*, autrement dit *thé des Alpes*, & non avec la feuille de *genet*: ces deux plantes possèdent des vertus bien différentes.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, MARTIN, Apothic. rue
Croix des Petits-Champs.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

LE sieur Perier, le jeune, au Château
de Ville-le-Roi, près-d'Essonne, route

de Fontainebleau, a présenté, le 8 Janvier dernier, à l'Académie Royale des Sciences, une espèce de jambe ou support mécanique, pour l'usage des personnes estropiées de quelque façon que ce puisse être, d'un côté du corps, dont elle lui a été approuvée le 30 Avril dern. après les expériences faites par un homme de grande confiance, estropié à la dernière extrémité depuis l'âge de trois ans, qui fut choisi par MM. de l'Académie. Cette jambe ou support mécanique est flexible au genou; M. Tenon & M. le Roi ont été nommés pour en faire l'examen. Ils terminent les rapports avantageux qu'ils en ont fait, par dire que la jambe ou support mécanique du sieur Perier, est ingénieusement construite; qu'elle n'a pas les inconvéniens des béquilles à potence, qui difforment le corps; qu'elle ne paroît accompagnée d'aucune incommodité dans son usage, au moins pour les adultes; & qu'elle mérite, par ces différentes considérations, d'être approuvée par l'Académie, comme promettant plusieurs avantages aux personnes qui ne sont obligées de se servir de béquilles, que parce qu'elles ont une foiblesse ou une impossibilité de marcher.

dans la jambe & dans la cuisse, d'un côté du corps. Les personnes qui auroient la jambe ou la cuisse coupée, l'Auteur leur en fait une de même forme à la naturelle, qui a la flexibilité du pied & celle du genou; enfin, le sieur Perier permet de faire les essais nécessaires pour connoître l'utilité & la solidité de tout ce qu'il présente. Avant de recevoir l'argent, il prie ceux qui seroient dans le cas de recourir à lui, de vouloir bien, en lui écrivant, affranchir leurs lettres. Quant à ceux qui sont dans Paris & ses environs, il se transportera chez eux s'ils l'exigent, sans aucun intérêt. Il prie les personnes de Province de lui dire par leurs lettres, de quelle façon elles sont estropiées; il se fera l'honneur de servir ceux qui voudront en faire usage, avec le plus grand zèle.

I I.

Le sieur Rousseau, Auteur & Facteur de nouveaux cadrans solaires sur glaces, a inventé une nouvelle manière de construire des cadrans, qu'il nomme *parlants*, dont le modèle est chez lui. Il continue toujours de tracer des cadrans, soit

J U I L L E T. 1777. 193
soit sur glaces & sur murs, à la ville
& à la campagne; il demeure rue Pas-
torelle, chez l'Arquebusier, à son
observatoire.

I I I.

On a déjà annoncé que le sieur Sié-
vre, de Marseille, avoit présenté à
l'Académie des Sciences, le modèle d'une
Machine, au moyen de laquelle il détri-
toit les olives sans écraser les noyaux,
ce qui lui procure une huile pure, &
plus agréable au goût que celle qu'on
connoît. Il vient d'établir son entrepôt
de cette huile au Dépôt de Provence,
rue S. Honoré, près de l'Oratoire.

I V.

*Prospectus d'un Planétaire, ou Planis-
phère nouveau, inventé par M. Flecheux,
approuvé de l'Académie Royale des
Sciences, proposé par Souscription.*

Ce Planétaire représente le mouve-
ment de la lune autour de la terre; le
mouvement apparent des Astres, causé
1°. par la révolution de la Terre sur
I. Vol. I

194 MERCURE DE FRANCE.

son Axe en 24 heures; 2°. par le mouvement annuel de la Terre dans son orbite autour du Soleil. Ce même Planétaire fait trouver à tout instant le lieu du Soleil, sa déclinaison & son équation journalière. Il est facile de connoître par son moyen l'heure à laquelle le Soleil, la Lune, les Etoiles de la 1^e, 2^e, 3^e & 4^e grandeur, doivent passer par le méridien d'un lieu donné dans un jour déterminé, ou par quel méridien passent les Astres dont on vient de parler, & l'heure qu'il est sur ce méridien, & cela à tout instant.

L'intelligence de cet instrument donnera tout de suite celle d'une Carte ou Sphère céleste quelconque, &c. &c.

On vend ensemble un petit Livre qui en donne l'intelligence, & qui contient de plus un petit traité de la Mappede-monde, dont on trouve la figure au bas du même Planétaire.

Le prix de la Souscription est de 24 liv. tout monté & garni d'un cadre doré.

Ce tableau fait un ornement aussi curieux qu'utile.

La Souscription s'ouvrira le premier Juillet prochain, & sera fermée au 15 Février 1778, passé lequel temps on payera ce même Planétaire 30 liv.

J U I L L E T. 1777. 195

On souscritra chez M. Lebœuf de
Lebret, Notaire, rue de Prouvaires,
au coin de celle des deux Ecus.

Et chez Madame la veuve Thiboult,
Imprimeur du Roi, Place de Cambray,
à Paris.

A N E C D O T E S.

I.

U N vieillard riche, mort depuis peu,
avoit renvoyé tous ses domestiques, pour
épargner leurs gages & leur nourriture ;
mais, quoiqu'il fût avare, il avoit la vanité
de ne vouloir point le paroître ; il avoit
conservé, de tous ses habits de livrée
qu'il avoit vendus, une seule manche,
qu'il passoit dans son bras lorsqu'il vou-
loit jeter de l'eau par la fenêtre, afin que
ses voisins ne s'apperçussent pas qu'il
se servoit lui-même. Avant qu'il eût
renvoyé ses domestiques, s'il avoit une
longue course à faire, il empruntoit leurs
souliers pour épargner les siens.

I I.

Un Particulier de Londres , chargé de famille , & réduit à la plus extrême indigence , sollicitoit un emploi dans les Douanes pour subsister avec sa femme & ses enfans. C'étoit au premier Ministre qu'il s'adressoit pour l'obtenir. L'unique réponse qu'il recevoit , c'est qu'il n'y en avoit aucuns de vacans. Le solliciteur , bien instruit du contraire , ne cessoit de se présenter dans l'antichambre du Ministre , espérant l'emporter enfin par sa constance , que le besoin pressant dans lequel il se trouvoit , rendoit opiniâtre ; il fatigua tellement le Ministre , que celui-ci en eut de l'humeur , & lui accorda un jour audience pour la lui témoigner. Il écouta patiemment , & avec respect , les reproches. Lorsqu'ils furent finis : « J'ai mérité » vos plaintes , lui dit-il ; mais que votre » grâce daigne considérer mon état & » ma misère : la nécessité m'a forcé de » m'y exposer. Ayez la bonté de jeter les » yeux sur mon mémoire , c'est l'unique » faveur que j'ose demander. Il n'est pas » long ; cette lecture est l'affaire d'un

» instant. Le Ministre prit ce mémoire ,
 » il le trouva conçu ainsi : « Un chien étoit
 » entré dans le Palais d'un Prince : on
 » ordonna de le chasser. Le chien revint :
 » on le chassa de nouveau ; on lui donna
 » même des coups de bâton , il revint
 » toujours ; le Prince ordonna enfin
 » qu'on le laissât tranquille & qu'on lui
 » donnât à manger. Depuis ce temps ,
 » le chien fidèle n'abandonna plus son
 » bienfaiteur ; il s'attacha à lui , le sui-
 » voit par-tout , passoit toutes les nuits
 » à la porte de sa chambre. Le Prince
 » prit à son tour de l'attachement pour
 » cet animal , & lui assigna , en mou-
 » rant , une pension pour subvenir à ses
 » besoins ». Le Lord ayant lu le mé-
 » moire , sourit ; & passant à son Bureau ,
 » fit expédier & signa une commission
 » de Directeur des péages , qu'il remit
 » au Suppliant.

I I I.

Les Francs-Maçons de Paris ont fait ,
 depuis peu , de grandes réjouissances à
 l'occasion de la délivrance de leurs frères
 de Naples. Un pauvre diable , qui avoit
 entendu dire que les Francs-Maçons
 s'assembloient pour faire de l'or , forma

198 MERCURE DE FRANCE.

le dessein d'apprendre ce secret ; il trouva le moyen de se glisser dans la Loge , & de s'y cacher derrière une tapisserie. Une toux involontaire l'ayant décélé , on l'obligea , suivant les statuts , à se faire recevoir. Après qu'on eut appris de lui le motif de sa curiosité , les frères , qui étoient tous des gens distingués , firent , en faveur de ce malheureux , une quête qui produisit 75 louis d'or. Ainsi le nouveau frère n'a pas été entièrement trompé dans l'espoir qu'il avoit d'apprendre à faire de l'or.

I V.

Dantzick est appelé *Gedanum* en Latin , & le mot Allemand est dérivé de celui de Dantzen , qui signifie Danser. La cause de cette étimologie vient de ce que certains paysans s'assembloient ordinairement au lieu où Dantzick est bâti ; & ayant dessein d'y former une ville , ils demandèrent cette place à un Evêque à qui elle appartenoit , lequel leur accorda autant de terrain qu'ils en pourroient entourer en se tenant par la main , & faisant un rond en forme de danse.

A V I S.

I.

*Chiffres & autres sujets de goût, qui peuvent
décorer avantageusement les bijoux.*

LE sieur Gagnebin, Graveur, s'étant appliqué particulièrement, pendant nombre d'années, à l'étude des chiffres, est parvenu à les composer si heureusement, qu'il ose se flatter de satisfaire les Amateurs en ce genre, qui désireroient les voir exécuter en or, pour diamans, en cheveux ou dans leurs cachets, & cela, avec une propreté & une élégance peu communes. Il grave aussi toutes sortes de caractères, de devises, & compose des trophées, des bouquets & autres sujets de fantaisie, tant en métaux qu'en émaux transparens & opaques.

Sa demeure est rue du Harlay, en la Cité, à côté du Palais, vis-à-vis la Place Dauphine, à l'enseigne du Chiffre Royal, l'allée du Pâtissier.

I I.

Mouchoirs de Fil.

Le Public a déjà été prévenu d'une Fabrique nouvelle & unique de mouchoirs de fil rouge, imitant

les Indes, bon teint. On l'avertit de nouveau que ladite Fabrique se perfectionne de plus en plus, & qu'elle garantit ses ouvrages à toutes épreuves; en sorte que si parmi les personnes qui achèteront desdits ouvrages, il se trouvoit quelque mécontent, ce qu'elle n'a pas lieu de croire, elle se soumet à la restitution du montant des marchandises dont on se plaindroit.

Le dépôt est toujours chez le sieur Briard, Marchand, rue Saint-Antoine, au coin de celle vieille du Temple; & chez le sieur Vitry, sur le Pont-Neuf, n°. 10.

I I I.

Petites mèches de lampes.

Le Sr Perin, déjà connu par ses petites mèches de lampes de nuit, avertit qu'il n'a jamais cessé, & continue de débiter, à la satisfaction du Public, ses petites mèches, moyennant 30 sols la boîte, pour l'année, en sa demeure, rue Christine, nonobstant qu'il ait été dit & écrit qu'il n'en débitoit plus; il prie les personnes qui voudront en avoir, de lui écrire directement, en lui indiquant la voie par laquelle il devra les envoyer, lui adressant une lettre-de-change du prix du montant de la quantité qu'elles en demanderont, & payant le port des lettres: elles seront sûres d'être servies promptement & avec exactitude.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Bassora, le 6 Février.

LE 3 de ce mois, Aly Mehemet, Kan, oubliant toute considération pour les Européens & pour les Juifs, a fait enlever la fille d'un Catholique née en cette Ville, l'a fait conduire à sa demeure, & ne l'a rendue qu'au moyen d'une rançon de 200 tomans. Le nommé Jacob, Juif, servant de courtier aux Anglois, a été aussi enlevé, ainsi que plusieurs autres de cette Nation, avec leurs femmes. Il n'y a point de violences qu'il n'ait fait exercer contre ce Jacob, sa femme & son neveu, au service des Anglois comme lui, pour en arracher une promesse de 30,000 sequins, payable dans 14 jours, & pour l'obliger à lui livrer un bâtiment qu'il doit faire venir de Mascat. Les Anglois habitués dans ce pays ont en vain essayé d'obtenir quelque satisfaction des inhumanités exercées contre des Particuliers attachés à leur service; ils ont fermé leur loge, & voudroient pouvoit trouver quelque occasion de s'embarquer, pour aller chercher ailleurs un ayle plus sûr.

De Varsovie, le 20 Mai.

Le corps d'armée Russe rassemblé sur le Boristhène est entré en Pologne, & suivant les rap-

I v

ports successifs, il s'avance le long de ce fleuve pour s'approcher de la Moldavie; les lettres du 11 de ce mois portent aussi que les Russés se sont emparés de tous les bateaux qu'ils ont pu trouver sur le Dniester, au-dessous de la forteresse de Kaminieck, & qu'ils les retiennent sur la rive gauche du fleuve; elles ajoutent qu'un certain nombre de troupes Turques a passé le Danube pour aller renforcer les garnisons de Choczin & de Bender.

Quelques lettres de Pétersbourg annoncent que le Prince Repnin, ci-devant Ambassadeur de la Russie en Pologne, a été nommé Feld-Maréchal, & qu'il doit prendre le commandement de l'armée rassemblée sur le Boristhène.

On est informé que plusieurs bateaux partis de l'embouchure du Dniester, chargés de différentes productions de la Podolie, & sur-tout de graine, qui y sont au plus bas prix, se sont rendus à Constantinople, & y ont trouvé un débit avantageux.

De Copenhague, le 13 Mai:

La Compagnie Asiatique vient de céder au Roi le territoire qu'elle possédoit aux Indes, sur les côtes de Coromandel & de Bengale; & le commerce de cette partie sera désormais ouvert à tous les Sujets de Sa Majesté indistinctement.

De Lisbonne, le 27 Mai.

Le Marquis d'Alorna vient d'être pleinement justifié par un décret de Sa Majesté, rendu d'après

le jugement des Magistrats qui avoient été chargés d'examiner son affaire, & qui ont déclaré unanimement qu'il n'existoit point de preuves qui pussent le faire soupçonner d'aucun délit; en conséquence il a recouvré tout ce dont il avoit été dépouillé pendant sa détention, s'est rendu aussitôt dans cette Capitale, & a déjà eu l'honneur de baiser la main de la Reine & celle du Roi Don Pierre.

Antoine Freire-d'Andrade-Enserrabodes, anciennement Ministre plénipotentiaire de Portugal dans plusieurs Cours, & nouvellement sorti de prison, où il a été détenu pendant vingt ans, vient d'être nommé Grand Chancelier du Royaume.

De Gènes, le 26 Mai.

Le 23, deux de nos Galères mirent à la voile pour aller croiser contre les Barbaresques; une troisième partit le même jour pour le golfe Della Spezia, d'où elle doit ramener ici le Sénateur Octave Giustiniani.

De Londres, le 23 Mai.

Le Gouvernement vient de faire passer en Irlande des ordres d'y préparer des vivres pour en charger encore vingt bâtimens de transport, qui doivent se rendre à New Yorck. Les derniers convois de cette nature ont fait voile de Corke le 17, tant pour Quebec que pour la Nouvelle-Yorck; mais une lettre de Boston, du 5 Avril, nous apprend que cinq gros Armateurs de cette

Ville, bien équipés, sont en croisière à l'embouchure de la Rivière de Saint-Laurent, dans l'intention de s'emparer des renforts & des munitions que l'Angleterre doit envoyer au Général Carleton à Quebec.

On dit que le Général Burgoyne, pour ne plus exposer son armée aux longueurs & aux difficultés du passage des lacs; & , pour effectuer cette jonction, depuis si long-tems désirée, des Troupes du Canada avec celles de la Nouvelle-Yorck, a donné des ordres pour l'embarquement de son armée, qui ira par mer à New-Yorck, en laissant une garnison suffisante à Quebec.

On a reçu avis par le *Mercur*, qu'avant d'avoir quitté la rade de New-Yorck le 27 Avril, le Général Howe, qui ne s'étoit point encore porté vers les Jerseys, avoit envoyé un détachement de Troupes, sous le commandement du Gouverneur Tryon, accompagné du Chevalier Guillaume Erskine & du Colonel Agnew, dans le Connecticut, pour déloger un parti d'Américains qui établissoient des magasins dans une situation très-avantageuse, où ils vouloient former un camp, dans la vue, à ce qu'on présume, de tenir en échec la Ville de New-Yorck, lorsque le Général marcheroit avec ses forces du côté de l'Occident. Le Général n'avoit point encore de nouvelle de cette expédition lors du départ du *Mercur*; mais le Capitaine de ce bâtiment dit, qu'avant qu'il se fut éloigné des côtes, il avoit été abordé par un Messager, qui l'avoit informé que le Gouverneur Tryon avoit rempli sa mission, en forçant les Américains d'abandonner leurs ouvrages, &

en leur faisant quelques prisonniers ; qu'en même-
 tems que le Général Howe avoit tenté cette
 opération dans le Connecticut, son frère avoit
 fait entrer dans la rivière du Nord plusieurs bâti-
 mens armés, pour opérer une diversion utile au
 projet du Gouverneur, & pour attirer sur lui les
 yeux des Américains, en les détournant des ou-
 vrages qu'ils avoient à défendre.

On vient de donner un état de notre marine,
 par lequel il paroît qu'il y a actuellement en croi-
 sière dans la Manche ou l'Océan, un vaisseau de
 quatre-vingt canons, un de trente-six & deux de
 trente-deux, indépendamment de divers autres
 vaisseaux de ligne dans nos ports, presque dis-
 posés à mettre en mer. On compte à notre ser-
 vice, dans l'Amérique septentrionale, quatre-
 vingt tant vaisseaux de ligne que frégates, cha-
 loupes, &c. Depuis le 1 Mars dernier, il est
 parti de nos ports, pour escorter nos flottes mar-
 chandises, cinq vaisseaux de ligne, dix-huit fré-
 gates & six chaloupes ; en tout cent trente-six
 vaisseaux en mer.

De Versailles, le 11 Juin.

Le 10, Monsieur est parti d'ici pour aller à
 Bordeaux, à Toulouse, à Marseille & à Toulon.
 Ce Prince, dont le retour est fixé au 17 du mois
 prochain, est accompagné, dans son voyage, du
 Duc de Laval, son premier Gentilhomme de la
 Chambre, du Marquis d'Avray & du Comte de
 Crenay, Maître de sa Garde-Robe, du Marquis
 de Levis & du Comte de Chabillant, Capitaines
 de ses Gardes, du Marquis de Montequiou,

son premier Ecuyer, du Comte de Modène & du Marquis de la Châtre, ses Gentilshommes d'Honneur, du Comte de Meunard, l'un de ses Gentilshommes de la Chambre, & du Comte de Vault, Maréchal-des-Camps & Armées du Roi.

Monseigneur le Comte d'Artois est arrivé hier au soir ici dans la meilleure santé.

De Paris, le 2 Juin.

On apprend que les États de Bretagne ont député le Chevalier de Presloc pour aller à Malte féliciter le nouveau Grand-Maître sur son élection. Cette marque distinguée de l'attachement des Bretons pour la Maison de Rohan, en la personne d'Emmanuel de Rohan, élu Grand-Maître le 12 Novembre 1775, fait autant d'honneur à ceux qui la donnent, qu'au Souverain qui en est l'objet.

Le sieur Caffieri, Sculpteur du Roi, & Professeur de son Académie de peinture & de Sculpture, a fait présent à la ville de Calais du Buste du sieur de Belloy, de l'Académie Française, comme une marque de sa considération pour les Habitans de cette Ville, & un hommage qu'il rend aux talens dont cet Auteur a fait un usage si patriotique.

On écrit de Nantes, que la Chambre du Commerce ayant délibéré, le 10 Mai, de donner des fêtes à Monseigneur le Comte d'Artois à son passage dans cette Ville, quatre-vingt-dix jeunes Négocians, en habit de drap vert, galonné d'or, collet & paremens de velours cramoisi, avoient formé un Escadron de Dragons, sous le comman-

dement du sieur Drouin, pour aller au-devant de ce Prince, ainsi qu'une autre Compagnie de jeunes gens, commandés par le sieur Giraud, en uniforme de couleur chamois, galonnés d'argent, avec plumes & cocardes au chapeau, cuirassés devant & derrière.

Ces deux Compagnies se rendirent en effet, le 23, à une lieue de la Ville, où Monseigneur le Comte d'Artois, que complimenta le sieur Drouin, accorda la garde de sa personne aux deux Escadrons. Le Prince, en entrant à six heures du soir au Château, fut salué par quatre batteries différentes de canons, & entouré d'un Peuple immense, qui joignit aux cris de *vive le Roi*, celui de *vive Monseigneur le Comte d'Artois*. A sept heures ce Prince alla à pied à la Comédie, où il vit représenter la Partie de chasse d'Henri IV.

M. le Comte de Falkenstein arriva à Dol en Bretagne, le 3 de ce mois, vers les dix heures & demie du soir, & le lendemain matin, dès cinq heures, tous les habitans entouroient la maison où reposoit ce Voyageur illustre. Lorsqu'il vint à paroître, son air de popularité, comparé avec sa grandeur réelle, excita une admiration qui ne peut s'exprimer; à sept heures il partit pour Saint-Malo, où il est arrivé le 4 juin à 10 heures du matin; il a employé le reste du jour à voir les fortifications, la situation du port & une forteresse qui se bâtit à 2 lieues, joignant Châteauneuf, en prenant toutes les informations & connoissances. Il s'est entretenu en passant avec le sieur Roze, logé dans la même auberge, qui a été

Administrateur aux Indes ; à 8 heures du soir, il a envoyé chercher le sieur Saint-Marc, Négociant, qui réunit les connoissances les plus étendues sur tout ce qui concerne les vaisseaux & armemens ; il s'est enfermé deux heures dans un appartement avec ces deux Négocians, dont il a paru très-satisfait ; ce dernier lui a donné des mémoires. Le lendemain 5 au matin, il a continué sa route pour Brest.

On apprend que Monseigneur le Comte d'Artois, sensible aux marques de joie qu'a fait éclater, en le voyant, la Ville capitale de son apanage, a fait remettre 100 louis à l'Hôpital de cette Ville.

PRÉSENTATIONS.

Le Président Tascher, intendant des Isles Martinique & Sainte-Lucie, de retour en France par congé, a eu l'honneur d'être présenté, à son arrivée ici, au Roi, par le sieur de Sartine, ministre & secrétaire d'état au département de la marine.

Le 8 juin, le sieur de Saint-Seyne, nommé par le Roi premier président du parlement de Dijon, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le Garde des Sceaux, & de faire, en cette qualité, ses remerciemens au Roi.

Le baron de Benyowszki, colonel du corps des volontaires de son nom, & commandant pour le Roi à l'Isle de Madagascar, a eu l'honneur d'être

présenté à Sa Majesté & à la Famille Royale, le 15, par le sieur de Sartine, ministre & secrétaire d'état au département de la marine.

Le même jour, la marquise de Chauvron a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par la comtesse de Talleyrand.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Les sieurs Cozette père & fils, entrepreneurs des ouvrages de la couronne aux Gobelins, présentés par le comte de la Billarderie d'Angivillier, directeur-général des bâtimens du Roi, ont eu l'honneur de faire voir à Leurs Majestés & à la Famille royale, le portrait de Henri IV & celui du duc de Sully, exécutés en tapisserie de haute-lisse, ainsi que deux autres petits tableaux exécutés de la même manière, l'un représentant la petite Laitière, d'après Boucher; & l'autre, le petit Boudeur, de Greuze. Ces ouvrages, qui ont paru faire plaisir à Leurs Majestés & à la Famille royale, ont mérité aux sieurs Cozette père & fils, des témoignages de satisfaction.

Le sieur Genet fils, membre de la société littéraire *Apolloni Sacra* d'Upsal, a eu l'honneur de présenter au Roi, à la Reine & à la Famille royale, l'histoire d'Eric XIV, Roi de Suède, par Olof Celsius, servant de continuation à celle des révolutions de Suède, par l'abbé de Vertot.

N O M I N A T I O N .

Le comte de Melnard, mestre-de-camp de cavalerie & gentilhomme de la chambre de Monsieur, vient d'obtenir des bontés de ce Prince, avec l'agrément du Roi, la charge de capitaine des gardes de la porte de Monsieur, sur la démission du comte de Langeac; &, en conséquence, il a prêté serment entre les mains de ce Prince le 1 juin.

M A R I A G E S .

Le 8 juin, Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du comte de Saint-Cyr, officier au régiment du Roi, avec demoiselle de Mairat.

Le lundi 16 juin 1777, s'est renouvelé, dans l'église de Manéglise, élection de Montvillers, Haute-Normandie, les nœuds & l'union, après 50 années de mariage, des sieur & dame Bonette. A cet acte religieux, il s'est trouvé de leur chef, 39 enfans & arrières-enfans.

Dans le même tems & même lieu, s'est célébré le mariage d'une fille dudit sieur Bonette. La réunion des enfans & arrières-enfans des deux Chefs de famille, s'est trouvé être de 77. Et quant aux Parens, tels que frères, oncles &c. le nombre

s'est portée à 170, qui tous, pendant quatre jours, ont exalté leur satisfaction. La piété, la joie, l'accord unanime de ces deux familles, ont inspiré l'admiration des spectateurs, & donné des preuves à plusieurs Ministres de l'église, présents, qu'en toutes circonstances, la décence a lieu.

N A I S S A N C E S.

Une femme du bourg de Marnay en Franche-Comté, à trois lieues de Besançon, nommé Catherine Beauffe, femme de Gabriel Fourcasse, vigneron, accoucha, le 13 mai, d'un enfant mâle baptisé le même jour; deux jours après elle accoucha encore d'un garçon & de deux filles baptisés aussi-tôt. Ces quatre enfans sont morts le 16, & le sieur Berthor, chirurgien, se propose d'envoyer à l'Académie de Chirurgie de Paris; les observations qu'il a faites au sujet de cet accouchement.

M O R T S.

Anne-Marie-Louise-Adélaïde-Thomas de Pan-ge, épouse du comte de Bercheny, Magnat d'Hongrie, mestre-de-camp, propriétaire d'un régiment de cavalerie Hongroise de son nom, chevalier des ordres royaux & militaires de Saint-ouis, de Notre-Dame de Mont-Carmel & de

214 MERCURE DE FRANCE.

Saint-Lazare de Jérusalem, est morte à Paris, le 4 juin.

Catherine-Marguerite-Michel Amelot, veuve du sieur Antoine Crozat de Thugny, président honoraire au Parlement; lecteur du feu Roi, est morte à Paris, le 6 juin, âgée de 65 ans & 4 mois.

François-Henri Lectere de Fleurigny, abbé commendataire de l'abbaye royale & séculière de Saint-Sernin de Toulouse, en cette qualité conseiller d'honneur né au parlement de Toulouse, & premier bourgeois de ladite ville, est mort à Paris, le 16 juin, âgé de 60 ans passés.

N. Gresset, de l'Académie Française, un des plus ingénieux Poètes de ce siècle, est mort à Amiens le 16 juin.

Marie-Hélène Pilletx de Maison-Neuve, native de Leyde en Hollande, fille de defunt Paul-Benjamin Pilletx, capitaine-major de cavalerie dans les Provinces-Unies, & de Barbe-Jacobet de Wenderwel, est morte subitement à Avalon en Bourgogne, le 26 Novembre dernier, âgée d'environ soixante-cinq ans; en embrassant la religion catholique, elle avoit quittée sa Patrie & renoncé aux avantages dont elle auroit pu y jouir; sa succession, fort modique, est au greffe du Bailliage de la Ville; les personnes en droit de la réclamer, peuvent s'adresser aux Officiers du Bailliage d'Avalon en Bourgogne.

Marie-Nicole Cabaret, veuve de Guillaume Dumefnil, née sans biens, est morte à cent ans,

ayant été retirée chez des gens qui ont pris soin de ses derniers jours à Rumigny, en Thierache. Deux soupes par jour, sans viande, & même sans œufs, ont été sa nourriture ordinaire.

*Tirage de la Loterie Royale de France,
du 16 Juin 1777.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

82, 31, 73, 78, 65.

Errata du volume de Juin 1777.

Page 102, à l'art. Paris. Le Vicomte de Mellet de Fargues Le nom de cette Maison est Meallet; c'est le frère de M. de Meallet de Fargues, premier Evêque de Saint-Claude.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
Suite de l'Automne,	<i>ibid.</i>
Les Vapeurs,	9
Traduction de la troisième Elégie de Tibulle,	10
A Mgr le Comte d'Artois, lors de son passage à Quimper,	15
A Mgr le Comte d'Artois, à l'occasion de ses voyages dans les ports de mer, &c.	20
Que la vertu est puissante!	23
A M. Gresset,	36
Réponse à M. le Baron de S**.	<i>ibid.</i>
Vers mis sous le Portrait de Mde la Comtesse de B.	38
A M. D. T.	39
Réponse de M. D. T.	41
Vers à Mlle Colombe,	42
Romance,	43
Jupiter, Minerve & la Jardinière,	44
A l'Empereur,	46
Explication des Enigmes & Logogryphes,	47
ENIGMES,	48
LOGOGYPHES,	50
Chanson,	54
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	56
Recueil de faits mémorables,	<i>ibid.</i>
Galathée,	59
Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des noyés,	62

Les rues & environs de Paris,	65
Epître sur les événemens de la vie,	66
La Course,	67
Traité des maladies de la peau,	71
De la Vieillesse,	74
Fables par M. Boifard,	78
Lettres Spirituelles,	85
Dictionnaire des Origines,	90
Traité de la représentation & du privilège du double lien,	98
Vies des Pères, des Martyrs, &c.	101
Examen historique des offices, droits, &c. des Conseillers du Roi,	104
Table géograph. du Martyrologe Romain,	105
Traduct. libre d'une partie des Œuvres de M. Gefner,	106
Principes de morale, de politique & de droit public,	113
Histoire abrégé des Papes,	119
Les Prôneurs,	122
Amusemens d'un Philosophe solitaire,	133
Avis aux bonnes Ménagères,	140
Collection de planches enluminées,	141
———— colorées & précieuse des fleurs qui se cultivent dans les Jardins de la Chine,	143
Considérations sur l'état présent de la colonie Françoise de Saint-Domingue,	<i>ibid.</i>
Le Jardin prévoyant,	147
Annonces littéraires,	148
ACADÉMIES,	
Paris,	151
Arras,	<i>ibid.</i>
SPECTACLES.	157
Opéra,	159
	<i>ibid.</i>

216 MERCURE DE FRANCE.

Comédie Française,	162
Comédie Italienne,	169
ARTS.	170
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique.	181
Architecture,	183
Danse,	184
Lettre à l'Auteur du Mercure,	186
Bienfaisance.	187
Lettre à l'Auteur du Mercure,	190
Variétés, inventions, &c.	<i>ibid.</i>
Anecdotes.	195
AVIS,	199
Nouvelles politiques,	201
Présentations,	202
————— d'Ouvrages,	209
Nominations,	210
Mariages,	<i>ibid.</i>
Naissances,	211
Morts,	<i>ibid.</i>
Loterie,	213

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 1^{er} volume du Mercure de France, pour le mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 30 Juin 1777.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,



Digitized by Google.



